HISTOIRE

DE

PIERRE III,

EMPEREUR DE RUSSIE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE
SECRÈTE
DES AMOURS
ET
DES PRINCIPAUX AMANS
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE;

PAR l'Auteur de la VIE DE FRÉDÉRIC II, *roi de Prusse.*

Avec Figures.

A PARIS,

Maison La Briffe, quai Voltaire, nº. 2.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

HISTOIRE
SECRÈTE
DES AMOURS
ET
DES PRINCIPAUX AMANS
DE CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Catherine II. Son éducation. Son caractère.

SOPHIE Auguste Frédérique d'Anhalt-Zerbst-Dornbourg, qui régna en Russie sous le nom de *Catherine II*, naquit à Stettin, dans la Poméranie prussienne, le 2 mai 1729. Son père le prince Chrétien-Auguste étoit alors major-général au service de cette monarchie, gouverneur de cette ville et de sa

forteresse, et chef du régiment d'infanterie, nº. 8.

Depuis quelque tems, les rois de Prusse qui sembloient destinés, par le peu d'importance de leurs états, à rester les serviteurs soumis de la puissante maison d'Autriche, avoient conçu et exécutoient en silence le projet de secouer cette dépendance. Tandis que les autres cours d'Allemagne, à l'exemple des cours corrompues du Midi, s'occupoient de spectacles, de beaux-arts et de plaisirs de toute espèce qui les ruinoient, quelques-uns d'entr'eux travailloient avec une ardeur infatigable à établir l'ordre dans leurs finances, et à former dans leurs petits états une armée forte et bien disciplinée. Cette marche nouvelle fit impression dans l'Allemagne; les petits princes sentirent ce que pouvoit devenir la puissance prussienne, et ceux sur-tout qui étoient voisins de ses provinces, s'attachèrent à cette monarchie, et se firent un honneur de servir sous ses drapeaux.

Plusieurs princes de la petite maison princière d'Anhalt-Zerbst avoient servi la maison de Prusse. Le prince Chrétien-Auguste, père de Catherine II, que nous appelerons encore

la princesse Sophie, avoit suivi cet exemple. Il n'étoit encore qu'héritier présomptif de la principauté de ses ancêtres, lorsque Sophie vint au monde.

La mère de Sophie étoit une princesse de Holstein, qui avoit dans l'Allemagne une réputation de beauté et d'esprit, et que Frédéric II, roi de Prusse, n'étant encore que prince royal, avoit distinguée des autres princesses qu'il avoit eu occasion de voir. La liaison d'amitié qu'elle eut avec ce prince qui étoit de même âge qu'elle, ne contribua pas peu à l'attachement que Frédéric II eut toujours pour cette famille, et fut la principale cause de la fortune de la princesse Sophie.

La mère de Sophie aimoit les belles-lettres comme Frédéric II. La lecture des meilleurs auteurs français fit la base de l'éducation de la jeune princesse. On lui fit connoître les meilleurs auteurs du siècle de Louis XIV; elle apprit par cœur les plus beaux morceaux de *Corneille* et de *Racine*; et l'esprit de galanterie qui règne dans les ouvrages de ce dernier, fit au moins autant d'impression sur son cœur, que la pureté et l'élégance de son style en firent sur son esprit.

Alors les petites cours du nord de l'Allemagne commençoient à se défaire de cette morgue qu'affectoit tant la noblesse dans d'autres contrées; la mère de Sophie, qui avoit puisé ses lumières dans la philosophie de Frédéric II, et qui remarquoit dans sa fille un grand penchant à l'orgueil, fit son possible pour la garantir des ridicules de sa caste.

Selon l'usage des familles bourgeoises, elle ne l'appeloit que *Ficke*, diminutif de son nom de baptême; et elle l'obligeoit dès ses plus tendres années à fréquenter des petites bourgeoises de son âge, et à jouer avec elles. Il existe encore aujourd'hui à Stettin, des femmes de cette classe, qui se rappellent d'avoir joué avec la petite Sophie. Malgré toutes ces précautions, l'orgueil se développoit de plus en plus dans son caractère; et si elle étoit obligée de fréquenter des personnes qu'elle croyoit au-dessous d'elle, elle s'en dédommageoït, en dominant impérieusement sur elles dans toutes les occasions; de sorte que ce qu'on avoit cru un remède à son penchant, ne servit qu'à l'augmenter, par les occasions fréquentes qu'elle avoit de l'exercer.

Sophie croissoit en esprit, en talens et en orgueil. Sans être précisément belle, elle avoit la physionomie agréable, la taille élégante, et quelque chose de gracieux qui charmoit ceux auxquels elle jugeoit à propos de témoigner de la bienveillance. Parvenue à l'âge de quatorze ans, elle sentit le besoin de plaire, et déjà l'on voyoit briller dans ses yeux les étincelles de ce tempérament qui la domina si puissamment pendant toute sa vie.

CHAPITRE II.

Commencement des premières amours.

Les sociétés de Stettin se bornoient pour elle à quelques officiers de la garnison que son père invitoit à dîner après la parade.

Le comte de B. . . venoit d'être nommé adjudant du gouverneur; ses fonctions l'amenoient souvent au château, et il y dînoit régulièrement. B. . . avoit vingt ans; sa figure étoit intéressante; il avoit de l'esprit et des talens, savoit le français, et peignoit agréablement. Elevé à l'école militaire de Berlin, dont il n'étoit sorti que depuis deux ans, il ne s'étoit point encore défait de cette

timidité que l'on éprouve en sortant d'une pension pour entrer dans le monde.

Les regards de Sophie se fixoient quelquefois sur le jeune B. . . ; elle rencontroit les siens, et il rougissoit. B. . . ne connoissoit les femmes que par les romans. En Allemagne où la corruption n'est pas encore au dernier excès, il existe une espèce de romans, où la passion de l'amour est portée jusqu'au délire, où des amans se formant une image de perfections chimériques qu'ils appliquent à l'objet aimé, en font leur unique divinité, et lui sacrifient leurs intérêts, leurs devoirs, et jusqu'à leur vie. Cette manie qui a tourné bien des têtes, a formé peu à peu une espèce de secte que l'on a appelée par dérision *les sentimentaux*, et dont le roman intitulé : *les Souffrances de Werther*, fut long-tems le bréviaire.

L'imagination ardente du jeune comte se livra bientôt toute entière à l'idée d'être aimé de la princesse Sophie ; il vit en elle un modèle de grâces et de vertus, une personne divine ; elle devint l'unique objet de ses pensées, le jour, la nuit, dans la retraite, dans la société, pendant ses repas, pendant son service. S'il écrivoit, sa plume traçoit

à chaque instant le nom de Sophie ; s'il dessinoit, les traits de Sophie se formoient sous son crayon, et par-tout ces traits chéris se trouvoient répétés autour de lui.

Cependant fidèle aux principes sévères de l'amour respectueux, il auroit regardé comme un crime de répondre aux regards de la belle ; il baissoit les yeux ; dès qu'il rencontroit les siens, il rougissoit, et une agitation subite s'emparoit de tous ses sens.

Cette timidité impatientoit la jeune Sophie ; c'étoit le seul défaut qu'elle trouvât au comte. Naturellement vive et pétulante, son caractère ne se prêtoit pas à cet amour langoureux qui trouve sa félicité dans de vains et longs soupirs, et qui se fait une jouissance délicieuse des privations mêmes que sa délicatesse lui impose. Ses désirs naissans cherchoient des plaisirs plus réels et plus vifs, et le trouble de ses sens à la vue du comte lui décéloit l'existence de ces plaisirs.

CHAPITRE III.

Confidence. Entretien intéressant.

SOPHIE cherchoit envain les moyens de faire cesser cet état d'incertitude et de souffrance. Elle devint triste, rêveuse, sujette à l'humeur. La jeune comtesse de C..., amie de Sophie, s'en aperçut. Se promenant un jour avec elle, au sortir d'un dîner où le comte avoit assisté, elle lui en demanda la cause. Alors la renommée avoit déjà publié que la main de Sophie étoit destinée à un prince héréditaire d'un des plus grands états de l'Europe. Devenir la confidente de celle qui devoit briller un jour sur un trône, n'étoit pas une chose indifférente pour l'adroite comtesse; et Sophie étoit dans un état où il étoit aisé d'attirer cette confidence. — Oui, ma chère, dit Sophie, je suis rêveuse, inquiète; j'ai de l'humeur; je ne sais pas trop moi-même quelle en peut être la cause. — Vous avez quatorze ans, c'est une époque qui annonce des changemens pour une jeune personne de votre naissance. — Comtesse, comment trouvez-vous le comte

de B.. ? — Il n'y a pas long-tems qu'il est ici, j'ai fait peu d'attention à lui. — Vous le voyez à table. — Cela est vrai, mais je ne l'ai pas encore assez remarqué pour en porter un jugement. — Pensez-vous qu'il soit riche? — On le dit. — Je suis bien fâchée qu'il ne soit pas destiné à porter un jour une couronne. — Bientôt mon aimable Sophie apprendra une nouvelle importante. On lui destine la main d'un grand prince, héritier présomptif d'une couronne. Mais ce n'est pas le comte de B... — Il n'a qu'un défaut, le comte de B...; il est trop timide. — C'est par prudence, peut-être; il craindroit de perdre quelque chose à être trop connu. — Oh! je crois qu'il se tromperoit s'il pensoit ainsi.

Quelqu'un étant survenu, la conversation fut interrompue. La comtesse de C... étoit assez instruite; elle avoit lu dans les yeux de la princesse, plus encore que dans ses discours, tout ce qui se passoit dans son cœur.

Le lendemain Sophie étoit dans la salle à manger, quelque tems avant que les convives y fussent assemblés. Elle y étoit seule, appuyée sur une fenêtre, lorsque le comte y entra.. A l'aspect de sa chère Sophie, le

trouble s'empara du pauvre comte ; il trembloit de la tête aux pieds. Heureusement que Sophie qui ne l'aperçut pas d'abord, lui laissa le tems de se remettre. Enfin elle se retourna, et B... lui fit une révérence assez gauche ; Sophie rougit : ni l'un ni l'autre ne savoient que se dire ; Sophie commença. Elle lui demanda si la parade étoit finie, s'il se plaisoit à Stettin, et autres choses de cette espèce ; et à chaque question elle baissoit les yeux de manière à lui faire sentir qu'elle étoit obligée de se faire violence pour ne pas les tenir toujours levés sur lui. Le comte balbutia quelques mots, sans presqu'oser la regarder. Après quelques momens de silence, aussi embarrassans pour l'un que pour l'autre, Sophie lui dit : Etes-vous toujours si timide, ou est-ce seulement ma présence qui vous rend tel ? Le comte alloit répondre, lorsque la comtesse de C... entra. A cette apparition subite, Sophie ne lui laissa pas le tems de parler, et profitant de l'instant qui lui restoit, elle lui dit à voix basse : *Prenez courage, et n'exigez pas que l'on fasse trop d'avances.* Là-dessus la comtesse s'avança, et la conversation roula sur des choses indifférentes.

CHAPITRE IV.

Rendez-vous secret.

Les dernières paroles de Sophie avoient fait la plus vive impression sur le pauvre comte ; il ne savoit quel sens leur donner, et dans sa modeste et respectueuse passion, celui qu'elles avoient étoit le seul sur lequel il n'osoit s'arrêter. Pendant le dîner, il resta comme un automate, ne voyant rien, n'entendant rien, rêvant toujours à ces paroles qu'il trouvoit si mystérieuses. Il se promena le reste de la journée dans des endroits écartés et solitaires, afin d'y rêver plus à son aise. Mais le soir, en rentrant chez lui, il trouva sur sa table un billet qui le dispensa de continuer ses commentaires ; il l'ouvrit, le lut, et y trouva ce qui suit :

« Vous aimez et vous êtes aimé. On vous attend ce soir à minuit, au second étage sur le derrière, dans la chambre où vous trouviez dernièrement que l'on jouissoit d'une si belle vue. Prenez courage ; un amour trop timide est rarement heureux ; il se consume ordinairement lui-même. Vous

aurez bien soin de ne pas prononcer une seule parole. Les caresses de l'amour ont aussi leur douceur dans le silence. Ne manquez pas de détruire ce billet aussitôt après l'avoir lu ».

Un homme qui est resté pendant longtems enfermé dans des cachots ténébreux, n'est pas plus frappé de l'aspect subit et inattendu de la lumière du jour, que le comte le fut à la lecture de ce billet. Il le relit plusieurs fois, il le baise, il le presse contre son cœur. Fidèle aux ordres de sa maîtresse, il alloit le brûler; mais il s'arrête tout à coup; il veut auparavant l'apprendre par cœur. Bientôt cela ne lui suffit pas encore; il désire pouvoir le relire tous les jours, à chaque instant. Enfin il prend un crayon et en copie chaque mot dans divers endroits de sa chambre, éloignés les uns des autres; après quoi il se décide enfin à brûler ce billet chéri, après l'avoir encore couvert de baisers.

Après cette douloureuse opération, B. . . regarde à sa montre; il compte les minutes; il se promène dans sa chambre, il s'assied, il lit, il jette le livre. Enfin l'heure désirée arrive. Il sort, il se rend à l'endroit indiqué.

La porte de la chambre étoit ouverte. Il n'y avoit point de lumière. Cette circonstance le rassura ; car l'embarras d'une situation si nouvelle pour lui, effrayoit sa timidité, et il trembloit en s'approchant de la chambre. Il entre ; aucun bruit ne se fait entendre. Il se rappelle l'endroit où étoit un canapé ; il s'en approche doucement et le cherche. Une personne vêtue très-légèrement se trouve sous ses mains. Le premier contact le fait tressaillir, et sa bouche s'ouvroit pour parler. Le souvenir de la défense la referme aussitôt. S'il eût pu parler, sa timidité lui auroit fait manquer l'occasion ; mais ne pouvant proférer aucune parole, il falloit bien être hardi d'une autre manière. Sa timidité l'arrêtoit encore et le rendoit incertain et irrésolu, lorsqu'il sentit une main prendre la sienne, la serrer avec tendresse, et l'attirer doucement vers le canapé.

Mes lecteurs n'exigeront pas que je décrive ici tout ce qui se passa dans ce mystérieux tête-à-tête qui dura pendant une heure. S'ils ont aimé, qu'ils se rappellent ce qu'ils ont éprouvé la première fois qu'ils ont reçu les doux et entiers témoignages d'une tendresse réciproque ou qu'ils ont crue telle ; s'ils

n'ont pas aimé, ma description ne pourroit leur donner une idée de cette scène. Il n'y a point de mots dans les langues qui puissent peindre ces choses-là.

Au bout d'une heure, on lui indiqua qu'il falloit se retirer; quelques minutes furent encore moitié prises, moitié accordées; enfin il obéit, et se retira l'ame remplie de la volupté qu'il venoit de goûter, comme un corps sonore qui frémit encore pendant quelque tems après le son qu'il vient de rendre.

Quelques jours se passèrent sans que le comte reçût aucun billet de sa maîtresse. Il l'attendoit avec impatience, mais envain; à table il se comportoit comme à l'ordinaire; seulement ses regards se levoient avec un peu plus de hardiesse sur la belle Sophie; et lorsqu'il rencontroit les siens, il ne baissoit pas les yeux avec tant de rapidité qu'auparavant.

CHAPITRE V.

Voyage. Inquiétudes. Projet chimérique. Nouvelle accablante. Consolation.

UN matin la nouvelle se répandit dans Stettin, que le prince alloit bientôt faire un voyage à Berlin, avec toute sa famille. Ces voyages avoient lieu de tems en tems; mais cette fois-ci, les bruits qui avoient couru sur le prochain mariage de la princesse Sophie, donnèrent lieu à toutes sortes de conjectures. Le comte qui, depuis sa dernière aventure, avoit renoncé à toute espèce de société pour se livrer, dans la solitude, à la pensée continuelle de sa chère Sophie, et à la contemplation de son image adorable, B... étoit peut-être le seul officier de la garnison qui ignorât tous les bruits qui couroient sur le motif de ce voyage. Retiré dans son appartement, pendant tout le tems que le service militaire ne l'occupoit point, il songeoit continuellement à Sophie, s'occupoit à peindre son portrait, ou des allégories flatteuses pour la princesse, ou des scènes pastorales dans lesquelles elle jouoit

avec son amant, des rôles qu'il imaginoit. Quelquefois il restoit enfoncé dans une profonde rêverie. Malgré la certitude qu'il croyoit avoir de son bonheur, un certain sentiment de tristesse régnoit malgré lui dans son ame, l'inquiétoit, le troubloit jusques dans le souvenir des plaisirs qu'il avoit goûtés. Non-content d'être en secret l'amant favorisé de la belle Sophie, l'idée de s'unir avec elle par les nœuds de l'hyménée enflammoit son imagination, et plus cette idée étoit chimérique, plus la réflexion découvroit d'obstacles dans son exécution, plus croissoit en lui le désir de la voir exécuter. Un simple comte de l'Empire, épouser une princesse! La politique et les préjugés germaniques s'y opposoient. Mais qu'est-ce que la politique et les préjugés aux yeux d'un amant enthousiaste, sur-tout lorsque la vanité gagne autant que l'amour à détruire les obstacles qu'ils font naître?

Avant que Sophie fût de retour de Berlin, tous ces obstacles avoient disparu de l'imagination du comte; son bonheur lui paroissoit assuré. Il étoit comte, il avoit une fortune assez considérable pour ne pas être dédaigné d'une princesse d'Anhalt; rien n'est impossible

impossible à l'amour; le mariage étoit conclu dans sa tête. Plein de ces agréables chimères, il attendoit avec impatience le retour de Sophie.

Sophie revint de Berlin. B... se lève plus matin qu'à l'ordinaire, impatient de voir arriver l'heure de la parade. Cette heure si désirée arrive. Il se rend avec empressement à la place où les militaires de la garnison s'assembloient; il salue son colonel. A peine avoit-il fini les complimens d'usage, qu'un capitaine qui revenoit de Berlin, s'approche d'eux, et leur apprend que le mariage de Sophie est conclu; après quoi, impatient de débiter sa nouvelle à tout le monde, il les quitte sans avoir dit le nom de celui auquel elle étoit destinée; on le rappelle, on lui demande le nom du futur époux, il nomme le grand-duc de Russie.

Tout le monde fut surpris. B... fut comme frappé de la foudre. Il se retira, sans rien dire, dans le corps-de-garde voisin, et y resta plongé dans l'abattement, immobile. Le colonel le fait demander; il n'entend rien; un soldat le prend par le bras et l'en avertit; il regarde cet homme comme en extase, et

ne comprend ce qu'il lui dit, qu'après qu'il le lui eût répété trois fois.

Il se rend machinalement à la parade, mais il y assiste sans attention ; tous ses sens étoient tellement frappés de la fatale nouvelle qu'il venoit d'apprendre, que tous les autres objets ne faisoient aucune impression sur eux. Le soir, B... alla faire sa cour au gouverneur. Il en fut reçu amicalement, comme à l'ordinaire ; mais le prince ne lâcha pas un mot qui eût trait ni au mariage de sa fille, ni au grand-duc de Russie. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toutes les espérances de l'amoureux comte ; il traita de faux bruits tout ce qu'on lui avoit dit, et se livra de nouveau à sa chimère. Un coup d'œil plein de tendresse que Sophie eut occasion de lui lancer en passant, acheva de le rassurer ; et un billet semblable au premier qu'il trouva sur sa table en rentrant dans sa chambre, le reporta au comble de son bonheur chimérique. Non, non, dit-il, après avoir lu ce billet, cette nouvelle n'est qu'un bruit vague et dépourvu de fondement. Le capitaine est un de ces bavards qui veulent toujours avoir l'air

d'être instruits les premiers des événemens, et qui débitent à tort et à travers ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas. Si le mariage de Sophie étoit décidé, un mariage si important, le prince n'auroit-il pas laissé éclater sa satisfaction ? n'auroit-il pas lâché quelque mot qui auroit laissé percer son secret? Et qui l'engageroit à faire un secret d'une chose qui se débite par-tout? Une preuve que la chose est absolument fausse et controuvée, c'est que lui seul n'en parle pas. Et Sophie, Sophie qui m'a donné des marques si précieuses de sa tendresse, Sophie qui veut m'en donner encore, auroit-elle eu la cruauté d'affecter, au moment de nous séparer pour toujours, la joie que j'ai vu briller dans ses yeux? M'auroit-elle lancé ce regard plein de satisfaction et de tendresse dont mon ame est encore pénétrée? N'aurois-je pas démêlé dans ce regard, sinon le regret de se séparer de moi, du moins une tendre pitié pour les maux que me feroit éprouver un tel malheur? Et celle qui seroit destinée à épouser l'héritier présomptif d'une des plus brillantes couronnes du monde, pourroit-elle m'écrire un billet tel que celui que je tiens entre mes mains, et

m'inviter à un nouveau rendez-vous? Non ; cela n'est pas possible, Sophie n'est point promise ; elle m'aime, elle sera à moi, rien n'est impossible à l'amour.

CHAPITRE VI.

Nouveau rendez-vous. Proposition surprenante. Nouveaux projets.

B... relisoit le billet, et chaque mot le confirmoit dans sa douce erreur.

« On vous attend encore cette nuit, à la même heure, dans le même endroit ; mais n'y venez pas avec cet air inquiet et soucieux que l'on a remarqué aujourd'hui, en passant, sur votre physionomie. Un avenir fortuné suivra les plaisirs que l'on vous prépare. Livrez-vous à cet espoir, et bannissez toute inquiétude. Si votre cœur est constant, si l'amour que l'on vous témoigne peut faire votre bonheur, vous pourrez former des nœuds avoués par les convenances. Si vous désirez de former ces nœuds, on fera plus de la moitié du chemin ; et afin de prévenir tous les obstacles, on aura soin que tout se passe en secret et très-promptement. Des

raisons particulières obligent encore à exiger de vous le silence le plus exact. Mais rien ne vous empêche de laisser au lieu du rendez-vous, un billet dont vous recevrez réponse de la même manière. Si vous consentez à ce qu'on vous propose, vous serrerez tendrement la main de votre amie. Bien des choses dans ce monde dépendent de l'opinion ; des obstacles imaginaires peuvent donner à une affaire une apparence d'impossibilité ; mais l'apparence est trompeuse : avec du courage, les héros parviennent à la victoire ; l'amour aussi a ses héros ».

Avec un tel billet, B... pouvoit bien assurément ne point croire au mariage de Sophie. Il vole au rendez-vous ; il y goûte les mêmes plaisirs que la première fois ; il serre la main de son amie en signe de consentement à ce qu'on lui avoit proposé.

B... retourne chez lui, plein des espérances les plus douces. Rien ne pouvoit plus, selon lui, s'opposer à son bonheur. En rentrant on lui remet une lettre ; elle étoit d'un ami intime avec lequel il avoit vécu quelque tems à Stettin, qui se trouvoit alors à Berlin, et auquel il avoit confié

et confioit journellement tous les secrets de son cœur. Il ouvre la lettre et lit ce qui suit :

CHER COMTE,

« Jette au feu tes crayons, tes pinceaux et tes couleurs, et prends l'esprit d'un vrai soldat. Fais ton possible pour donner à tous tes membres l'air d'un soldat prussien qui ne s'occupe que de son métier. Tu sais sans doute aussi bien que moi, que nous allons entrer en campagne ; mais ce n'est pas là le motif qui me porte à te donner ce conseil.

» Le prince gouverneur de Stettin est venu, comme tu sais, à notre cour ; je n'ai parlé ni à lui, ni à personne de sa famille. La comtesse de C. . . m'a seulement permis de lui faire quelques visites. J'ai entrevu dans ses discours bien des choses dont je pourrois te parler. Mais, toute réflexion faite, j'ai pensé que toutes mes conjectures ne te seroient d'aucune utilité. Il faut attendre que le voile tombe, alors on saura son secret tout entier. Je me bornerai donc, pour le moment, à te dire ce qu'il est nécessaire que tu saches.

» La princesse Sophie est destinée à épou-

ser le grand-duc de Russie. Elle va embrasser la religion grecque, conformément aux lois de ce pays, et le mariage aura lieu immédiatement après cette cérémonie. Comme c'est notre roi qui a arrangé toute cette affaire, on peut la regarder comme faite. Sophie n'épouse proprement qu'une couronne; quant à un époux, elle saura bien y suppléer.

» Connois-tu le grand-duc de Russie? Oh! mon ami, si j'avois des couronnes à distribuer, je me garderois bien d'en donner une à un homme comme celui-là. Voici son portrait en miniature. Pierre est plutôt petit que grand; sa figure est mesquine; ses yeux sont petits et désagréables. Sur sa petite tête, est enfoncé jusqu'aux yeux et placé de travers, un énorme chapeau destiné à lui donner un air martial. Cette figure déjà assez grotesque par elle-même, est vêtue d'un habit où la forme prussienne est poussée jusqu'au ridicule. Ses deux jambes de cicogne sont tellement empaquetées et serrées dans deux guêtres étroites, que ses genoux ont perdu l'usage de leurs articulations; de sorte que cette poupée militaire ne peut ni s'asseoir aisément, ni se mouvoir comme les

autres bipèdes. Son visage, à moitié caché sous l'énorme chapeau que je viens de te décrire, fait sans cesse de telles grimaces, qu'il est presqu'impossible de le regarder sans rire. Tu t'imagines bien qu'un corps de cette espèce ne renferme pas une ame bien sublime. Cette ame est petite et rétrécie ; et cependant il n'aspire à rien moins qu'à devenir un second Frédéric. Sa manie imitative est poussée, à cet égard, jusqu'à l'extravagance. Le roi lui ayant envoyé dernièrement le titre de colonel dans son armée, il en témoigna une joie folle et un orgueil extrême, et fit des remercîmens aussi vifs que s'il se fût agi d'une couronne.

» Ce prince, qui étoit dans sa première jeunesse le souverain d'une principauté assez considérable, qui eut dans la suite le choix entre deux couronnes, est destiné à épouser la charmante princesse Sophie.

» Mais je m'égare en détails superflus, et laisse pour la fin ce que j'aurois du m'empresser de te dire dès le commencement. Ecoute donc et décide-toi promptement; car il n'y a point de tems à perdre.

» Pierre a manifesté le désir d'avoir un Prussien pour adjudant. Frédéric est, comme

tu le penses bien, disposé à le satisfaire ; mais on n'a pas encore décidé quel est celui qu'on proposera. L'adjudant de Pierre peut devenir aisément l'amant heureux de Sophie. Si ce dernier emploi est l'objet de tes vœux, tu dois aussi désirer le premier. J'ai trouvé moyen de faire parvenir ton nom par différentes voies. Quitte donc au plus vîte tes couleurs et tes pinceaux, et hâte-toi, aussitôt après la lecture de ma lettre, de te costumer de manière à plaire au grand-duc.

» Etant aimé de Sophie, il ne te sera pas difficile de réussir. La recommandation du prince son père sera aussi d'un grand poids, et cette recommandation ne sauroit te manquer.

» Voilà, mon ami, l'état des affaires ; hâte-toi de profiter de l'occasion, et n'oublie pas ton ami ».

CHAPITRE VII.

Succès apparent. Contradictions inexplicables. Obscurités nouvelles.

Le comte de B... lut et relut cette lettre, et sortit. Il fut convaincu enfin que la princesse Sophie alloit réellement épouser le grand-duc de Russie, et cette princesse le lui apprit elle-même. Après bien des soupirs et des réflexions, son amour lui conseilla de suivre le conseil de son ami; il travailla à obtenir une place d'adjudant auprès du grand-duc. Dès que son parti fut pris, il se rendit chez le prince, et lui fit part de son dessein. Mille difficultés s'étoient présentées à son esprit; il trembloit de ne pouvoir réussir. L'accueil du prince, et la promesse qu'il lui fit de faire réussir cette affaire, dissipèrent toutes ses inquiétudes. Il ne s'agissoit plus que d'obtenir le consentement de la future grande-duchesse, et rien n'étoit plus aisé, selon le comte. En effet, ayant saisi une occasion favorable pour lui faire part de son dessein et lui demander son agrément, Sophie lui dit que ce projet étoit

tout-à-fait conforme à ses vœux, qu'elle le verroit avec plaisir la suivre à Pétersbourg, et qu'elle alloit faire tout ce qui dépendoit d'elle pour obtenir la place qu'il désiroit.

Quelques jours après, on donna au comte un nouveau rendez-vous nocturne. Au moment où il alloit se retirer, on lui mit dans la main un billet, où il lut ce qui suit:

« Vous avez le dessein de passer au service d'une autre cour. J'ai fait sur ce projet toutes les réflexions nécessaires; et tout bien considéré, j'ai cru devoir vous en détourner sérieusement. Vous approuverez mes raisons, lorsque le tems sera venu de vous les faire connoître. Pour ce moment, je désire que vous m'en croyiez sur ma parole. Les affaires changeront de face, et tourneront à votre satisfaction, si, avant mon changement de situation, vous consentez à une démarche dont on vous a déjà instruit. Tout est préparé; il ne s'agit plus que de votre consentement. Puisqu'un sort invincible s'oppose à l'accomplissement de nos vœux, il est prudent de donner une autre tournure aux affaires. Ne tardez pas à vous décider. Le dénouement vous surprendra, et j'espère que ce ne sera pas désagréablement ».

Ce billet jetta le comte dans le plus grand trouble, et fit naître dans son esprit une multitude de réflexions diverses. Quoi! disoit-il en lui-même, on me dit qu'on approuve mon projet, on m'encourage de la manière la plus flatteuse à y persister, on promet de m'aider à le faire réussir; et quelques jours après, on m'écrit pour m'en détourner! Qu'est-ce que cette démarche dont on me parle? Oh! si l'on n'avoit pas exigé le silence exact dans les rendez-vous, il n'y auroit point d'obscurité dans tout cela; je n'aurois pas des énigmes à expliquer, ni de fausses interprétations à craindre! Pourquoi ce mystère? pourquoi ces conditions énigmatiques? Mais Sophie m'aime; sa situation est extrêmement délicate; ce n'est pas à moi à croire qu'elle a tort de se conduire ainsi. Elle ne peut se tromper; elle ne peut me tromper. Je dois me soumettre aveuglément à toutes ses volontés. C'en est fait, mon parti est pris.

Le comte attendoit impatiemment un nouveau rendez-vous, afin de donner sa réponse. Voici comme elle étoit conçue:

« Je n'hésite pas un instant de m'abandonner à toutes vos volontés. Un seul mot,

et je m'empresse d'accomplir tout ce qui est préparé. Le dénouement ne peut être pour moi que ravissant ».

CHAPITRE VIII.

Changement de résolution. Préparatifs de voyage. Mariage secret.

QUELQUES jours se passèrent sans que le comte entendît parler de rien. Plein de courage et d'espérance, il attendoit le moment décisif. Pendant cet intervalle, il écrivit au prince qu'il avoit renoncé entièrement au dessein de quitter le service de Prusse, et qu'il préféroit de rester à son poste. Le prince en parut surpris, mais sans paroître fâché; et, depuis ce tems, les regards de Sophie ne se fixèrent plus sur le comte.

Cependant on commença tout à coup à faire dans la maison du prince, de grands préparatifs de voyage. Le comte en concevoit quelques inquiétudes, lorsqu'on lui apprit que ce voyage avoit rapport à un mariage. Un homme qui a mis tout ce qui lui reste à la loterie, et qui voit tourner la roue

qui va décider de son sort, n'est pas plus troublé que le fut alors le pauvre comte. Le jour du départ approchoit, et il n'avoit encore reçu aucune nouvelle. Le trouble du comte augmentoit; la crainte lui resserroit le cœur; il ne concevoit pas que l'on pût différer jusqu'au dernier moment, l'exécution d'une chose que l'on sembloit avoir désirée avec tant d'ardeur. Enfin il n'y avoit plus qu'une nuit à passer jusqu'au départ. Vers les dix heures du soir, B... étoit dans sa chambre, plongé dans une tristesse qui ressembloit au désespoir, lorsqu'un inconnu ouvre sa porte, jette un billet et se retire avec précipitation. B... s'empresse de le lire; il y trouve ce qui suit:

« Cette nuit, vers une heure, deux personnes se présenteront dans votre chambre; vous aurez soin auparavant d'en éloigner vos domestiques, et de n'y point laisser de lumière. La troisième personne parlera; quant à vous et à moi, nous n'aurons autre chose à faire qu'à répondre *oui*, à une seule question qui nous sera faite. Du reste, le silence sera aussi strictement observé que les autres fois. Vous serez content de ce qui se passera. On vous prie de ne point

concevoir d'inquiétudes précipitées de ce que vous verrez arriver ensuite, mais de vous abandonner avec confiance au cours des événemens qui, quoiqu'obscurs et inexplicables en apparence, s'éclairciront à la fin d'une manière satisfaisante ».

L'amour et la vanité étouffèrent toutes les réflexions qui naissoient dans l'esprit du comte. L'heure indiquée arriva. La porte s'ouvrit, et deux personnes entrèrent dans sa chambre. On s'approcha dans les ténèbres ; une main qui prit celle du comte et la serra tendrement, lui apprit que son amante étoit auprès de lui. Aussitôt la troisième personne prononça la formule du mariage. Le comte troublé répondit ce qu'il avoit promis de répondre ; la belle en fit autant, et aussitôt il se trouva seul dans sa chambre.

CHAPITRE IX.

Départ. Nouvelles inquiétudes. Lettre consolante. Espérances trompées. Dépit. Projet dangereux.

Il seroit difficile de décrire l'état dans lequel se trouva le comte, après cette cérémonie. La joie, l'inquiétude, la crainte, le plaisir, l'agitoient en même tems. Le départ devoit avoir lieu dans quelques heures. Il lui étoit défendu de prendre les moyens de suivre son amante; il lui étoit défendu de s'inquiéter de ce qu'il verroit; et cependant comment expliquer ce mariage, ce départ, cette absence? Il relut le dernier billet, et se promit bien de faire tout son possible pour cacher son trouble.

Le moment du départ arriva; B... fit ses adieux, accompagna le prince et la princesse jusqu'à leur voiture; il sembloit avoir perdu l'usage de ses sens. Quelquefois il jetoit les yeux sur Sophie, pour tâcher de découvrir quelque chose dans ses regards. La princesse avoit l'air d'être distraite et occupée d'objets

d'objets indifférens. La comtesse C... étoit du voyage. Au moment où B... lui donna la main pour monter en voiture, elle voulut lui glisser promptement un billet dans la main. Il n'eut pas le tems de le saisir. On part. B... croyoit le billet tombé par terre, et espéroit y trouver quelque lumière propre à éclaircir des événemens si extraordinaires et si contradictoires. Il cherche par-tout ; c'est en vain. Nouvelles inquiétudes! Si ce billet étoit intelligible pour tout autre que pour lui! s'il venoit à tomber entre les mains de quelqu'indiscret! Plusieurs mois se passèrent ainsi au milieu de la tristesse et du découragement. Stettin paroissoit insupportable au comte ; il n'y voyoit plus l'objet de sa tendresse ; il n'y trouvoit aucun moyen de sortir de la cruelle obscurité qui faisoit le malheur de sa vie. Ne pouvant plus vivre dans cette cruelle situation, il prit le parti de demander son congé, et résolut de se rapprocher de Sophie. Il étoit sur le point de partir lorsqu'il reçut, par la poste, la lettre suivante :

CHER COMTE,

« Pardonnez de ce qu'on ne vous a encore donné aucun éclaircissement sur ce qui s'est

passé jusqu'à présent. Une foule d'obstacles dont vous ne connoissez encore qu'une partie, s'est opposée à notre réunion; mais mon amour ne connoît point de bornes; son pouvoir est grand, bientôt il triomphera de tout. Tâchez de vous accoutumer de plus en plus à penser que si l'accomplissement de quelques-uns de nos vœux est impossible, la Providence sait souvent nous en dédommager inopinément, et d'une autre manière; et préparez-vous à une surprise qui, j'espère, ne vous sera pas désagréable. Les liens sont formés, et le tems approche où il ne dépendra que de vous de vivre à côté d'une personne qui vous aime éperduement, et qui espère que vous lui pardonnerez les moyens secrets qu'elle a employés pour parvenir au bonheur suprême. Hâtez-vous de répondre à ses désirs.

» On vous attend à Riga. A la dernière poste avant cette ville, vous trouverez un billet qui vous indiquera une maison, où l'on vous éclaircira une partie de ce que vous désirez savoir ».

Cette lettre versa la consolation et la joie dans le cœur du comte. Il se hâta de partir. En approchant de Riga, son agitation étoit

extrême. Arrivé à la dernière poste, il saute de voiture, plein d'espérance et de joie. Il demande au maître de poste s'il n'a point de billet à son adresse. On ne sait ce qu'il veut dire, et le voilà replongé dans un état plus cruel que le précédent.

Quel parti prendre? Il fallut bien se décider à aller jusqu'à Riga, sans savoir à qui s'adresser. Il arrive dans cette ville ; il fait toutes les démarches possibles, pour découvrir la maison où on devoit l'attendre. Peines inutiles ! Personne ne le connoît; personne n'a entendu parler de lui. Après bien des irrésolutions et des projets conçus et rejetés, il se décide à partir pour Pétersbourg où étoit Sophie.

Le mariage de la princesse avec le grand-duc étoit célébré depuis long-tems; le comte ne pouvoit en douter ; on lui en avoit parlé sur toute la route; et cependant l'idée de ce mariage le frappa comme une chose nouvelle, au moment de son arrivée à Pétersbourg. En repassant dans son esprit toutes ses aventures secrètes, ses rendez-vous, les billets qu'il avoit reçus, les nœuds qu'il avoit formés, il se crut joué ; l'indignation s'empara de son ame, et bien décidé à éclaircir

ce mystère, à quelque prix que ce fût, il résolut de ne point quitter Pétersbourg, sans avoir eu un entretien particulier avec la grande-duchesse. La chose n'étoit pas facile. Revenons à Sophie.

CHAPITRE X.

Mariage de Catherine. Désirs secrets. Liaison utile. Confidences.

SOPHIE, arrivée en Russie, avoit embrassé la religion grecque. Elle reçut dans cette cérémonie le nom de *Catherine*, et épousa ensuite le grand-duc. Placée sur un plus grand théâtre, elle attira bientôt tous les regards. L'éclat de ses charmes fut considérablement augmenté par celui du trône dont elle approchoit, et bientôt on ne parla plus à Pétersbourg, qu'avec admiration et enthousiasme de l'esprit et de la beauté de la grande-duchesse.

Les courtisans et les officiers ne se bornoient pas à de simples éloges ; ils envioient le bonheur du grand-duc, et plusieurs songeoient aux moyens de parvenir à le partager.

Ces projets qui paroîtroient extravagans

dans tout autre pays du monde, étoient tout naturels en Russie. L'impératrice Elizabeth, livrée à toutes les espèces de débauches, accordoit ses faveurs, sans beaucoup de difficulté; on étoit accoutumé en Russie à regarder le lit de l'impératrice comme un lieu de plaisir où l'on pouvoit parvenir aisément; il étoit permis d'y aspirer ouvertement, et même du bon ton d'avoir l'air de le désirer.

D'après cela, il n'est pas étonnant que les élégans de la cour et de la garnison dirigeassent leurs vœux vers la grande-duchesse, et que l'on trouvât tout simple de former, avec la seconde femme de l'Empire, des liaisons galantes que l'on formoit si facilement avec la souveraine elle-même.

Une multitude d'amans cherchoient dans les yeux de la grande-duchesse des regards favorables à leurs desseins; mais le moment n'étoit pas encore venu; et Catherine qui vouloit goûter des plaisirs sans amertume et sans regrets, ne connoissoit pas encore assez la cour, pour se livrer à ses brûlantes inclinations. D'ailleurs son époux étoit sans cesse avec elle. Pierre sembloit enchanté de la possession de Catherine; il n'avoit des

yeux que pour elle, et ne faisoit aucune attention aux autres femmes de la cour. Non-content de passer toutes les nuits avec elle, il se déroboit, pendant le jour, aux yeux de la cour, s'enfermoit, avec Catherine, dans son appartement, où ils passoient plusieurs heures de suite, dont ils ne sortoient jamais sans avoir l'air fort satisfaits l'un de l'autre.

Cette circonstance ne faisoit qu'irriter les désirs des amans secrets de Catherine; mais en même-tems elle les rendoit plus discrets et plus circonspects, et ne leur laissoit guère d'occasions dont ils pussent profiter.

Cependant Catherine, qui d'abord avoit été extrêmement réservée dans ses liaisons, souffroit beaucoup de la contrainte qu'elle s'étoit imposée, et commençoit à chercher les moyens de s'en débarrasser. Pour y parvenir, il falloit trouver une confidente discrète. Elle jeta ses yeux sur la jeune comtesse D... avec laquelle elle s'étoit liée insensiblement, et dont elle avoit pénétré les goûts et le caractère. Les confidences se firent peu à peu, les aveux se développèrent, les principes s'établirent, et à la fin les deux amies n'eurent plus rien de caché l'une pour

l'autre. Lorsque Pierre étoit occupé à exercer ses soldats à la prussienne, elles passoient tous les momens de son absence dans des effusions de cœur, qui les intéressoient également.

Elles étoient un jour au milieu d'un de ces entretiens qui les avoient agréablement agitées l'une et l'autre, lorsque le bruit d'une marche de soldats les attira à la fenêtre; c'étoit le premier régiment des gardes qui faisoit la parade devant le château. Ce régiment étoit superbe; il étoit composé de mille jeunes gens des plus grands et des mieux faits de tout l'Empire. Les deux amies, échauffées par leur entretien, portèrent des regards curieux sur ce beau régiment, et le considérèrent pendant quelque tems sans rien dire. Les yeux de Catherine étoient étincelans. Oh! ma chère amie, dit-elle enfin à la comtesse, il y a de beaux hommes en Russie; et là-dessus elle poussa un soupir, jeta un regard expressif sur la comtesse et se tut, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. — Achevez, madame, dit la comtesse; ne craignez pas de me dire votre pensée toute entière. Catherine resta quelque tems sans répondre. — Connoissez-vous le fable de Tantale, ma chère comtesse —

C 4

N'est-ce pas celui que l'on représente souffrant la faim et la soif, au milieu d'une abondance de mets et de boissons de toute espèce ? — Précisément. Il est singulier que la vue de ce régiment m'ait rappelé un trait de la fable. — Cela arrive quelquefois ; mais je ne suis pas assez savante pour pouvoir expliquer cette singulière liaison des idées. — N'entends-je pas la voix du grand-duc ? — Quoi ! madame, vous ne l'aviez pas encore vu, à la tête du régiment, immobile et s'astreignant à toutes les minuties de l'exercice. — En vérité je ne l'avois pas aperçu ; il est à pied. — Je voudrois commander ce régiment-là, moi ; ce sont de bien beaux hommes ; savez-vous bien, ma chère, que je ne suis pas neuve dans l'art militaire ; des exercices journaliers m'ont déjà procuré de grandes connoissances. — Qui ! vous, madame ? Je vous crois plus exercée dans l'art de goûter les plaisirs de l'amour ; et vos retraites fréquentes avec votre époux prouvent assez que ces plaisirs ont des charmes pour l'un et pour l'autre. Je voudrois pouvoir me rendre invisible, pour voir ce qui se passe entre vous deux, lorsque vous êtes ainsi enfermés. — Eh bien ! ma chère, la découverte n'ex-

citeroit en vous qu'un grand éclat de rire. Nulle question d'amour, ma chère comtesse; mon époux fait l'exercice, et construit des forteresses de carton; et moi, je regarde et je forme des plans pour l'avenir. — Qui auroit imaginé cela? Je vous croyois la plus heureuse des épouses. — L'apparence est trompeuse, ma chère comtesse. Ici l'on se tut, et l'on continua à considérer le régiment. — Quel est celui de tous ces militaires qui vous plairoit le plus, dit enfin Catherine? — En vérité, madame, le choix seroit embarrassant. Quant à moi, pour éviter l'embarras, je me déterminerois à aimer le régiment tout entier. — Charmant! ma chère, admirable! Excellent moyen de se tirer d'embarras! Il faut que je vous embrasse. Mais la parade va bientôt finir. Sortons; mon mari pourroit venir, et j'ai besoin de causer plus long-tems avec vous.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire du comte de B . . .

B . . ., plein de son projet, prit toutes les précautions possibles pour n'être point connu à Pétersbourg. Il se logea dans un quartier éloigné, et ne forma de liaisons avec personne. Souvent il se promenoit autour du palais du grand-duc, s'informoit secrètement de la manière de vivre des deux époux, et recueilloit avec soin tout ce qu'il croyoit propre à favoriser l'exécution de son dessein. Lorsqu'il se crut suffisamment instruit, il crut que le moment le plus favorable de pénétrer chez la grande-duchesse, étoit celui où, la nuit succédant au jour, on pourroit, sans être vu, se glisser jusques dans son appartement. Il vouloit se cacher dans un coin de son antichambre, saisir le moment où elle seroit seule, et se présenter tout à coup, au risque de tout ce qui pourroit lui arriver.

Tous les soirs, enveloppé dans un grand manteau qui lui cachoit la moitié du visage, il rodoit autour du palais, épiant un moment favorable. Cette apparition fréquente

et mystérieuse d'un inconnu, et à une telle heure, fut remarquée par quelques personnes de la cour; on donna ordre à la garde de le surveiller. B... s'en aperçut, et après un très-grand nombre de tentatives inutiles, il jugea à propos de les suspendre pendant quelque tems pour se faire oublier.

Lorsqu'il crut tous les soupçons dissipés, il revint avec plus de précautions qu'auparavant, et parvint un jour à pénétrer jusque dans l'antichambre de la grande-duchesse, au moment où l'on n'avoit pas encore éclairé l'appartement. Là, tapi dans un coin, il attendoit le moment propice, et crut bientôt l'avoir trouvé. Il s'avance vers la porte de Catherine, et se dispose à entrer. Malheureusement pour lui, le grand-duc qui venoit de sortir de la chambre de sa femme, s'étoit avisé de faire pendant quelque tems sentinelle à sa porte. B... qui ne le voyoit pas, le heurte. Aussitôt Pierre crie : *Qui va là !* et met son épée sur la poitrine de l'étranger. Le comte qui étoit bien loin de s'imaginer que le grand-duc de Russie s'amusât à faire sentinelle à une porte, repousse d'une main vigoureuse celui qui le menace, et prend la fuite. Pierre furieux crie à la garde; on arrête

le comte, et soit qu'on voulût éviter l'éclat dans une affaire de cette nature, soit quelqu'autre cause que l'on ignore, il fut envoyé sur-le-champ en Sibérie, sans interrogatoire et sans forme de procès.

CHAPITRE XII.

Intrigues secrètes et mystérieuses. Soltikof.

Nous avons vu, à la fin du chapitre dixième, Catherine sortir avec la comtesse D..., pour continuer un entretien qui l'intéressoit beaucoup. La suite de cet entretien répondit au commencement. La petite comtesse mit Catherine au fait des intrigues amoureuses de la cour; elle lui en confia quelques-unes qu'elle conduisoit elle-même avec une adresse admirable, et lui proposa les moyens de se dédommager, sans danger, de l'ennui que lui causoient les exercices militaires de son époux.

Quoique ce dernier fût très-souvent auprès de la grande-duchesse, on trouva cependant les moyens de faire quelques parties secrètes. Tantôt c'étoit sous prétexte d'une prome-

nade avec la comtesse; tantôt c'étoit une incommodité qui la retenoit dans son appartement. En vain Pierre vouloit lui tenir compagnie. On avoit besoin de repos, on vouloit rester seule; la comtesse restoit dans une chambre voisine, pour être prête à la servir. Dès que Pierre s'étoit retiré, les deux femmes sortoient déguisées en bourgeoises, et se rendoient, sur la brune, dans une maison voisine, ou dans quelqu'endroit écarté du palais, où des amans auxquels on avoit imposé la condition du silence et des précautions que la situation de Catherine rendoit nécessaires, jouissoient des plaisirs de l'amour entre les bras de la grande-duchesse, sans savoir que c'étoit elle, et en croyant recevoir les faveurs de quelqu'autre femme de la cour.

Ainsi Catherine passoit de tems en tems dans les bras de quelques hommes qu'elle avoit remarqués, ou qu'on lui avoit fait connoître. Ces intrigues secrètes durèrent pendant huit ans, sans qu'il fût arrivé aucun accident. Il y a apparence cependant que Pierre en eut quelques soupçons; car ses assiduités auprès de la grande-duchesse se ralentirent beaucoup, et il ne parut plus

conserver pour elle que les égards que l'on doit à une personne indifférente à laquelle on se trouve lié par le devoir.

Soltikof avoit été du nombre des amans secrets de Catherine. C'étoit un jeune homme qui, sans mérite réel, possédoit tous les jolis défauts que les femmes préfèrent souvent dans les hommes, aux qualités solides. Plein de politesse, de galanterie, de gaieté et de hardiesse, il joignoit à une jolie figure une connoissance superficielle de la littérature française, et passoit aisément pour un homme d'instruction et de talens, dans un pays où les arts encore au berceau, n'offrent, pour ainsi dire, qu'un foible reflet de la lumière qu'ils répandent dans les contrées de leur empire.

Soltikof étoit chambellan du grand-duc. Continuellement à la cour, il y faisoit l'amour à toutes les femmes et trouvoit rarement des cruelles. Souvent il cherchoit dans les maisons bourgeoises de Pétersbourg, des plaisirs qui réveilloient son goût par l'attrait des difficultés et du mystère, et les maris de la ville ne le redoutoient pas moins que ceux de la cour.

Soltikof devoit fixer l'attention de Ca-

therine. Car les femmes, même celles qui veulent que leurs amans soient fidèles, ne résistent guère au désir de posséder un homme qui a su plaire à un grand nombre de femmes aimables; soit désir de connoître les talens qui ont pu lui attacher tant de cœurs, soit envie de l'enlever à tant de rivales, ou espoir de captiver enfin un cœur volage.

Le mystère le plus profond présida d'abord aux liaisons de Catherine et de Soltikof; mais elle s'attacha de plus en plus à lui; et dans ces doux momens où la prudence la plus sévère est étouffée par l'empire du plaisir, Soltikof saisit des indices qui lui firent soupçonner le nom de son amante. Ivre de joie et de vanité, il voulut percer tout-à-fait le mystère, et s'adressa à la confidente, dont les soins conduisoient cette intrigue. Il pressa en vain, on nia tout, et on finit par rompre tout-à-fait une liaison que son imprudence rendoit dangereuse pour une personne de ce rang qui n'y avoit aucune part.

C'est alors que Soltikof, dont la passion étoit augmentée par les obstacles, résolut de tout risquer pour tirer de son amante un aveu qui devoit augmenter son bonheur, et

satisfaire pleinement sa vanité, plus forte encore que son amour.

Ami du grand-duc, Soltikof s'appliqua alors à diriger ses plaisirs de manière à amuser Catherine et à dissiper l'ennui qu'elle éprouvoit à Ouranienbaum. Il imaginoit chaque jour des fêtes et des amusemens; il les dirigeoit, et avoit soin que Catherine n'ignorât point qu'il en étoit l'inventeur, et elle l'unique objet.

Catherine aimoit Soltikof, son cœur souffroit de l'interruption de ses plaisirs; elle souffroit davantage encore d'une contrainte qui l'avoit privée des plus doux charmes de l'amour. Elle fit assez voir à son amant que ses soins ne lui déplaisoient pas, et son affabilité le confirma de plus en plus dans ses agréables soupçons.

Cependant il craignoit de se tromper, il craignoit la résolution que l'on sembloit avoir prise de garder à jamais ce secret; il craignoit la colère vraie ou feinte de Catherine, il craignoit sur-tout les suites funestes de cette aventure, soit qu'il réussît, soit qu'il échouât; et il hésitoit toujours de s'expliquer. Enfin, une occasion favorable se présenta, et il apprit ce qu'il désiroit savoir.

CHAPITRE XIII.

Mystères éclaircis. Tendresse avouée.

LE père de Soltikof venoit de mourir. Ses affaires l'obligeoient de se rendre à Moscou; il en obtint la permission du grand-duc. Sur le point de partir, il fut prendre congé de la grande-duchesse. Elle étoit seule. Il s'approcha d'elle, l'air timide, affligé, les yeux mouillés de larmes. Il prononça quelques paroles qui furent interrompues par son trouble. Il ne put achever. Catherine, de son côté, n'étoit pas moins émue. Elle s'efforçoit en vain de retenir quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux. Enfin, elle rompit le silence. Partez, lui dit-elle, et soyez persuadé que votre prompt retour sera désiré vivement dans une cour où vous savez si bien faire naître les plaisirs.

Ces paroles, et plus encore l'émotion de Catherine, ne laissèrent plus de doute à Soltikof. Il partit et revint au bout de quelques jours. Catherine, qui avoit eu le tems de faire des réflexions sur les suites de sa pas-

sion, ne chercha pas, autant qu'il l'auroit désiré, les occasions de l'entendre et de s'expliquer elle-même. Elle sembla même les éviter. Soltikof en parut accablé. Il devint triste, rêveur, mélancolique, et sa santé s'altéra sensiblement. Il tomba même assez dangereusement malade. Catherine, qui l'aimoit véritablement, faisoit demander régulièrement de ses nouvelles. Enfin, elle y envoya celle même qui avoit facilité ses entrevues secrètes avec lui. La vue de cette femme ranima le malade, et lui rendit l'espoir qu'il avoit presqu'entièrement perdu depuis son retour. Il la pressa de nouveau de lui avouer un secret dont l'incertitude avoit fait le malheur de sa vie et alloit le conduire infailliblement au tombeau. La confidente, fidelle aux ordres qu'elle avoit reçus, baissa les yeux et refusa de parler; mais son silence en disoit assez; et les instances qu'elle faisoit au malade pour l'encourager à reprendre courage et à songer sérieusement à se rétablir, manifestoient assez combien celle qui l'envoyoit prenoit d'intérêt à son rétablissement.

Au bout de quelques jours, il se trouva mieux, et bientôt après il fut en état de

reparoître à la cour. Catherine étoit vaincue: L'amour l'avoit emporté sur la prudence. Elle n'évita plus les occasions de se trouver seule avec lui. Dès la première entrevue, Soltikof vit bien qu'il étoit aimé et qu'on étoit prêt à le lui avouer. Il se jeta aux genoux de Catherine et lui fit l'aveu de sa passion. Elle l'écouta avec complaisance, lui en dit assez pour lui faire sentir qu'elle partageoit sa tendresse; mais en même-tems elle lui fit apercevoir tous les dangers auxquels une telle passion alloit les exposer l'un et l'autre. Si vous m'aimez, lui dit-elle, si je vous aime, nous devons nous encourager réciproquement à éloigner les malheurs qui nous menacent. Bornons-nous au doux sentiment de l'amitié qui ne nous laissera point de regrets, et qui ne pourra nous plonger dans des maux dont l'aspect doit vous faire frémir ainsi que moi. C'est en vain que nous voudrions dérober notre amour à l'impératrice, au grand-duc, à toute la cour. Entourée d'ennemis toujours aux aguets pour épier toutes mes démarches, je tremble que l'on ait déjà découvert mon malheureux secret. Soltikof étoit toujours aux genoux de Catherine, il prit sa main et la couvrit de lar-

mes et de baisers. Elle étoit troublée, quelques larmes couloient de ses yeux; elle vouloit en vain le faire relever. Enfin, elle retire sa main et rentre précipitamment dans son cabinet. Le lendemain elle vit Soltikof. Il eut occasion de lui donner la main; elle glissa dans la sienne un billet, où il lut avec transport ce vers que Monime dit à Xipharès dans *Mithridate* :

Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter!

Alors Soltikof ne douta plus de son bonheur. Bientôt il n'eut plus rien à désirer; il apprit tout ce qu'il vouloit savoir. Catherine se fit un mérite d'avoir aimé la première; et le jeune amant, aveuglé par la vanité, crut que son mérite seul avoit pu triompher de la grande-duchesse, et que les faveurs qu'il avoit reçues dans l'ombre du mystère, étoient les seules qu'elle eût jamais accordées à un amant.

CHAPITRE XIV.

Ruse d'amour. Embarras. Opération faite à propos. Séparation.

Cependant la gêne de la cour ne permettoit pas aux deux amans de se livrer à leurs transports aussi souvent qu'ils le désiroient. On songea aux moyens de se voir pendant quelque tems sans contrainte; on imagina que Catherine feindroit une indisposition, et qu'on tâcheroit de faire naître au grand-duc l'idée de permettre que Soltikof lui tînt compagnie. Tout réussit à souhait. Pierre qui aimoit Soltikof, et qui étoit loin de soupçonner ce qui se passoit, crut que personne ne pouvoit mieux amuser la grande-duchesse dans sa solitude, et il l'engagea à rester avec elle. Il ne se trompoit pas. Les deux amans profitèrent de cette permission, et se livrèrent sans réserve aux plaisirs de l'amour.

Catherine ne fut pas long-tems à s'apercevoir que son amour pouvoit avoir des suites fâcheuses pour elle et pour son amant. Elle confia ses inquiétudes à Soltikof, qui

ne trouva d'autre remède que de faire en-sorte d'engager le grand-duc à se laisser faire une opération toute simple, qui leveroit l'obstacle qui l'empêchoit de jouir pleinement des droits d'époux. L'impératrice ignoroit encore la nature de cet obstacle. Il s'agissoit de l'en instruire. Soltikof saisit l'occasion où Elizabeth félicitoit une dame de la cour de sa première grossesse. *Je voudrois bien*, lui dit-elle, *que vous pussiez communiquer cette vertu à la grande-duchesse*. La chose est possible, dit Soltikof; et si votre majesté veut m'accorder un moment d'entretien, je lui démontrerai que les obstacles qui empêchent le grand-duc de devenir père, sont de nature à être levés aisément. Elizabeth, curieuse d'apprendre ce secret, fit entrer aussitôt Soltikof dans son cabinet; là il lui révéla ce qu'il avoit appris du prince, ce qu'il avoit appris des gens de l'art sur la facilité de lever un tel obstacle; et il ajouta qu'il n'avoit attendu jusqu'alors que l'agrément de l'impératrice pour déterminer le grand-duc à une opération si importante pour lui et pour l'Empire. Elizabeth approuva le dessein de Soltikof, et l'engagea même à faire tout son possible pour l'exécuter.

Enhardi par les ordres de l'impératrice, Soltikof pressa vivement le grand-duc de consentir à l'opération dont il lui avoit souvent parlé. Ses instances ne produisirent aucun effet. Cependant, il falloit réussir à quelque prix que ce fût, et voici comme il s'y prit. Il confia aux autres favoris du grand-duc le désir de l'impératrice de voir cesser l'obstacle qui s'opposoit à la naissance d'un héritier du trône. Il leur dit qu'il avoit reçu les ordres positifs d'employer tous les moyens possibles pour y parvenir; et il réussit ainsi à les faire entrer dans ses desseins. On convint de choisir un de ces instans où le grand-duc livré à la débauche de la table, perdoit quelquefois l'usage de la raison. Un souper fut arrangé pour cette expédition; les propos furent libres et gaillards; on exalta le bonheur de ceux qui pouvoient jouir complètement des plaisirs de l'amour. Pierre laissa échapper quelques regrets que l'on prit pour un consentement; on lui persuada que l'opération qu'il redoutoit n'étoit presque pas douloureuse. Aussitôt Boerhave qui étoit du secret, entra avec un chirurgien habile; et moitié gré, moitié force, l'opération fut faite à l'instant même.

Cependant les amours de Catherine avec Soltikof n'étoient plus un secret; on en parloit publiquement à la cour et à la ville, et Elizabeth commença à soupçonner alors les motifs secrets de l'empressement de Soltikof, pour mettre le grand-duc en état d'être tout-à-fait époux. Cette princesse, dont les mœurs étoient extrêmement corrompues, ne voulut point avoir pour sa nièce une indulgence dont elle avoit tant besoin elle-même. Elle s'emporta en reproches amers contre la duchesse et contre son amant, et étoit prête à faire tomber sur ce dernier les terribles effets de son ressentiment, lorsqu'il se tira d'affaire à force d'adresse et d'effronterie. Il se rendit auprès du grand-duc, lui fit part des bruits qui couroient sur Catherine, à son sujet, lui représenta ces bruits comme des calomnies imaginées par ses ennemis pour attaquer la légitimité de l'héritier du trône. Il lui rappela que c'étoit par ses ordres qu'il s'étoit présenté chez la grande-duchesse, l'assura qu'il avoit toujours eu pour elle le respect dû à son rang, et finit par le prier de lui permettre de se retirer à Moscou, afin de mettre fin à tous ces bruits injurieux.

Pierre ajouta foi à tous ses discours; il crut son honneur intéressé à faire rester Soltikof auprès de la grande-duchesse, et prit lui-même son parti auprès d'Elizabeth. Catherine, de son côté, instruite de la démarche de son époux, se rendit elle-même auprès de l'impératrice, lui fit de vifs reproches de la facilité avec laquelle elle écoutoit des bruits contraires à son honneur, et représenta vivement que ce seroit leur donner de la vraisemblance que d'éloigner celui qui en étoit l'objet. La foible Elizabeth s'appaisa; elle crut elle-même que la jalousie et la malveillance avoient forgé cette histoire; il fut décidé que Soltikof resteroit à la cour, et l'impératrice l'en instruisit elle-même dès le même soir.

Les deux amans se virent avec plus d'assurance et de liberté qu'auparavant; et Catherine que l'exemple d'Elizabeth et de la plupart des femmes de la cour rendoit de jour en jour plus aguerrie, ne garda bientôt plus aucun ménagement. Les murmures recommencèrent plus fortement que la première fois. On ouvrit les yeux au grand-duc, qui alla se plaindre à l'impératrice de la mauvaise conduite de son épouse. Il fut décidé

que Soltikof seroit éloigné sans délai de la cour; et en effet le lendemain, on lui annonça qu'il eût à préparer son départ pour l'Espagne où on l'envoyoit en qualité de ministre, et on le fit partir sans lui laisser la liberté de voir la grande-duchesse.

Nous avons vu quelle a été la fin de cet amant de Catherine (1). C'est pendant ses amours avec elle qu'est né le 1er. octobre 1754, Paul Petrovitz, aujourd'hui empereur de Russie.

CHAPITRE XV.

Triste situation. Désespoir. Changement agréable. Poniatouski.

CATHERINE, privée de Soltikof, s'en dédommagea par des petites parties secrètes, semblables à celles qui le lui avoient fait connoître. Un histrion, natif de Venise, nommé *Dalolio*, fut bientôt lié avec elle de la manière la plus intime, et cet homme, peu délicat, joint avec quelques femmes de

(1) Voyez tome I, pages 77, 78.

la cour, se chargea ensuite de procurer de nouveaux amans à Catherine, et lui facilitoit les moyens de les voir dans la maison d'un Russe nommé *Yélaguin* (1).

Cependant les espions d'Elizabeth et les amis de Pierre épioient toutes les démarches de Catherine; quelquefois on découvroit ses intrigues, et les amans qu'elle avoit choisis étoient aussitôt arrêtés et envoyés en Sibérie, sans autre forme de procès. On crut éviter ces accidens en choisissant des hommes pris dans la classe la plus obscure; mais ceux-là même n'échappoient pas toujours aux regards pénétrans des espions, et un grand nombre éprouvèrent le même sort en peu de tems.

Ces événemens malheureux causèrent beaucoup de chagrin à Catherine; sa situation devenoit d'autant plus triste, qu'elle avoit perdu la confiance de son mari, et que rien, à ses yeux, ne pouvoit plus la dédommager de l'ennui qu'elle éprouvoit. Sa tristesse et sa mélancolie furent poussées jusqu'au désespoir. Elle fuyoit toute espèce d'amuse-

(1) Voyez tome I, page 12.

ment et de société, et se retira dans une solitude, où elle n'avoit pour compagnie que la jeune comtesse D... sa confidente.

Mais bientôt les circonstances changèrent, et des jours plus agréables succédèrent aux jours de tristesse et de découragement. Le chevalier Williams arriva à Pétersbourg, en qualité d'ambassadeur d'Angleterre près la cour de Russie, et son arrivée fut pour Catherine l'aurore d'un beau jour. Williams, âgé de cinquante ans, avoit eu dans le monde toutes les jouissances qu'il est possible d'avoir, et toute l'expérience qu'en peut retirer un homme d'esprit. Sa philosophie étoit celle d'un homme de cour instruit, qui fait consister son bonheur dans les plaisirs, et se permet tout ce qui peut les procurer.

A son arrivée à Pétersbourg, il fit une visite à la grande-duchesse, et cette visite eut une grande influence sur sa situation. La comtesse D... fut agréablement surprise, lorsqu'entrant un jour dans la chambre de Catherine, elle la trouva d'une humeur gaie et enjouée. Frappée de ce changement subit, elle la considéra quelque tems avec étonnement et sans rien dire; ce qui fit faire à Catherine un grand éclat de rire. — D'où

vient donc votre surprise, ma chère comtesse, lui dit-elle? Remarquez-vous en moi quelque chose d'extraordinaire? — En vérité, madame, j'ai bien lieu d'être surprise, en vous voyant de si bonne humeur; car il y a si long-tems que je n'ai vu un sourire sur vos lèvres, que c'est du plus loin que je puisse me ressouvenir. — Ma chère amie, si les orages viennent subitement, ils se dissipent de même. Ne savez-vous pas qu'il ne faut qu'un vent favorable pour dissiper en peu de tems les nuages les plus épais, et faire reparoître les rayons du soleil? Mes larmes ont assez coulé; voudriez-vous qu'elles coulassent éternellement? — Oh! s'il eût dépendu de moi, jamais vous n'en eussiez répandu une seule; jamais vous n'eussiez éprouvé que des sentimens agréables. Je suis sure que vous en êtes convaincue. — Assurément. Nous nous connoissons. Cessez d'être étonnée; reprenez votre air ordinaire, et je vais vous expliquer la cause du changement qui vous surprend. Je ne veux rien avoir de caché pour vous. — Votre gaieté m'enchante. Seroit-il bien vrai que le sort se lasse de vous persécuter? — Ecoutez; vous savez qu'il vient d'arriver ici un nouveau ministre

d'Angleterre. — Oui, je lui ai parlé un instant, lorsqu'il a voulu vous faire sa cour. — Eh bien ! c'est lui qui a dissipé toute ma tristesse. Oh ! si vous aviez été présente à notre entretien, vous auriez été enchantée de ses discours. Ses principes sont la quintessence de la vraie sagesse. Cet homme connoit exactement la vie humaine, et il a des conseils excellens à donner pour toutes les situations. — Il a à sa suite un jeune homme, que l'on dit très-beau et très-aimable. — Quoi ! ma chère, vous avez aussi entendu parler de Poniatouski ? Il est fait pour fixer l'attention de tout le monde. Quand vous le connoîtrez, vous conviendrez qu'il est bien propre à faire oublier un Soltikof et tous ses successeurs. — Quoi ! vous le connoissez déjà si particulièrement ? — Oui, ma chère, je vous ai caché certaines choses qui se sont passées depuis quelque tems, afin de vous surprendre agréablement.

Le ministre m'avoit recommandé si particulièrement ce jeune homme, qui se trouve avec lui en qualité d'ami, que je sentis un désir ardent de me convaincre par moi-même s'il méritoit tout le bien qu'on disoit de lui. On arrangea une entrevue secrète ; je me dé-

guisai, et je le vis chez Yélaguin. Je fus extrêmement contente de cette entrevue, et je revins au palais, enchantée de cette nouvelle connoissance.

Hier au soir, nous nous sommes vus pour la première fois sans témoins. Dieux! quels momens délicieux j'ai passés avec lui, et qu'ils sont bien faits pour me faire oublier tout le passé. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus en lui, des charmes de sa figure ou des agrémens de son esprit. Pourquoi la Providence, qui dirige le cours des événemens et le sort des hommes, ne l'a-t-elle pas destiné à une couronne, qui est souvent, pour tant d'autres, un fardeau plutôt qu'un bienfait? Mais il faut se soumettre à toutes ces contradictions. Heureusement qu'il est des moyens d'adoucir l'influence que ces contradictions ont nécessairement sur notre repos et sur nos plaisirs. Qu'est-ce pour moi qu'une couronne, s'il faut la devoir à un homme tel que Pierre? qu'est-ce que l'éclat et les richesses, si je ne puis les partager avec un homme comme Poniatouski? Oh! ma chère amie, il y a des hommes charmans dans le monde! Ils sont rares, à la vérité, mais c'est ce qui les rend encore

plus précieux; c'est ce qui rend leur possession plus agréable; c'est ce qui ajoute un nouveau charme à leurs qualités. Voyez-le; mais prenez garde au danger. Prenez garde qu'il ne fasse trop d'impression sur votre cœur; car il n'est plus libre. — Si ce malheur m'arrivoit, il faudroit bien soupirer, sans espoir; mais si mon état empiroit, vous n'auriez pas la cruauté de me laisser mourir; un baiser adoucit souvent bien des peines. — Oui, ma bonne amie, mais il allume de plus en plus les feux de l'amour, et alors ma pauvre comtesse en seroit consumée. — Il faut donc que je prenne le parti de me consoler avec d'autres. Si Poniatouski est un homme si extraordinaire, je suis sure de n'être pas la seule qu'il auroit captivée. Je prévois du danger pour la plupart des dames de la cour et de la ville. — Ne plaisantez point, ma chère, vous pourriez vous en trouver mal. — Ne craignez rien; je suis maîtresse de moi-même, je saurai m'arrêter où je dois. J'ai vu quelquefois Poniatouski, je l'ai trouvé aimable, très-aimable; mais j'ai accoutumé mon cœur à m'obéir, je lui ai ordonné d'être tranquille; car un secret pressentiment me disoit à qui étoit destiné ce

bel

bel étranger ; je suis bien aise que mon pressentiment ne m'ait pas trompée. — Quoi ! vous aviez vu Poniatouski, et vous ne m'en avez rien dit ? — Et vous, madame, vous avez vu Poniatouski, vous lui avez parlé, vous. . . et tout cela sans me faire la moindre confidence? — Je vois bien qu'il faut nous accommoder ; car nous avons tort l'une et l'autre. — Je pourrois vous démontrer que j'ai seule raison, si vous aviez la patience de m'écouter. — De la patience, ma chère ! avez-vous oublié depuis quel tems je suis exercée à cette vertu? Parlez ; j'avouerai mes torts si vous me les faites connoître.

La comtesse alloit commencer ; la porte s'ouvre, et l'on voit paroître l'aimable objet de l'entretien des deux dames.

CHAPITRE XVI.

Changement de conduite. Arrangement d'amours contrarié. Hypocrisie.

PONIATOUSKI étoit un Polonois allié par sa mère à la famille des Jagellons. Il avoit connu Williams en Pologne, et comme il étoit très-beau, et que Williams étoit très-dépravé, la satyre avoit lancé ses traits sur l'intimité de leur union.

Poniatouski qui aimoit les plaisirs, se livra avec ardeur à tous ceux qu'offroit la voluptueuse cour d'Elizabeth. Bientôt il eut de la réputation parmi les femmes galantes.

Catherine conçut pour son nouvel amant une tendresse plus forte encore que celle qu'elle avoit eue pour Soltikof, et elle s'y livra avec aussi peu de réserve. Mais Poniatouski n'avoit aucun rang à la cour, et cette circonstance gênoit beaucoup les deux amans, et les empêchoit de se voir aussi souvent et aussi facilement qu'ils l'auroient désiré. On chercha à remédier à cet inconvénient, et on en trouva les moyens. Bestouchef qui ne négligeoit aucune occasion de favoriser tout ce

qui pouvoit satisfaire sa haine contre le grand-duc, se mêla de cette intrigue. Il écrivit au comte de Bruhl, alors premier ministre du roi de Pologne, et l'engagea par des raisons politiques, à donner au jeune Poniatouski, l'ambassade de Pologne à Pétersbourg. Bruhl y consentit malgré quelques obstacles qui s'y opposoient; et Poniatouski, après s'être rendu en Pologne, en revint bientôt avec le caractère de ministre.

On lit, dans l'*Histoire de Catherine II*(1), qu'avant cette époque, Elizabeth, qui avoit eu connoissance de l'intrigue de ce jeune Polonois avec la grande-duchesse, lui avoit donné ordre de quitter la Russie; mais cette assertion est dénuée de toute vérité. Ni Bestouchef, ni Bruhl, n'auroient consenti à ce choix, si Elizabeth eût été dans le cas de le désapprouver; et une preuve que cette princesse ne le désapprouva point, c'est qu'elle reçut Poniatouski avec beaucoup de distinction (2).

Catherine, plus rapprochée de son amant par le caractère dont il étoit revêtu, et

(1) Voy. tome I, page 117.

(2) Voy. tome I, pages 60 et 87.

moins inquiète, à cause de ce même caractère, sur les dangers de le perdre, se livra sans réserve à toute l'ardeur de sa passion pour lui. Williams, Poniatouski et Bestouchef, devinrent les maîtres de son esprit, et elle se laissoit entièrement diriger par leurs conseils. Le premier, aussi adroit corrupteur qu'il étoit profondément corrompu, ne contribua pas peu, par ses conseils, à inspirer à Catherine, cette imprudence et cette licence effrénée qu'elle mit dans sa conduite. « La dissimulation et la contrainte, lui disoit-il, sont le propre des ames ordinaires, elles ne conviennent ni à votre rang ni à votre génie. La plupart des hommes sont foibles; ils cèdent au petit nombre de caractères fermes et décidés. Mettez bas toute crainte, et déclarez hautement que vous vous trouverez personnellement offensée de tout ce qu'on oseroit contre ceux que vous honorerez de vos bontés. En agissant ainsi, vous verrez disparoître l'audace de vos ennemis; et bientôt vous pourrez vivre selon vos volontés ».

Catherine goûta beaucoup les conseils de Williams et les suivit exactement. Elle vécut pour ainsi dire publiquement avec Poniatouski, et personne ne doutoit qu'il ne fût le

père d'une princesse dont elle accoucha alors, et à laquelle on donna le nom d'Anne Petrouna. C'est par une suite de ces principes, qu'ayant été surprise, par son époux, dans les bras de son amant, elle répondit d'abord à ses reproches par des railleries amères et insultantes (1); quittant ensuite le ton de la raillerie, elle prit celui de l'effronterie et de la menace, afin de sauver son amant des suites de cette aventure. « Oui, dit-elle effrontément, j'aime Poniatouski; et tout ce que vous pouvez dire, à cet égard, est exactement vrai. Eh! qui pouvoit me détourner de me livrer à une inclination de cette espèce? Ne m'avez-vous pas rendu, par votre conduite, la foi que je vous avois jurée? ne vivez-vous pas, au su de tout l'Empire, avec la comtesse de Voronzof, cette femme méprisable que vous préférez à votre épouse? pensez-vous que je ne sois venue en Russie que pour être en butte à vos caprices et à vos mépris? Non, je veux briser le joug sous lequel j'ai gémi jusqu'à ce jour. C'est en vain que vous menacez de

(1) Voyez tome I, page 88.

perdre le comte, son caractère le rend invulnérable à vos traits, et vos efforts ne nuiroient qu'à vous-même. Je vous laisse libre de vivre avec la comtesse, j'aurai même pour elle des égards; mais à condition que vous ne donnerez aucune suite à une aventure dont l'éclat ne pourroit tourner qu'à votre honte et à votre désavantage.

Pierre, frappé de cette audace, et embarrassé par sa situation, se retira sans rien dire. Catherine fit parler et parla elle-même à la comtesse de Voronzof, pour l'engager à appaiser le grand-duc. Elle ajouta à ses sollicitations la promesse d'une pension annuelle. La comtesse, qui ne songeoit qu'à sa fortune, fit tout ce qu'on voulut; et le grand-duc, séduit par ses conseils, ferma les yeux sur les intrigues de Catherine.

Cependant, cette scène ne fut pas tellement secrète que la cour n'en fût informée. Elizabeth en eut connoissance. Les deux époux vivoient éloignés l'un de l'autre. Elizabeth, inquiétée par ces intrigues, ne voyoit plus qu'avec froideur son neveu et sa nièce, dont la conduite devenoit de jour en jour plus effrénée.

Enfin, la disgrace de Bestouchef (1) changea la face des affaires. Lorsque ce favori fut convaincu d'avoir fait retirer les troupes russes de la Prusse, après la victoire de Gross-Jægersdorf; on profita de cette circonstance pour apprendre à l'impératrice qu'il avoit favorisé les intrigues de Catherine avec Poniatouski; on l'instruisit même de toutes celles qu'il avoit fait jouer pour faire nommer ce jeune Polonois ambassadeur.

La disgrace de Bestouchef influa sur l'amant de Catherine, et sur Catherine ellemême. Poniatouski qui n'avoit plus de soutien à la cour de Russie, et qui ne pouvoit plus être d'aucune utilité à celle de Pologne, fut rappelé; et Catherine négligée par l'impératrice, et par conséquent par les courtisans, passa quelques années dans un abandon presque général.

C'est alors que vivant dans une espèce de solitude, et livrée à son génie, et aux conseils perfides de femmes intrigantes, elle réfléchit profondément sur les moyens de perdre son époux, et prépara dans l'ombre les ressorts qu'elle devoit faire jouer un jour.

---

(1) Voyez tome II, No. VI, page 175.

Alors elle changea de conduite en apparence. Voyant approcher la fin d'Elizabeth, elle sentit le besoin d'affoiblir, dans le public, la mauvaise impression qu'avoit faite sa conduite déréglée ; et de faire croire du moins qu'elle s'en repentoit, si elle ne pouvoit parvenir à s'en disculper. D'après ce plan, elle affecta la retraite et la dévotion ; on la voyoit tous les jours dans les temples, se prosterner aux pieds des autels ; mais elle ne faisoit qu'ajouter le vice de l'hypocrisie à ses autres vices ; et, se livrant toujours en secret à ses passions, elle préparoit en même tems, avec ses amans secrets, la perte de son époux.

CHAPITRE XVII.

Orlof.

PARMI les hommes obscurs que Catherine associoit à ses plaisirs secrets et à ses complots, dans le tems qu'elle affectoit les mœurs les plus sévères et la dévotion la plus exemplaire, on compte Grégoire Orlof, qui fut un des principaux instrumens du détrônement et de l'assassinat de Pierre.

Grégoire-Grégorievitz Orlof étoit originaire de la Prusse. Son grand-père, nommé Adler, avoit servi parmi les strélitz, sous le règne de Pierre-le-Grand; il se rendit coupable d'une rébellion, fut condamné à perdre la tête, en 1698; et ne dut son salut qu'au sang froid avec lequel il détourna les têtes de ses camarades, que Pierre venoit de couper lui-même, afin de se faire une place sur le billot, où la sienne devoit sauter également (1).

Adler eut un fils qui servit pareillement dans les troupes russes, et fut promu, sous le règne d'Elizabeth, au grade de général-major, et nommé commandant de la forteresse que Pierre-le-Grand avoit fait construire sur l'île de Pétersbourg, formée par la petite Néva. Il avoit épousé la sœur du général Sinowief, dont il avoit eu six enfans mâles, Jean, Alexis, Grégoire, Théodore, Volodimer, et un sixième qui étoit mort fort jeune, long-tems avant la fortune de Grégoire.

Adler qui vouloit pousser ses fils dans le

---

(1) Voyez tome I, page 117.

service, embrassa et leur fit embrasser la religion du pays; et traduisant son nom allemand *Adler*, qui signifie *Aigle*, il se fit appeler *Orell*, d'où est venu insensiblement le nom d'Orlof, sous lequel cette famille est connue.

Grégoire Orlof servit d'abord avec ses frères dans un régiment des gardes à pied, sous le règne d'Elizabeth. Les Orlofs, élevés à Pétersbourg, dans l'école des cadets, apprirent la manœuvre, l'exercice et les autres détails militaires; mais on ne songe guère, dans cette école, à former le cœur et l'esprit des jeunes gens. Entrés dans les gardes, ils se livrèrent à tous les excès du jeu et de la débauche, tolérés et même à la mode dans une cour dissipée et galante. Leur père n'étant pas en état de fournir à leurs grandes dépenses, et encore moins de réparer les pertes considérables qu'ils faisoient assez souvent au jeu, ils eurent recours à l'intrigue, et la cour d'Elizabeth leur offrit, à cet égard, une vaste carrière.

Grégoire Orlof étoit bel homme, mais entièrement débauché; et si la dernière de ces qualités le plongeoit dans des dépenses ruineuses, la première lui fournissoit assez sou-

vent les moyens d'y subvenir. Devenu à la mode parmi les femmes galantes, elles se le disputoient. Les choses en vinrent au point qu'il étoit du bon ton, parmi ces dames, de porter le portrait d'Orlof, et que celles qui n'avoient pas eu avec lui quelqu'aventure amoureuse, s'efforçoient de déguiser cette honte, en portant avec ostentation un portrait qui sembloit supposer le contraire.

La réputation d'Orlof avoit souvent frappé les oreilles de Catherine. Passant tour à tour entre les bras des officiers et des courtisans, elle n'en avoit pas trouvé un seul qui pût remplir le vide que Poniatouski avoit laissé dans son cœur. Le lieutenant-général Villebois, le seul qu'elle eût un peu distingué, commençoit à lui devenir insipide; elle voulut voir le bel Orlorf. Une aventure d'éclat que ce jeune officier venoit d'avoir augmenta sa curiosité. Le comte Pierre Schuvalof, grand-maître de l'artillerie, le plus vain et le plus fastueux de tous les Russes, voulut avoir pour aide-de-camp cet homme si beau, que toutes les femmes adoroient. Orlof accepta ses propositions, et bientôt il devint l'amant de la princesse Kourakin, une des plus belles femmes de la cour, et qui étoit publique-

ment la maîtresse du général. Schuvalof n'avoit pas imaginé que celui qui plaisoit à toutes les femmes de la cour, pût lui enlever un cœur sur lequel il croyoit avoir un empire absolu; et cette fière confiance augmentoit encore le prix qu'il mettoit à son aide-de-camp. Un accident le tira de son erreur. Il surprit Orlof dans les bras de sa maîtresse, le chassa sur-le-champ et le menaça de le faire exiler en Sibérie.

Cette aventure qui fit beaucoup de bruit, jeta la terreur dans le cœur de toutes les belles de la cour. La crainte de cet exil fatal avoit tourné toutes les têtes; on ne parloit que d'Orlof, de son aventure, des moyens de le soustraire à la vengeance du général, et plus d'une d'entr'elles auroit volontiers livré en secret son époux, pour épargner à ce malheureux jeune homme les horreurs du sort dont on le menaçoit.

La clémence de Catherine mit fin à toutes ces craintes. Catherine Ivanouna, une des femmes de chambre de la grande-duchesse, confidente intime de ses amours, et à laquelle rien n'étoit impossible pour satisfaire les goûts et les caprices de sa maîtresse, pressa le moment désiré depuis long-tems

par la grande-duchesse, et lui fit voir secrètement le bel Orlof. Elle en fut enchantée, le revit souvent, s'y attacha, le protégea sous main, contre la vengeance de Schuvalof, se fit connoître à lui, lui donna toute sa confiance, et lui découvrit les projets qu'elle avoit formés contre son époux (1). Ce fut par son moyen que la conjuration se forma; ce fut par lui et par ses frères qu'elle fut

(1) M. Rhulières dit que ce fut par hasard *qu'Orlof reconnut dans la pompe d'une cérémonie publique la maîtresse qu'il adoroit*. J. Castéra dit à cette occasion, dans son *Histoire de Catherine II*, qu'il est bien difficile de croire que l'aide-de-camp du comte Pierre Schuvalof ne connût pas la grande-duchesse, puisque Pierre Schuvalof alloit souvent à la cour, et qu'en Russie un aide-de-camp accompagne toujours son général. Tout cela s'explique par ce que j'ai dit ailleurs, et qui est su de tous ceux qui ont connu la cour à cette époque. Ceux auxquels Catherine faisoit donner des rendez-vous, y étoient invités par une prétendue dame, qui ayant les plus grandes précautions à prendre, ne pouvoit se faire voir qu'au bout d'un certain tems, et lorsqu'elle seroit sure de la discrétion de l'amant. Les premiers rendez-vous avoient lieu dans les ténèbres. Si l'amant convenoit, et qu'on crût pouvoir compter sur sa discrétion, on se faisoit voir; sinon il n'en étoit plus question.

exécutée en grande partie, comme nous l'avons vu ailleurs.

CHAPITRE XVIII.

Suite de l'histoire du comte de B...

Lorsque l'amour s'est une fois enraciné dans un cœur, il prend une influence très-dangereuse sur la raison, et souvent il transforme en un enfant l'homme le plus sage et le plus raisonnable. La conduite du comte de B. . . en est une preuve. Il est étonnant, sans doute, qu'un homme de bon sens ait pu se laisser conduire d'obscurités en obscurités ; qu'il n'ait jamais fait des recherches suffisantes pour parvenir à la connoissance des mystères qui le séduisoient ; qu'il n'ait jamais conçu des soupçons qui devoient naître naturellement dans une tête tant soit peu raisonnable ; mais le comte de B. . . étoit amoureux, et l'amour avoit troublé sa raison.

Arrivé en Sibérie, il eut le tems de laisser saigner les plaies que l'amour avoit faites à son cœur ; et si sa passion étoit incurable, il étoit naturel au moins qu'elle s'affoiblît

beaucoup. Il avoit fait connoissance avec un homme de grand sens, dont le commerce étoit propre à le guérir. Ayant perdu tout espoir de trouver jamais ce qu'il avoit cherché uniquement, il étoit agréable pour lui d'être séparé du grand monde, et son séjour en Sibérie lui paroissoit supportable. Les nouvelles idées dont sa tête se remplit chassèrent peu à peu les anciennes, d'autant plus qu'il s'efforçoit lui-même d'oublier le passé.

Se livrant entièrement à la peinture, il y faisoit des progrès qui contribuoient à lui faire oublier ses peines. Au commencement, c'étoit tout le contraire. Toutes les fois qu'il prenoit le pinceau, l'image de Sophie s'offroit à son imagination, et souvent il peignoit les traits de Sophie au lieu de l'objet qu'il s'étoit proposé de peindre.

Mais le tems et la patience produisirent leur effet. Les impressions qui le tourmentoient perdirent peu à peu de leur vivacité, et disparurent enfin tout-à-fait. Il étoit un jour assis dans sa cabane, lorsqn'il entend tirer le canon; il apprend qu'une grande révolution vient de s'opérer dans l'Empire; que Pierre III est mort; que Catherine lui succède; qu'un grand nombre d'exilés sont rappelés, et il reçoit le billet suivant:

« Enfin le coup qui devoit sauver la patrie, et qui étoit nécessaire pour mon repos et pour ma sureté, a parfaitement réussi. Moi et tous mes amis nous pouvons maintenant respirer librement. Hâtez-vous, mon cher, de revenir à Pétersbourg. Vous y êtes attendu avec impatience.

Votre affectionnée

CATHERINE ».

Le comte lut le billet, et aussitôt les feux de l'amour se ralumèrent dans son cœur. Ainsi donc, s'écria-t-il, elle ne t'a point trompé. Sans doute qu'elle n'a pu se conduire autrement. Elle ne pouvoit pas t'éclairer avant que son plan ne fut mûr et heureusement exécuté. Oh! trop heureux B... bénis ton sort d'avoir été envoyé en Sibérie. Tu n'y as souffert quelque tems que pour parvenir au bonheur qui a fait si long-tems l'objet de tes désirs inquiets; et que tout-à-l'heure encore, tu regardois comme une chose impossible.

Le comte part pour Pétersbourg; il arrive, il se fait présenter à Catherine. Comte, est-ce bien vous, lui dit-elle, ou mes yeux se tromperoient-ils? — Oui, madame, c'est le comte de B... qui ose se présenter à vous.

— Que

— Que vous êtes changé! Avez-vous été malade, ou sont-ce les fatigues de la campagne qui vous ont mis dans cet état? Vous avez l'air d'un vieillard. — Voilà l'effet d'une lutte continuelle contre la rigueur de mon sort. — Avez-vous souffert la captivité? avez-vous reçu quelques blessures? — L'un et l'autre, madame, et vous ne l'ignorez pas. — Ah! oui, les fatigues de la guerre peuvent vieillir un homme de vingt années.—Pardonnez, madame, je suis le comte de B... qui, à votre départ de Stettin, a eu l'honneur de vous accompagner en qualité d'adjudant du prince votre père. — Mais oui, je ne vous prenois pas pour un autre. — D'après ce billet que votre majesté m'a fait la grâce de m'écrire, elle doit savoir que je n'ai point fait de campagne. — Comment ce billet est-il tombé entre vos mains? — Ne seroit-il pas de vous, madame? — Il est de moi, mais je l'ai adressé à une personne qui étoit exilée en Sibérie. — Oui, madame, et c'est - là que je l'ai reçu. — Etiez-vous encore en Sibérie? — Pardonnez, madame, mais je crois que votre majesté veut plaisanter. — Mais pourquoi voulez - vous me faire un mystère de ce qui vous est arrivé. — En vérité, madame, je

serois tenté de répéter ce que je viens de dire. — Il y a là-dessous un mystère que je suis curieuse d'éclaircir ; asseyez-vous, mon ancien ami, et expliquons-nous. Ce billet, que je suis extrêmement surprise de voir entre vos mains, est de moi. Il n'étoit pas destiné pour vous, mais pour le chancelier Bestouchef, mon ami le plus zélé qui, sous le règne de l'impératrice, avoit eu le malheur d'être exilé en Sibérie, sans avoir mérité cette disgrace. C'est probablement ma faute s'il ne lui est pas parvenu. Je vois que je n'y avois pas mis d'adresse, et que celui que j'avois chargé de le lui remettre, a mal fait sa commission. — Il m'a été remis en Sibérie, et j'eus lieu de croire, en le lisant, qu'il pouvoit être pour moi.

Ici Catherine garda quelque tems le silence, et eut l'air de chercher à se rappeler le passé; après quoi elle dit au comte : au reste, le quiproquo est sans conséquence. Je suis bien aise qu'il ait causé votre retour, qui, d'ailleurs, auroit toujours eu lieu ; car, dès que je fus montée sur le trône, j'ordonnai le rappel de tous ceux qui se trouvoient exilés en Sibérie. Je suis enchantée de vous voir, et il ne tient qu'à

vous de rester auprès de moi. Mais racontez-moi comment vous avez été envoyé en Sibérie.

Cette question interdit un peu le comte. Il se remit bientôt. — Vous savez, madame, dit-il, ce qui s'est passé quelque tems avant votre départ de Stettin. On vouloit que je quittasse la Prusse, j'obéis. Je me rendis à Pétersbourg, je fus arrêté à la porte de votre appartement, et envoyé sur-le-champ en exil. — Catherine, après un moment de réflexion. — Cela est expéditif; cher comte, vous avez bien dû souffrir dans votre exil.

Cette question de Catherine, prononcée avec l'accent de la tendresse, fit la plus vive impression sur le comte, et le mit hors de lui-même. — Ah! madame, s'écria-t-il, un amour comme le mien, fait aisément oublier toutes les peines. — Je sais que vous avez le cœur très-sensible.

Ici Catherine resta quelque tems sans rien dire, et comme plongée dans une réflexion profonde, puis elle continua: — A propos, cela me rappelle votre femme; comment se porte-t-elle?

A cette question imprévue, le comte resta immobile d'étonnement. Il perdit tout à coup

l'usage de ses sens. Ses lèvres se remuèrent plusieurs fois ; mais il ne put prononcer aucun son articulé. Catherine eut l'air de ne pas s'en apercevoir. Dans ce moment, Orlof entra. Catherine se leva. Le comte revint à lui et se leva aussi. — Nous nous reverrons, lui dit Catherine.

Frappé de ce qu'il venoit d'entendre, et de la présence d'Orlof, le comte fit une profonde révérence, et se retira sans rien dire.

CHAPITRE XIX.

Fin de l'histoire du comte de B....

LE comte de B.... rentra dans son auberge, agité de divers sentimens qu'il avoit peine à démêler. Enfin, l'indignation prit le dessus. Il ne vit plus dans Catherine qu'un monstre d'ingratitude, de dissimulation et d'orgueil. Il se rappela plusieurs traits de cette Sophie qui lui paroissoit si charmante, et il fut surpris d'avoir pu aimer une femme d'un caractère si faux et si orgueilleux. L'histoire affreuse de Catherine, la manière dont elle étoit montée sur le trône, le détrônement et l'assassinat de son époux, se présentèrent à

son imagination; le voile tomba tout-à-fait. L'image des années qu'il avoit consacrées à cette femme abominable lui fit horreur. Il résolut de les oublier, et de quitter pour jamais une ville où respiroit cette femme perfide.

Vingt-quatre heures après, il étoit déjà loin de Pétersbourg. Il prit la route de ses terres, bien décidé à y rester jusqu'à ce qu'il eût entièrement perdu le souvenir de sa déplorable aventure. Le voyage fut pour lui une distraction utile, et en arrivant, son esprit étoit assez tranquille. Après une vie agitée, et plusieurs années passées dans les déserts de la Sibérie, il revit avec un grand plaisir les lieux où il avoit passé ses premières années, dans les jeux innocens de l'enfance.

On ignoroit ce qu'il étoit devenu, son retour causa une surprise et une joie inexprimable; il en fut peu touché, parce que son cœur ne pouvoit plus s'ouvrir à aucun sentiment. Au bout de quelques jours, lorsqu'il eut pris un peu de repos, son vieux intendant, qui lui étoit très-attaché, et qui avoit pleuré de joie en le revoyant, le prit à part, et lui dit qu'il y avoit dans une de ses terres

une dame qui lui avoit avoué en secret qu'elle étoit sa femme. Que cependant elle ne s'étoit pas approprié la moindre chose de ses revenus; mais qu'elle payoit exactement tout ce dont elle jouissoit.

L'indifférence avec laquelle le comte apprit cette nouvelle, persuada au vieil intendant que la dame pourroit bien avoir dit vrai. Pendant la nuit, le comte éprouva quelqu'inquiétude, et le lendemain, à la pointe du jour, il fit seller un cheval, et partit pour cette terre, où l'on ignoroit encore son retour. En approchant, son inquiétude redoubloit; arrivé près de la maison, il étoit tremblant. Il entre, s'arrête quelque tems dans le jardin, et bientôt une dame se présente à sa vue. En apercevant le comte, elle pousse un cri et tombe évanouie. Il la prend entre ses bras, et la pose sur un lit de gazon.

Au bout de quelque tems, elle reprend ses sens, et regardant le comte : « Est-ce bien vous, cher comte, lui dit-elle? Ah! quelle surprise vous m'avez causée, permettez-moi de me remettre un instant ». Le comte s'empressoit de la tranquilliser, lorsqu'elle continua ainsi : « Comte, je vous ai trompé. Une

passion furieuse qui s'empara de mon cœur, et à laquelle il me fut impossible de résister, m'a fait commettre cette faute. Cette passion cruelle ne m'a pas laissé la liberté de mes actions; elle commandoit, et j'obéissois. Je dois vous faire un aveu, et autant j'ai redouté jusqu'à présent le moment qui me fourniroit l'occasion de le faire, autant je suis aise aujourd'hui de voir ce moment arrivé. Ecoutez cet aveu, et faites ensuite tout ce que vous jugerez à propos. L'idée de posséder votre main, est encore la seule qui puisse faire mon bonheur; mais je suis malheureuse depuis si long-tems, que je suis accoutumée à l'être. Le tems a diminué en moi cette passion terrible qui a causé tous mes maux, et j'aurai la force aujourd'hui d'entendre de votre bouche, le jugement qui va décider de mon sort. L'illusion est dissipée! Je ne serai plus heureuse de ma vie, ou je devrai mon bonheur à votre libre choix.

» C'est moi qui vous proposai à Stettin des rendez-vous secrets; c'est avec moi que le chapelain du prince vous a marié ».

A ce récit, le comte restoit immobile, et comme indifférent.

» Quoi! continua la dame, vous gardez

le silence, votre colère n'éclate pas en reproches sanglans? vous ne répondez rien?... j'étois venue à Stettin pour voir ma sœur, et je logeois dans la maison du prince : je ne devois y rester qu'un mois; mais au moment de mon départ, il me sembloit que Stettin étoit le seul endroit du monde où je pusse respirer, et que tout autre séjour me causeroit la mort. Je différai mon voyage de jour en jour; et cela me fut d'autant plus aisé, que j'étois aimée dans la maison du prince, et que la princesse Sophie m'étoit tendrement attachée. D'abord, un sentiment confus sembloit m'attacher à Stettin. Bientôt je m'aperçus que la présence du comte de B?... étoit l'unique cause qui me faisoit chérir ce séjour.

» J'ignorois l'amour et sa puissance; je me livrai inconsidérémment à ses impulsions; je devins son esclave. Je n'avois que quinze ans, j'ignorois l'art de dissimuler, je ne pouvois cacher une passion qui, comme une furie, agitoit ses flambeaux dans mon cœur. L'œil pénétrant de ma sœur, aperçut bientôt ce qui se passoit dans mon ame. Elle m'accabla de questions; mais j'étois trop timide pour lui avouer la véritable cause de mon

tourment. Peu à peu, elle parvint à me tranquilliser sous différens prétextes.

» L'amour trouble la raison et le jugement. Il me sembla que je n'étois pas indifférente à celui que j'aimois, et comme je ne voyois aucune démarche de sa part, j'eus la foiblesse d'attribuer à la timidité, sa conduite trop réservée.

» La princesse Sophie qui avoit déjà beaucoup de pénétration, devina bientôt la cause de mon mal, et elle eut l'adresse de m'en tirer l'aveu. Elle s'imagina aussi que le comte B... étoit trop timide, et m'engagea à faire les premiers pas.

» Mon amour étoit extrême; tous mes sens étoient séduits. La passion me donna assez de courage et de forces pour risquer une démarche qui, depuis long-tems, me paroît inconcevable. J'arrangeai un rendez-vous sûr, qui réussit, et me combla de satisfaction et de joie. Le reste vous est connu.

» Un second rendez-vous fut découvert par ma sœur. Je fus obligée d'avouer tout; et cet aveu la mit hors d'elle-même. J'ai des preuves certaines, me dit-elle, que le comte aime éperduement la princesse, et qu'ainsi il ne

peut avoir pour vous une passion sérieuse. Cette assurance fut un coup de poignard pour mon cœur ; mais cette découverte, au lieu de diminuer mon amour, ne fit que le rendre plus violent, sous prétexte d'une indisposition, je ne sortis plus de ma chambre. C'est pendant ce tems que j'imaginai de me lier avec vous par les nœuds d'un mariage secret.

» Je n'avois pas encore songé comment je m'y prendrois pour découvrir la vérité à l'amant que j'avois trompé. Je fis plusieurs tentatives, mais toujours en vain. Enfin, je résolus de perpétuer l'illusion jusqu'à ce que je trouvasse une occasion favorable, ou que j'eusse assez de sang froid pour former un plan. Un sentiment inquiet déchiroit mon âme, je désirois et je redoutois en même tems le moment de la lumière. Enfin, après bien des tourmens, ce moment se présente inopinément. Comte, ce cœur est à vous, il y sera toujours, quand même vous repousseriez cette main que je vous présente. Mon bonheur est de vivre votre épouse. Confirmez-vous l'union que nous avons formée? »

Je la confirme, dit le comte, en se jetant dans ses bras, et en versant des larmes d'attendrissement. B... oublia Sophie, et vécut

heureux avec sa femme, qui étoit la sœur de la comtesse de C...

CHAPITRE XX.

Orlof devient favori en titre, et veut épouser Catherine. Sa conduite avec le grand-duc.

LORSQUE Catherine fut montée sur le trône, Grégoire Orlof fut comblé de faveurs. On lui donna à la cour un appartement magnifique, où l'on n'avoit rien oublié de ce qui peut procurer des commodités ou flatter le goût; et il avoit la liberté d'aller trouver l'impératrice, toutes les fois qu'il le jugeoit à propos.

Les distinctions et les honneurs prévinrent ses désirs. Il fut fait comte, nommé directeur-général de toutes les fortifications, chef de la garde noble, lieutenant-colonel du régiment des gardes à cheval; et dans la suite président de la chambre suprême des nombreuses colonies que l'impératrice avoit formées dans une multitude d'endroits de son vaste Empire, dont elle vouloit tâcher de peupler et de cultiver les déserts. En un mot, il devint le premier homme de

l'Empire. A ces faveurs, Catherine ajoutoit chaque jour des présens considérables, tantôt en argent, tantôt en bijoux, en châteaux ou en terres. Elle acheta pour lui le beau palais du banquier Stegelmann, qui lui coûta quarante mille roubles; et ce palais n'étant pas du goût du favori, il le fit abattre et rebâtir à sa fantaisie. Les terres de Robscha et de Gatschira qui avoient appartenu à Pierre III, lui furent données, et il y fit construire des châteaux superbes. Il acheta des propriétés immenses dans la Livonie et dans l'Esthonie, et ces grandes acquisitions ne l'empêchoient pas de placer des sommes considérables dans les principales banques de l'Europe.

Il ne manquoit plus à ce favori que de partager avec Catherine la couronne qu'il lui avoit procurée; et il osa y prétendre. Pour y réussir, il s'adressa au chancelier Bestouchef, rappelé par Catherine de l'exil auquel l'avoit condamné Elizabeth, et qui avoit encore voix au sénat. Bestouchef promit de servir ce favori, et la proposition fut faite, en plein sénat, en présence de l'impératrice. Orlof et ses partisans croyoient que tous les sénateurs ne manqueroient pas

d'approuver le projet avec autant de soumission que de respect. Il se trompa. La proposition fut suivie d'un profond silence. Enfin, un des plus anciens sénateurs se leva et dit :

« Puisque je vois qu'aucun de mes collègues ne veut parler, je vais le faire. Votre majesté me permettra de lui dire que nous voyons avec plaisir nos souveraines se choisir des favoris; mais nous ne pouvons consentir à voir des hommes qui ne sont en effet que nos égaux, prétendre publiquement à devenir nos maîtres ». Catherine qui probablement fut charmée de cette déclaration hardie, prit aussitôt son parti; elle saisit le projet et le déchira en disant: Et moi aussi je suis de cet avis.

La conduite d'Orlof à l'égard du jeune grand-duc et du comte Panin son gouverneur, ne fut pas plus réfléchie. Tout puissant par les places qu'il occupoit, il écartoit avec soin le prince de la connoissance des affaires, et éloignoit de lui toutes les occasions de se faire connoître avantageusement du peuple qu'il devoit gouverner un jour. Il poussoit la gêne jusqu'à épier et contrarier ses dépenses les plus innocentes.

Le grand-duc avoit coutume de donner les jours de grande fête, cinquante roubles à la veuve Basdedon, qui avoit été sa nourrice. Orlof, s'en étant aperçu, fit un crime de cet acte de reconnoissance, et persuada à l'impératrice que le prince travailloit à se faire un parti en distribuant des sommes considérables. On lui défendit de faire des présens; et son gouverneur eut ordre de ne lui point donner d'argent pour cet usage.

Cette défense, qui étoit exécutée avec la dernière rigueur, mettoit souvent le prince dans un grand embarras. Un général lui présenta un jour deux officiers, en le priant de les recevoir dans son régiment des gardes, et de leur avancer quelqu'argent pour leur équipage. Je veux bien les recevoir, répondit le grand-duc, mais pour de l'argent, il m'est impossible de leur en donner, car il est défendu à mon gouverneur de m'en fournir pour un tel usage. Le général insista, disant que, sans ce secours, ces deux braves gens seroient privés de l'honneur de le servir; et ils prient le prince d'exposer leur situation à son gouverneur. Le grand-duc consentit à parler au comte Panin. Il s'agissoit de deux cents roubles. Panin les refusa.

Enfin, le prince proposa d'avancer cette somme sur ce qui lui étoit assigné pour ses menus plaisirs. Panin y consentit, et le prince porta l'argent au général, en lui recommandant le plus grand secret, afin de ne point causer de chagrin à son gouverneur.

D'après la révolution qui rendit pour ainsi dire Orlof successeur de Pierre III, il s'étoit emparé de tout ce qui avoit appartenu à ce dernier. Parmi ces dépouilles se trouvoit l'uniforme prussien dont Frédéric II avoit fait présent au malheureux empereur. Cet uniforme faisoit un jour l'objet des mauvaises plaisanteries des laquais d'Orlof, et ils se le mettoient tour à tour sur le corps, lorsqu'un maréchal ferrant, prussien de naissance, et qui étoit au service du favori, entra dans l'antichambre où se passoit la scène. Le bon prussien, irrité de voir tourner en ridicule l'uniforme de sa nation, fit des représentations sérieuses aux laquais; ceux-ci ne firent qu'en rire, et redoublèrent leurs plaisanteries. Le maréchal, ne pouvant plus y tenir, vengea l'honneur de sa nation en distribuant, d'une main vigoureuse, quelques soufflets aux mauvais plaisans. Les laquais se plai-

gnirent à leur maître, qui sans autre forme de procès, fit sur-le-champ transporter le pauvre maréchal en Sibérie. Ce dernier eut l'adresse de s'évader, et, à l'aide de quelqu'argent, il revint à Pétersbourg. A son arrivée, il fut trouver le comte de Solm, ambassadeur prussien, qui promit de le protéger, et qui, quelque jours après, l'envoya à Berlin, en qualité de courier extraordinaire.

CHAPITRE XXI.

Infidélités d'Orlof. Jalousies. Insolence du favori. Intrigues pour le perdre.

ORLOF n'étoit pas tellement attaché à l'impératrice, qu'il oubliât pour elle tout le reste de son sexe. Il s'étoit lié fort étroitement, et sans y mettre beaucoup de mystère, avec deux de ses parentes. L'impératrice lui en fit des reproches; Orlof en fut très-piqué. Dans la chaleur d'une dispute très-vive, il traita son auguste maîtresse de la même manière qu'un porte-faix peut traiter une femme de son espèce, pour laquelle il n'éprouve plus que le dégoût et le mépris.

Orlof

Orlof avoit eu l'impudence de faire graver son portrait d'une manière à faire, sur la nation, l'impression la plus défavorable. On voyoit, sur l'estampe, la chûte de Pierre III, et les trois frères Orlof représentés sous la forme d'une aigle à trois têtes, sauvant de la tempête, la couronne et le sceptre de Russie, et les présentant à Catherine. Le grand-duc, sur-tout, témoigna son indignation à la vue de cette estampe insolente, qui, enfin fut prohibée.

La haine de la cour et de la ville, contre cet orgueilleux favori, étoit au comble, et l'on ne désiroit rien tant qu'une occasion de s'en débarrasser. Une peste qui désola, en 1771, la ville de Moscou, et causa parmi les habitans la révolte et le désespoir, présenta une occasion que l'on saisit avec avidité. Toutes les mesures que l'on avoit prises ayant été inutiles, Tschitscherin, chef de la police de l'Empire, se rendit au conseil de la cour, et exposa vivement la nécessité de mettre un frein au mécontentement du peuple, qui devenoit extrême et vraiment dangereux. Il s'agissoit d'envoyer quelqu'un à Moscou. La plupart des membres du conseil proposèrent le prince Orlof. On persuada à cette

ame vaine et orgueilleuse que lui seul pourroit rétablir le calme et trouver les moyens de faire cesser le mal. On étala à ses yeux la gloire dont il alloit se couvrir, et les droits qu'il alloit acquérir à la reconnoissance de la nation. Il partit.

Ses ennemis espéroient bien ne plus le revoir; mais il emmena avec lui un chirurgien habile, nommé *Tode*, qui le préserva de la peste, et parvint à arrêter les ravages de ce fléau. Au bout de quelque tems, tous deux revinrent sains et saufs à Pétersbourg, avec la gloire d'avoir réussi complètement dans leur mission.

Les courtisans le virent avec dépit, et le pauvre Tode fut mal payé de ses soins. Il s'attendoit à une grande récompense; mais il n'en eut aucune, et ce ne fut même qu'avec bien de la peine, et après deux ans de sollicitations auprès du sénat, qu'il obtint deux cents roubles, pour l'indemniser de la perte de ses habits et de son linge que l'on avoit brûlés, avant de le laisser rentrer à Pétersbourg. Un membre du sénat lui dit ouvertement qu'il auroit obtenu bien plus aisément et une indemnité et une récompense, s'il n'eût pas pris tant de soin pour conserver la santé d'Orlof.

Cette occasion de perdre Orlof étant manquée, ses ennemis en cherchèrent une autre. Elle se présenta bientôt, et ils s'en servirent avec tant d'adresse, que le succès parut immanquable. En 1772, il fut question de tenir à Folcksan un congrès pour traiter de la paix avec les Turcs. Les ennemis d'Orlof représentèrent qu'il seroit utile d'adjoindre au ministre chargé de cette mission, un homme de poids et qui jouît dans l'Empire d'une grande considération. On proposa le prince Orlof, l'impératrice y consentit, et fit sentir à son favori que s'il parvenoit, après une guerre si ruineuse, à rendre à la nation la paix qu'elle désiroit avec ardeur; il acquerroit de nouveaux droits à sa reconnoissance, et augmenteroit la gloire dont il s'étoit couvert dans d'autres circonstances. L'ambition étouffa toute espèce de réflexion dans l'ame d'Orlof; il accepta cette nouvelle mission.

Catherine lui assigna des sommes considérables pour ses besoins et ses plaisirs; vingt-quatre domestiques avec une riche livrée, des habits et des voitures somptueuses, dont une seule coûtoit un million de roubles, lui furent envoyés par l'impératrice. Le gé-

néral Lœve fut nommé son chambellan; on lui donna pour page un certain de Tirsenhausen, riche gentilhomme Livonien, qui aimoit autant que lui le luxe et la magnificence, et qui, pendant un séjour qu'il avoit fait à Paris, avoit affecté de ne jamais mettre deux fois le même habit.

Orlof partit avec ce magnifique attirail, et se rendit avec l'impératrice à Sarskoi-Selo, d'où il continua sa route pour sa destination. Il y eut encore dans ce voyage une vive dispute entre les deux amans; Orlof qui aimoit madame de Sinœvin, dame de la cour, vouloit qu'elle fût du voyage, l'impératrice ne le voulut point; et les épithètes injurieuses ne furent point épargnées à Catherine, qui, pour en dérober ou en déguiser la connoissance au public, affecta, en quittant Orlof, de lui dire les choses les plus agréables.

Ce que les ennemis d'Orlof avoient désiré et prévu, arriva. Il se conduisit au congrès avec tant de hauteur et d'insolence, que les ambassadeurs, révoltés, ne voulurent plus négocier avec lui. Il traita le plénipotentiaire de la Porte avec une brutalité inouie; il le poussa rudement, et lui donna un soufflet. Quelqu'un lui ayant représenté combien cette

conduite grossière étoit imprudente et nuisible au succès des affaires. *C'est ainsi*, dit-il, *qu'il faut traiter un peuple de cette espèce; on n'en vient à bout qu'à force de coups.*

Il ne traitoit pas mieux le général Romanzoff qui commandoit l'armée russe; il avoit avec lui des disputes continuelles, et poussa l'insolence jusqu'à lui jeter un jour une assiette de confitures à la tête. Cette conduite extravagante révolta tout le monde, et les séances du congrès furent interrompues.

Tandis qu'Orlof étaloit à Tocksan son luxe et son insolence, Panin et Tzernitscheff intriguoient à Pétersbourg pour le perdre. Panin attendit le moment où le grand-duc, actuellement empereur, devoit être, en qualité de duc de Holstein, déclaré majeur par l'empereur et l'empire d'Allemagne, et il prit toutes les précautions possibles pour ne pas manquer son coup. L'époque étant arrivée, l'acte de majorité fut envoyé. Aussitôt Panin conduisit son ancien élève à l'impératrice, lui présenta l'acte, et lui remit le prince dont elle lui avoit confié l'éducation. Catherine, extrêmement émue d'une scène qui lui rappeloit qu'elle devoit descendre d'un trône qui

appartenoit à son fils, embrassa ce dernier, lui fit toutes sortes de caresses, et l'engagea à lui demander quelque faveur qu'il fût en son pouvoir de lui accorder. Le grand-duc, non moins ému que l'impératrice, ne lui demanda pour toute grâce que son amitié, et qu'elle voulût bien éloigner de la cour le prince Orlof qu'il regardoit comme un homme extrêmement dangereux.

Catherine, encore attachée à son favori, fut quelque tems sans répondre, et promit enfin d'y songer. Alors Panin croyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, représenta vivement à l'impératrice combien pouvoit être dangereux pour elle-même un homme revêtu d'un si grand pouvoir, et qui osoit lui dicter des lois. Quel sort, ajouta-t-il, ne menaceroit pas votre fils, s'il avoit le malheur de vous perdre, et qu'Orlof possédât encore toute sa puissance? Non, madame, vous ne souffrirez que ce fils qui vous est cher, soit exposé à partager l'autorité impériale avec ce courtisan, ou même à la lui céder toute entière. Profitez de l'occasion, elle est favorable; peut-être ne se présentera-t-elle jamais, et le repentir pourroit venir trop tard. Considérez avec quel mépris Orlof a traité

jusqu'à présent le grand-duc, sur quels légers prétextes il a cherché à le noircir auprès de vous, et à vous engager à le punir. Vous trouverez aisément un autre homme propre à mettre à la tête des affaires, et qui n'osera pas, comme celui-ci, abuser de sa place d'une manière aussi effrayante. Choisissez un homme qui ne soit pas accoutumé à commander, mais à obéir ; un homme enfin qui n'oublie jamais qu'il est votre sujet.

CHAPITRE XXII.

Disgrace d'Orlof. Manteufel refuse la place de favori. Elévation de Wasilchikof. Retour de tendresse. Mort d'Orlof.

CATHERINE ne put résister aux instances de Panin ; elle sentit qu'elle étoit vraiment dans la dépendance de son favori, et qu'il abusoit contre elle-même de ses bienfaits et de ses faveurs. Elle consentit à tout, et chargea Panin de lui chercher un homme tel qu'il venoit de le peindre. Panin avoit jeté les yeux sur le comte de Manteufel, qui joignoit à la beauté du corps un esprit propre aux affaires. Manteufel

servoit dans la garde de l'impératrice. Panin ne douta point qu'il n'acceptât avec reconnoissance une place si propre à flatter la vanité et l'ambition ; il se trompa. Le comte aimoit par-dessus tout une vie simple et philosophique, il la préféra à l'éclat d'une cour corrompue. Non-seulement il refusa, mais il donna aussitôt sa démission, et se retira dans ses terres de Livonie.

Wasilschikof, russe de naissance, ne fut pas si difficile ; il accepta les propositions de Panin, fut nommé le même jour chambellan de l'impératrice, et logé dans l'appartement d'Orlof.

Ce changement subit, et l'élévation d'un homme obscur et inconnu jusqu'alors, firent une grande sensation dans Pétersbourg. Le général Pohlmann, chargé à Pétersbourg des affaires d'Orlof, en fut sur-tout frappé, et il lui dépêcha aussitôt un courrier, pour lui donner avis de ce qui venoit de se passer. A cette nouvelle, Orlof fut frappé comme d'un coup de foudre. Ses amis lui conseillèrent de partir sur-le-champ pour Pétersbourg, espérant que sa présence feroit changer les affaires. Il y consentit et partit furtivement du congrès, où il étoit arrivé avec tant de pompe et de ma-

gnificence. Il se jeta dans une kibikke (1), sans domestique, sans avoir pris congé de personne, et voyagea jour et nuit. Il croyoit arriver sans obstacle à Pétersbourg; mais on avoit été informé de son dessein, et lorsqu'il arriva à la dernière maison de quarantaine, on l'arrêta au nom de l'impératrice, et on lui signifia l'ordre d'aller passer la quarantaine à sa terre de Gatschina. Orlof, accoutumé à braver tous les ordres de la cour, voulut résister à celui-ci et continuer sa route; mais on le fit conduire à Gatschina par des soldats.

Arrivé à cette terre, il étoit si défiguré, et par la rage et le désespoir, et par le désordre de ses vêtemens, et par la longue barbe qu'il avoit laissé croître, que ses propres domestiques ne le reconnoissoient pas. Là, il se livra à tous les excès de la colère et de l'impatience; il injurioit et frappoit tous ceux qui osoient l'approcher, et bientôt il se vit abandonné de tout le monde. Le seul général Pohlmann l'alloit voir, et lui rendoit compte de tout ce qui se passoit. Il l'engageoit à se tranquilliser et à prendre patience, l'assurant que l'impératrice n'étoit point irritée contre lui; lui repré-

(1) Espèce de voiture russe.

sentant que quand même il ne remontroit pas au rang dont il étoit déchu, il n'en jouiroit pas moins d'un sort brillant.

Cependant on délibéroit à la cour sur les moyens d'appaiser Orlof, et sur la conduite qu'il falloit tenir à son égard. Après bien des conférences, ses ennemis l'emportèrent tellement, qu'on résolut de lui envoyer quelqu'un pour lui demander ce qu'il préféroit, de voyager, sous prétexte d'aller aux eaux ou autrement, ou de se rendre à l'armée. Il ne s'agissoit plus que de savoir à qui l'on donneroit cette commission. Le comte de Tzernitscheff, président du conseil de guerre, et le plus grand ennemi d'Orlof, s'en chargea. Lorsqu'Orlof le vit paroître, il perdit toute patience, et se livra à tous les excès de la fureur. On ne put obtenir de lui aucune réponse, que des reproches et des injures.

Pendant cette négociation, les plaintes pleuvoient à la cour contre le favori disgracié; Romanzoff écrivoit que lui seul étoit cause, par sa conduite hautaine et brutale, que le congrès s'étoit séparé sans avoir rien fait; et les prêtres, qui ne manquent jamais de se mêler de toutes les intrigues, le représentèrent comme un impie et un sacrilége.

Enfin, l'impératrice résolut de le laisser pour jamais éloigné de la cour. On convint de représenter à cette princesse que la santé d'Orlof étant entièrement dérangée, il avoit besoin de repos, et qu'il étoit nécessaire que sa majesté lui permît de s'abstenir des affaires. D'après cela, Catherine lui écrivit une lettre, où elle lui marquoit qu'ayant appris combien sa santé étoit affoiblie, elle lui permettoit d'aller prendre les eaux dans les pays étrangers. Orlof fit une réponse très-modeste et très-touchante, dans laquelle il assuroit que sa santé étoit excellente, qu'il vouloit continuer à vaquer à ses affaires; et que si l'impératrice vouloit lui accorder un entretien, il la convaincroit personnellement de la fausseté des avis qu'on lui avoit donnés sur son compte.

Catherine ne jugea pas à propos de le voir. Elle lui envoya un second oukaz, avec le diplôme de prince de l'Empire, et le titre d'*altesse*; lui permettant en même tems de choisir une de ses maisons de plaisance pour s'y retirer. Orlof choisit Sarskoi-Selo, où il vécut avec une magnificence royale.

Dans sa retraite, Orlof ne perdit point l'espoir de regagner quelqu'influence, et il

y réussit. L'impératrice lui écrivit le 20 mai 1773, qu'ayant appris que sa santé étoit rétablie, elle lui permettoit de vaquer de nouveau à ses affaires. Cette liberté ne fut pas de longue durée. Il se conduisit avec tant d'imprudence, qu'il fut aisé à ses ennemis de persuader à l'impératrice, combien cet homme étoit indigne de ses faveurs. On raconte qu'étant un jour à table, on lui apporta, de la part de Catherine, un rouleau d'impériales d'or, nouvellement frappées, dont elle lui faisoit présent. A la vue de ce rouleau, il se mit à éclater de rire, et le donna au général Pohlmann, qui étoit assis vis-à-vis de lui. Pohlmann crut que c'étoit pour le serrer : Non, non; s'écria le prince, je vous en fais présent, et il se mit à rire de nouveau. On ne manqua pas de rendre cette impertinence à l'impératrice, qui excusa Orlof, en disant : On ne pouvoit faire un meilleur usage de cet argent. Il étoit aisé de voir, par la conduite de l'impératrice, qu'elle regrettoit Orlof, et qu'en l'éloignant, elle n'avoit fait que céder à la politique, et aux instances de Panin et de ses partisans. Ce dernier, voulant un jour rappeler l'anecdote que l'on vient de lire, Catherine lui répondit avec humeur :

« Eh mon Dieu! soyez donc contens, vous » êtes parvenus à votre but; vous l'avez fait » bannir de la cour; mais vous ne le bannirez » jamais de mon cœur; je vais lui envoyer » un présent plus considérable, et j'espère » qu'il le recevra mieux, et en sera plus re» connoissant ». En effet, elle lui envoya, bientôt après, un service d'argent, de 250,000 roubles, qu'elle avoit fait faire pour lui à Paris. Sa disgrace n'éloigna point de sa famille les faveurs de la cour. Lorsqu'il fut éloigné, son frère, Alexis Orlof, étoit général en chef des forces de mer qui se trouvoient dans l'Archipel. L'impératrice l'avoit nommé à cette place, avec l'assurance, confirmée par le sénat, que personne ne pourroit lui demander aucun compte de sa conduite ni de ses actions. Dès que le prince fut disgracié, l'impératrice écrivit à Alexis Orlof, pour lui apprendre que la mauvaise conduite de son frère, l'avoit forcée de l'éloigner de la cour; et l'assurer en même tems que cet événement n'auroit aucune influence défavorable ni sur son sort, ni sur celui de ses autres frères; et qu'elle ne cesseroit de leur donner des preuves certaines de son attachement.

Tant que Wasilschikof fut le favori en titre de l'impératrice, Orlof conservoit toujours avec assez de fondement l'espoir de reprendre sa première faveur. Mais lorsque celui-ci fut remplacé par Potemkin, cet espoir disparut pour toujours. Alors il prit le parti de se retirer à Reval, et demanda à l'impératrice la permission d'habiter le château impérial de Catharinenthal, situé à un quart de lieue de cette ville. Cette permission lui fut accordée; mais, bientôt ennuyé de ce séjour, il voulut voyager dans les pays étrangers. Il partit avec le général Bauer, dont le caractère ressembloit assez au sien. Il parcourut l'Allemagne, et ne daigna pas même se faire présenter à plusieurs cours, les trouvant toutes extrêmement insipides. Il se rendit ensuite en France, et se trouva à Versailles, le 25 août 1775, jour du mariage de madame Clotilde. Il y avoit un grand bal dans la salle de spectacle, Orlof affecta d'y paroître, d'une manière très-négligée, avec un habit de gros drap, et se plaça de manière à être remarqué par la famille royale; voulant, par cette bravade, tourner en ridicule la parure des courtisans et la magnificence de la cour.

A son retour, il se rendit à Pétersbourg; mais tout étoit tellement changé, qu'il ne pouvoit plus espérer aucune influence. Il fut reçu à la cour, mais sans aucune espèce de familiarité et de confiance, et comme une personne indifférente. Il se retira ensuite à Moscou, où étoient ses frères, et il y vivoit assez tranquille avec une demoiselle de Sinowieff, qu'il avoit épousée, lorsque la jalousie de Potemkin, qui étoit dans la plus haute faveur auprès de l'impératrice, lui attira de nouveaux malheurs, et enfin la mort. Potemkin craignoit que, s'il étoit obligé de s'éloigner de la cour, cet ancien favori, que l'on aimoit toujours secrètement, pourroit bien rallumer des feux mal éteints, et profiter de son absence pour reprendre ses anciens droits. On profita d'une indisposition d'Orlof pour lui faire prendre un breuvage qui ne lui ôta pas la vie, mais la raison; il devint fou. Une seconde dose acheva ce qu'on avoit commencé, et il mourut au milieu des plus grandes douleurs.

CHAPITRE XXIII.

Commencement de l'histoire de Potemkin. Sa famille, sa naissance, son éducation, son caractère. La part qu'il eut à la révolution.

LA famille de Potemkin est originaire de Pologne. Elle s'établit en Russie, où elle vécut dans l'obscurité jusqu'à l'élévation de celui dont nous allons parler. Tout ce qu'on a pu en découvrir, c'est qu'un frère du grand-père de ce dernier a été ambassadeur de Pierre Ier. à Londres.

Le père de Potemkin se nommoit Alexandre, et étoit capitaine d'un régiment de garnison : grade qui ne lui donnoit pas une grande considération ; car sous les deux impératrices qui ont précédé Catherine II, l'état militaire n'en avoit aucune. Un colonel, à moins qu'il ne fût d'une famille ancienne et distinguée, n'étoit presque pas regardé ; et à plus forte raison un officier d'un régiment de garnison. Alexandre Potemkin, après avoir servi pendant très-long-tems, se retira du service avec le grade

de

de major, et vécut d'un modique revenu, tantôt à Moscou, tantôt dans une petite terre située dans le voisinage de Smolensko. La mère de Potemkin sortoit, comme son mari, d'une famille peu ancienne et peu fortunée.

Potemkin avoit deux sœurs, dont l'une épousa un Samoïlof, qui fut d'abord officier dans un régiment, entra ensuite dans l'état civil, et étoit sénateur lorsqu'il mourut. De ce mariage naquirent deux enfans; Catherine Nicolajeuna, qui épousa le général-major Davidof, et le comte Alexandre Nicolaitz Samoïlof qui, lors de la mort de Catherine II, étoit conseiller privé, procureur-général, chambellan, et chevalier de tous les ordres de Russie.

L'autre sœur de Potemkin épousa un allemand, nommé Engelhard, qui mourut dans le grade de major, avant la fortune de son beau-frère. De ce mariage naquirent cinq filles et un fils. Ce dernier est lieutenant-général au service de Russie. L'aînée des filles épousa le comte de Braniki, si connu dans l'histoire de Pologne; la seconde, le prince Georges Galitzin, lieutenant-général au service de Russie; la troisième, le lieutenant-général Schepelof; la quatrième, le comte

Schawrouski, ambassadeur; et la dernière, le lieutenant-général Michaïla Surgejet Potemkin, et après sa mort, le sénateur Usupof.

Outre ces neveux et ces nièces, on trouve encore trois frères Potemkin, qui étoient ses parens éloignés, tous employés au service de Russie. Michaïla Surgejet Potemkin, dont nous venons de parler, en étoit un.

Gregoire Alexandrovitz Potemkin naquit au mois de septembre 1736, dans la petite terre de son père, située à vingt verstes de Smolensko, et il y passa ses premières années. Son père, qui n'étoit pas riche, le destinoit à l'état ecclésiastique; de sorte qu'il le mit dans un institut public où l'on élevoit les jeunes gens destinés à cet état. Là le jeune Potemkin prit quelques connoissances de théologie.

Au bout de quelque tems, son père s'imagina remarquer en lui plus de dispositions pour l'état militaire que pour l'état ecclésiastique; il renonça à son premier dessein, et l'envoya à Pétersbourg, où par les recommandations de ses parens et de quelques amis, il fut inscrit dans le régiment des gardes à cheval. Cette inscription étoit alors la ressource ordinaire de la pauvre noblesse

de Russie, qui n'avoit pas le moyen d'élever sa famille. Les enfans une fois inscrits avançoient à leur tour, et se trouvoient quelquefois très-jeunes dans des grades élevés, tandis que ceux qui n'avoient pas eu l'avantage de cette inscription, étoient obligés de faire, en entrant dans le corps, le service de simple garde. Comme il entroit une grande quantité de gentilshommes dans ce corps, le service n'étoit point fatigant, et les jeunes gens avoient le tems de faire quelques études. Potemkin étudia à l'école des cadets. Il est probable qu'il y seroit resté aussi ignoré que la plupart de ses camarades, sans l'attachement particulier d'un de ses maîtres, qui saisissoit toutes les occasions de le faire distinguer. Cet attachement fut la première cause de l'élévation de Potemkin ; et quoique la reconnoissance ne fût pas une vertu bien chère à son cœur, il distingua toujours et combla de bienfaits ce maître auquel il avoit tant d'obligations.

Potemkin étoit sorti de l'école des cadets, et servoit dans le régiment des gardes. Il avoit passé et passoit encore dans la débauche, le tems qu'il auroit dû employer à s'instruire. Il étoit connu sous ce rapport, lorsque le des-

sein de faire monter Catherine sur le trône, fut conçu et exécuté.

Sa conduite déréglée l'avoit fait connoître des conspirateurs, qui, tous, à l'exception de Panin et du feld-maréchal Razumofski, étoient des gens sans naissance, sans honneur et sans mœurs. Potemkin étoit surtout lié avec les frères Orlof, qui l'engagèrent aisément dans un parti où il y avoit de l'argent à gagner pour le moment, et une fortune à espérer pour l'avenir. Catherine le vit chez Grégoire Orlof, et dans une autre maison où les conjurés s'assembloient.

Potemkin n'eut aucune part au plan de la révolution ; il n'y fut employé qu'en seconde ligne, mais il contribua beaucoup à opérer la révolte. Dans la nuit qui précéda le détrônement, il travailla avec ardeur à rassembler tous les partisans de Catherine qui se trouvoient dans le régiment où il servoit ; il leur inspira du zèle et du courage, et affecta beaucoup d'activité pour opérer le succès. Il ne faut pas conclure de là que Potemkin eût vraiment du courage ; il n'en falloit pas beaucoup pour se mettre en avant dans une affaire de cette nature, où l'on

étoit soutenu par un parti nombreux et puissant, et où, en cas de non-succès, on pouvoit, sans être aperçu, passer dans le parti vainqueur. Le 28 juin, lorsque Catherine se présenta à la caserne du régiment des gardes Ismaïlof, elle fut reçue par ses partisans, qui lui prêtèrent serment de fidélité, et accompagnèrent leur nouvelle souveraine vers les autres régimens des gardes. Dans cette occasion, Potemkin se distingua de ses camarades; il fut un de ceux qui crièrent *vive Catherine, impératrice de toutes les Russies!* ce qui commença à déjouer le projet de Panin, qui avoit dessein de faire proclamer Paul Pétrovitz empereur, et Catherine régente seulement. Il se trouva aussi auprès d'Orlof, dans l'église de Casan, lorsque celui-ci fit le même cri, et il l'appuya avec tous les partisans de Catherine qu'il avoit rassemblés, au grand étonnement de Panin, qui n'étoit pas de ce secret.

Potemkin, fier du succès de cette entreprise importante, à laquelle il se flattoit d'avoir eu grande part, ne quitta point de toute la journée la personne de l'impératrice, faisant tout ce qu'il pouvoit pour en être

remarqué, dans l'espoir d'obtenir une récompense conforme au service qu'il venoit de rendre. Lorsque Catherine partit à cheval pour Péterhof, à la tête de la garnison de Pétersbourg, qui formoit une armée assez considérable, Potemkin étoit du nombre de ceux qui formèrent sa garde. Le lendemain il se rendit à Ouranienbaum, avec le général-major Ismaïlof et Grégoire Orlof, que l'on regardoit déjà comme le favori en titre, pour obliger Pierre à abdiquer. Lorsque Pierre eut signé l'acte fatal, on le conduisit à Péterhof, dans un chariot couvert, et Potemkin faisoit partie de l'escorte.

Le lendemain du couronnement de Catherine, il fut élevé au grade d'officier; l'impératrice le nomma en même-tems gentilhomme de la chambre, et lui assura une pension de deux mille roubles. Ce fut la pension que l'on donna à ceux qui avoient pris la même part que Potemkin à la révolution. Les chefs en eurent de très-considérables.

CHAPITRE XXIV.

Voyage de Potemkin. Ses premières liaisons avec Catherine.

TROIS jours après la révolution, Potemkin fut dépêché en qualité de courrier à Stockholm, pour donner avis de ce qui venoit de se passer, au comte Osterman, alors ambassadeur de Russie à cette cour. Quant à l'avénement de Catherine au trône, il fut annoncé solennellement à la cour de Suède, par le prince de Galitzin, que l'on fit partir bientôt après, chargé de cette mission. Ce voyage fut le seul que Potemkin fit hors de la Russie ; mais malgré son peu d'importance, il en parla tout le reste de sa vie avec une forfanterie ridicule, affectant les airs et le ton décidé d'un homme qui auroit voyagé pendant dix ans en observateur éclairé.

Dans le régiment des gardes, on distinguoit Potemkin de ses camarades, par la beauté de sa figure et l'élégance des formes qu'il avoit reçues de la nature. Sa taille étoit au-dessus de la taille ordinaire, et toutes les parties de

son corps étoient bien proportionnées. Il avoit dans l'air et dans les manières quelque chose de martial, et de gracieux en même tems ; et son regard, qui étoit perçant, annonçoit une ame vive et passionnée.

Le feu de ses regards étoit augmenté encore par son teint basané, et par la rougeur dont le désir coloroit ses joues à la présence d'un objet qui l'avoit excité.

A ces avantages naturels, Potemkin savoit joindre ceux de l'art. L'élégance et la propreté se faisoient remarquer sur toute sa personne, et lorsqu'en présence de l'impératrice, il faisoit quelqu'exercice, ou lui rendoit les honneurs militaires, Catherine ne pouvoit s'empêcher de laisser long-tems ses regards fixés sur lui. Potemkin qui ne tarda pas à s'en apercevoir, fut alors embrasé de tout ce que peuvent inspirer de plus ardent, l'amour et l'ambition ; et cette situation le rendoit plus intéressant encore aux yeux de l'impératrice.

L'impératrice qui aimoit le plaisir, avoit senti que rien n'est plus propre à l'effaroucher que l'éclat du rang et de la grandeur. Elle voulut le goûter comme une simple particulière, et elle s'étoit formée pour cela une société choisie d'hommes et de femmes, qu'elle réunis-

soit souvent autour d'elle, et où elle établit les règles de l'égalité la plus parfaite. Là, on ne connoissoit ni impératrice, ni prince, ni comte ; chacun y portoit son nom de baptême, et la souveraine de toutes les Russies n'y recevoit que celui de Catherine. Là aussi, toute gêne et toute contrainte disparoissoient. On folâtroit, on badinoit, on plaisantoit ; les propos gais et souvent gaillards animoient la conversation, et jamais on ne s'y occupoit de choses un peu sérieuses. C'est dans cette société que Catherine se préparoit des plaisirs plus sensibles et des amis plus intimes ; c'est après les scènes folâtres qui s'y passoient, qu'elle faisoit venir secrètement, pour les introduire dans le temple de l'amour, celui ou ceux qui avoient réussi à lui inspirer un caprice, du goût ou de la passion ; à peu près comme le sultan qui envoie le mouchoir à celle de ses femmes qu'il trouve la plus aimable pour le moment.

Potemkin, qui savoit l'existence de cette société ; sentit bien que le meilleur moyen de réussir dans ses desseins, étoit de s'y faire introduire. Il fit tout son possible pour se lier avec un de ses membres ; il y réussit ; se lia étroitement avec lui, et demanda à être

introduit dans le cercle. La chose n'étoit pas difficile. On étoit toujours bien venu de proposer un bel homme dans cette société; et le soin de la plupart des membres, ne tendoit pas seulement à amuser l'impératrice; mais encore à chercher à lui présenter des objets propres à varier ses plaisirs, et à bannir de la joyeuse société, l'uniformité et l'ennui qui se montrent à la fin dans des sociétés de cette espèce, quand on n'y voit pas paroître de tems en tems de nouveaux objets. D'ailleurs, on savoit que l'impératrice avoit souvent pris plaisir à remarquer Potemkin, toutes les fois qu'elle en avoit trouvé l'occasion; ainsi, à coup sûr, la proposition devoit être écoutée favorablement. Elle le fut. Potemkin fut reçu dans le cercle des égaux. La première fois qu'il y parut, Catherine avoit cette gaieté et cette bonne humeur, qui annoncent la certitude et l'espoir d'un plaisir nouveau et très-prochain. Elle accueillit le nouvel ami de la manière la plus flatteuse et la plus gaie; et le nouvel ami, dont la vanité et l'ambition enflammoient depuis long-tems le cœur, devint passionnément amoureux de Catherine. On joua à des petits jeux, où l'on donnoit des gages. Potemkin parut très-distrait. Les

mains de Catherine rencontrèrent souvent celles du nouvel ami. Leurs genoux se pressèrent quelquefois, en touchant ou faisant toucher les gages; et ils se séparèrent également agités l'un et l'autre.

L'impératrice étoit flattée que l'on fût amoureux d'elle; tout homme, quelque fût l'obscurité de son état, pouvoit former l'espoir de ne pas l'être en vain; il n'en falloit pas davantage pour mettre cet amour à la mode; et depuis le simple soldat jusqu'au général; depuis le prince jusqu'au matelot; tout le monde avoit ou feignoit d'avoir une passion ardente pour la complaisante souveraine. Bien des gens prétendent que Potemkin fut du nombre de ceux qui feignirent une passion qui n'existoit pas dans leur cœur; d'autres, prétendent qu'il étoit vraiment amoureux. Nous ne déciderons pas la question; le cœur humain est, à cet égard, un labyrinthe si obscur, il est si aisé de se tromper soi-même, la vanité prend si souvent la forme de l'amour, qu'il auroit fallu voir Catherine dépouillée de sa puissance et de sa grandeur, et Potemkin de tout espoir ambitieux, attaché au succès de cet amour, pour juger sainement de la nature de sa

passion. Mais soit que cette passion fût dans le cœur, ou seulement dans la tête de Potemkin, il n'en chercha pas avec moins d'ardeur tous les moyens de la satisfaire, et ce qu'on lira dans la suite de cette histoire, peut s'appliquer à l'une et l'autre hypothèse.

CHAPITRE XXV.

Grands projets de Potemkin. Dispute avec Orlof. Coups de canne donnés. Accommodement. Départ pour l'armée.

POTEMKIN étoit sûr de plaire à l'impératrice; mais son ambition n'étoit point satisfaite de ces faveurs de passans que Catherine distribuoit au premier venu et jusqu'aux tambours du régiment de ses gardes; il vouloit un attachement constant et durable, une véritable passion; il vouloit devenir favori en titre avec un pouvoir absolu. Cependant il n'étoit pas si près du but qu'il l'avoit imaginé. Catherine étoit toujours attachée à Grégoire Orlof, et ce favori auquel on avoit de si grandes obligations, n'étoit point disposé encore à céder sa place. Potemkin, plein d'amour propre et de vanité,

ne daigna pas même faire attention à ces obstacles; et se croyant sûr de la victoire, il prenoit en public des libertés que l'impératrice toléroit, mais que les Orlofs ne voyoient qu'avec le plus grand dépit. On raconte qu'un jour Potemkin s'étant rendu chez Grégoire Orlof, pour lui faire une visite d'usage, il le trouva seul avec Alexis Orlof. Les deux frères saisirent cette occasion pour se venger de lui; ils lui cherchèrent querelle, et finirent par lui donner des coups de canne qu'il reçut sans faire mine de se défendre, vu son extrême poltronnerie.

Cette scène fit des impressions différentes sur les personnes qui s'y trouvoient impliquées. Catherine, qui en sut le motif, auroit désiré pouvoir témoigner au martyre de ses charmes, combien elle prenoit part à ce fâcheux accident; mais la crainte des Orlofs la retenoit. Accordant dès le commencement trop de pouvoir à ses favoris, elle finissoit par les craindre, et cette grande souveraine de tant de peuples étoit continuellement le jouet des caprices de ses amans. Elle se contenta pour le moment de ne plus assembler ces cercles familiers où Potemkin ne vouloit ni ne pouvoit plus paroître. Peu à peu elle

appaisa Orlof. On capitula, et le favori, déposant toute rancune, voulut bien permettre que Potemkin continuât à faire la cour à Catherine. Mais Potemkin, moins généreux et plus offensé, conserva dans son cœur un désir de vengeance qu'il se promettoit bien de satisfaire dès qu'il en trouveroit une occasion sans danger. Cependant il crut prudent de céder aux circonstances, feignit d'oublier les coups de canne, de se réconcilier avec les Orlofs ; se dédommageant des sentimens amers que lui causoit le souvenir de cette aventure, par l'idée flatteuse qu'on le redoutoit en qualité de rival. L'espèce de satisfaction que lui avoit donnée Catherine, en ne tenant plus de cercle particulier, le flattoit d'autant plus, qu'il crut remarquer dans cette conduite une preuve certaine de l'impression qu'il avoit faite sur son cœur.

Pour frapper le dernier coup, il prit un moyen qui donne une idée de l'opinion que l'on avoit de Catherine. Je ne crains point mon rival, disoit-il publiquement, et je sais bien qu'avec mes qualités physiques, la place de premier favori ne sauroit me manquer. Il savoit que ces propos seroient rendus à Catherine, et que loin de s'en trouver of-

fensée, elle se sentiroit vivement pressée du désir de mettre ces qualités à l'épreuve.

De tems en tems Potemkin recevoit de Catherine des marques distinguées de bienveillance et de faveur, propres à le dédommager de sa triste aventure. Il fut nommé chambellan, charge importante à la cour de Russie, et qui lui donnoit le rang de général-major et le titre d'excellence; il fut fait ensuite second capitaine de la garde à cheval. Il jouissoit déjà de ces deux places, au commencement de la guerre des Turcs, (1768).

Cette guerre fournit à Potemkin une occasion favorable de s'éloigner pendant quelque tems de la cour. Il partit pour l'armée avec des lettres de recommandation très-positives pour le général Romanzoff. Ce général, sans confier jamais aucune opération importante à Potemkin, s'aperçut, en fin courtisan, qu'il deviendroit un jour un homme d'importance, et il ne manquoit aucune occasion d'exalter ses prétendus talens militaires. Des rapports si avantageux le firent nommer général-major. L'ordre de l'impératrice, qui est du mois de juillet 1769, portoit expressément qu'il étoit promu à ce grade, *à cause de la bravoure et des grandes*

connoissances militaires qu'il avoit montrées dans toutes les occasions.

Ce nouveau grade flatta l'orgueil de Potemkin, mais sans le satisfaire. Son ambition portoit ses vues beaucoup plus haut. Nous avons vu qu'il s'étoit réconcilié malgré lui avec les Orlofs. Son orgueil n'avoit fléchi que parce qu'ils étoient tout-puissans à la cour. A cette époque, les mêmes motifs lui inspiroient l'idée de s'attacher à eux aussi fortement qu'il le pourroit, et il ne négligea rien sur-tout pour s'avancer dans les bonnes grâces de Grégoire. N'étant pas à portée d'agir directement, il eut recours à l'intrigue. Il savoit que le feld-maréchal général Galitzin, dans l'armée duquel il se trouvoit, étoit en mésintelligence avec Orlof. Pour flatter la haine du courtisan, il se chargea d'espionner et de dénigrer ce général; et Potemkin, qui n'avoit que des connoissances superficielles du service militaire, et aucunes connoissances de l'art de la guerre, critiquoit et blâmoit régulièrement les opérations de ce général, un des plus expérimentés que la Russie eut alors. Il faisoit à Orlof des rapports qui tendoient à prouver que l'armée seroit bientôt perdue par la faute de Galitzin. Il croyoit peut-être

peut-être, par ce manège, faire rappeler ce dernier et monter à un grade plus élevé. Il se trompa. On se contenta de payer ses calomnies par des récompenses pécuniaires ; et quelques personnes prudentes lui conseillèrent, dans la suite, de les cesser.

Ceci se passoit dans les six derniers mois de l'année 1769. Depuis cette époque jusqu'à la fin de cette guerre, on n'entendit plus parler de lui. Pendant tout le tems qu'il fut à l'armée, il passoit les journées en robe de chambre, et sembloit toujours enseveli dans une réflexion profonde.

CHAPITRE XXVI.

Retour de Potemkin à Pétersbourg. Ruses qu'il emploie pour parvenir à son but. Disgrace de Wasilschikof. Potemkin feint de vouloir se faire moine. Folie simulée.

En 1772, Grégoire Orlof fut enfin renvoyé de la place de favori, ainsi que nous l'avons vu, et il fut remplacé aussitôt par Wasilschikof, qui étoit du choix de Panin. Potemkin, qui

avoit cru la présence d'Orlof l'unique obstacle qui s'opposât à son bonheur, crut qu'il étoit tems de travailler à l'exécution de ses projets. Il se rendit auprès du comte Romanzof, et lui fit part du désir qu'il avoit de retourner à Pétersbourg. Le général lui promit de l'envoyer, en qualité de courrier, porter la nouvelle de la première victoire qui auroit lieu. Cette victoire eut lieu bientôt après. Potemkin partit, et Romanzof n'oublia pas de se recommander à son amitié. Cette recommandation n'eut pas d'heureux effets, car Romanzof et Potemkin devinrent, dans la suite, ennemis irréconciliables. On ne sait pas bien la cause de cette haine. Les uns disent que Potemkin avoit appris que, la veille de son départ, Romanzof avoit dit qu'il étoit charmé d'être débarrassé d'un homme qui, loin de lui être utile à quelque chose, ne faisoit que le gêner en tout. D'autres prétendent que la jalousie seule de Potemkin fut cause de cette aversion.

Potemkin, arrivé à Pétersbourg, fut reçu gracieusement par l'impératrice, qui l'éleva aussitôt au rang de lieutenant-général, toujours à cause de ses grands talens militaires. Monté à ce nouveau grade, et bien vu de l'im-

pératrice, il étoit naturel qu'il fréquentât la cour. Il s'y rendoit assiduement et paroissoit fort content. Mais tout à coup il n'y alla plus que rarement, parut indifférent à tout ce qui s'y passoit; puis il devint triste, et n'y parut plus du tout. Alors il forma le projet d'une ruse pour parvenir à son but, et s'imposa le rôle que nous allons voir.

Catherine se fit informer de ce qu'il étoit devenu, et elle apprit qu'il avoit dit à ses amis intimes, et particulièrement au prince Borackinski et à M. Schkurin, qu'il étoit devenu passionnément amoureux. On ajouta qu'il étoit extrêmement changé, et que la crainte de ne point parvenir à l'accomplissement de ses désirs le mettoit dans un état qui approchoit de la folie.

Catherine crut réellement à la violente passion de Potemkin pour elle; elle en fut bien aise et s'en trouva flattée. Je ne conçois pas, disoit-elle à ses confidentes, que Potemkin puisse se porter à de telles extrémités. Je ne lui ai jamais dit si ses vœux m'étoient agréables ou non, et les bontés que je lui ai toujours témoignées, auroient dû lui inspirer plutôt de l'espoir que de la crainte. Les amis de Potemkin s'empressèrent de lui rendre ce propos,

et ils lui apprirent en même-tems, comme la nouvelle du jour, que la faveur de Wasilschikof commençoit à baisser. Alors Potemkin ne douta plus qu'il ne parvînt bientôt à le remplacer; mais il vouloit se faire désirer, et dicter les conditions. Voici comment il s'y prit.

Il se retira dans le couvent de St.-Alexandre-Nevfski, peu éloigné de Pétersbourg, déclarant que, dégoûté du monde, il étoit résolu de se faire moine. Là, il joua son rôle à merveille. Il contrefit le malade; son esprit parut aliéné; ses discours étoient sans suite, sa conduite extravagante. Il avoit des insomnies, des rêveries, des extases, des transports; et dans les paroles décousues qu'il proféroit au milieu des égaremens de son esprit, le nom de Catherine étoit souvent répété avec les accens variés de l'abattement, de la fureur, de la tendresse ou de la mélancolie; souvent aussi avec des éloges qui sembloient inspirés par la passion la plus violente et la plus malheureuse.

La cour et la ville furent bientôt pleines de cette aventure, et l'on disoit par-tout que Potemkin aimoit si passionnément l'impératrice, qu'il en étoit devenu fou. Catherine en par-

loit elle-même avec compassion ; on se plaisoit à lui rappeler la bonne conduite de ce jeune homme, jusqu'au moment de son accident ; on parloit de son mérite personnel, et l'on désiroit, disoit-on, que l'impératrice se chargeât de consoler ce jeune homme si aimable, que l'impression de ses charmes avoit réduit à un état si déplorable.

Catherine, assez semblable en cela à la plupart des femmes, étoit flattée d'être aimée avec une passion si vive ; elle aimoit à parler souvent de lui et de sa situation, avec ses amies les plus intimes, et elle résolut enfin de lui envoyer quelqu'un pour tâcher de le faire rentrer en lui-même. Une des amies de l'impératrice, la comtesse de Bruce (1) fut chargée du message. Potemkin refusa d'abord de lui parler ; elle insista. Il refusa encore. Mais un moine, qui étoit son confident, lui fit sentir que par ce refus obstiné, il risquoit de tomber entièrement dans l'oubli ; de sorte

(1) La comtesse de Bruce étoit sœur du feld-maréchal Romanzof. Elle est célèbre par ses galanteries et son amabilité ; elle mourut a Moscou, en 1780, après avoir éprouvé la disgrace de l'impératrice, à cause d'une intrigue amoureuse qu'elle avoit eu avec Kosakof, favori de Catherine.

qu'il se rendit, et consentit a parler à l'ambassadrice.

La dame ne trouva point Potemkin aussi malade que le bruit en avoit couru ; elle le trouva assis, paré comme dans le monde, ayant seulement l'air triste et pensif d'un amant langoureux. Lorsqu'elle lui eut annoncé l'objet de sa mission, il resta quelque tems muet, comme un homme frappé d'étonnement en apprenant un bonheur inespéré. Enfin, il se lève avec les démonstrations d'une joie excessive, marche dans sa chambre avec précipitation, jette en l'air tout ce qu'il trouve sous sa main; et leve les yeux au ciel, en faisant plusieurs exclamations. Fûtes-vous témoin, dit-il à cette dame, fûtes-vous témoin de mon bonheur, le jour où je fus admis dans la société de l'impératrice ? — La dame lui ayant répondu qu'elle étoit de cette société, et qu'elle se rappeloit très-bien la soirée dont il lui parloit; que vous êtes heureuse, s'écria-t-il, de voir tous les jours cette adorable impératrice, d'être tous les jours auprès d'elle, de respirer l'air qu'elle respire! Puis se mettant tout à coup en fureur, je voudrois, dit-il, te poignarder, tant je suis jaloux de ton bonheur.

Il avoit prononcé ces paroles avec tant

d'emportement, que l'ambassadrice d'amour effrayée, sortit promptement de la chambre, et courut dire à l'impératrice que Potemkin étoit fou à lier.

Tout autre que lui auroit profité de l'occasion qui se présentoit pour atteindre son but; mais ce n'étoit pas assez pour son ambition; il vouloit parvenir par d'autres moyens que ses prédécesseurs, et ne devoir son élévation qu'à lui-même. Il sentit bien qu'il falloit que l'impératrice eût déjà beaucoup de penchant pour lui, puisqu'elle avoit pu se déterminer à une démarche de cette nature; cette observation le fit tenir sur la réserve, espérant qu'il l'amèneroit à venir elle-même le trouver.

Cependant on parloit toujours et plus que jamais du malheur qui étoit arrivé à Potemkin. Les moines qui comptoient tirer bon parti de la faveur à laquelle il vouloit parvenir, ne manquoient pas d'accréditer ces bruits, et d'embellir leurs récits de tout ce qui pouvoit augmenter l'intérêt et la compassion pour le malade. Ils disoient souvent, par manière de plaisanterie, que l'impératrice seule pouvoit le guérir, et que la vue de ses

charmes suffiroit pour tirer cet infortuné de son état déplorable.

Cependant Panin inquiet du sort de Wasilschikof, tenta de détourner l'orage qui se préparoit contre lui, et résolut de faire des représentations à Catherine (1). Il lui parla avec franchise. Dans le cours de l'entretien qu'il eut avec elle sur ce sujet, elle ne put cacher son penchant pour Potemkin, et déclara qu'elle verroit avec peine la perte d'un homme de ce mérite. Panin voulut lui faire sentir qu'il n'avoit pas une idée si avantageuse des talens militaires de Potemkin, et qu'il n'ignoroit pas que c'étoit à d'autres motifs, qu'à son mérite, qu'il devoit son avancement prématuré. Si votre majesté, ajouta-t-il, veut bien peser ici toutes les circonstances, elle sentira qu'il est infiniment plus avantageux pour elle de conserver son favori actuel, qui est un homme d'un caractère modeste, et auquel on n'a rien à reprocher, que de mettre à sa place un intrigant, qui deviendroit nécessairement un jour dangereux pour l'Em-

(1) Ces représentations furent la cause de la haine implacable que Potemkin manifesta dans la suite contre Panin.

pire et pour elle, et de donner à l'Europe entière un spectacle honteux de légèreté et d'inconduite.

CHAPITRE XXVII.

Catherine va voir Potemkin dans son couvent. Rigueurs affectées. Nouvelle retraite. Nouvelle visite. On est d'accord.

Les représentations franches et hardies de Panin, ne firent aucune impression sur l'esprit de Catherine. Elle continua à demander tous les jours des nouvelles de son état, et sa passion augmentant de jour en jour, elle ne put résister au plaisir de le voir, et imagina un prétexte pour se rendre au couvent où il s'étoit retiré.

Potemkin jouoit son rôle à merveille. Ses regards et ses discours étoient animés, tantôt il parloit à Catherine avec toute la chaleur de la passion; tantôt, feignant d'oublier qu'il étoit en sa présence, il parloit d'elle avec des transports extravagans, et comme un amant désespéré, qui a perdu l'usage de la raison. Catherine, dont le cœur étoit épris depuis

long-tems, s'enflamma davantage encore à la vue de Potemkin, et la compassion se mêlant à l'amour, elle le consola dans les termes les plus tendres; l'assura qu'elle l'aimoit, qu'elle lui permettoit de l'aimer, et le pria de revenir à la cour. Elle ne doutoit point qu'il n'acceptât la proposition; mais l'ambitieux et rusé courtisan, qui voyoit que sa proie ne pouvoit plus lui échapper, crut devoir faire encore résistance, pour enflammer de plus en plus les désirs de l'amoureuse Catherine, et se rendre absolument maître de son cœur. Au lieu de se rendre à sa prière, il se retira dans une espèce d'hermitage, prit l'habit de moine, et feignit la ferme résolution de renoncer au monde.

Catherine, informée de cette résolution, lui envoya plusieurs personnes pour l'inviter à y renoncer. Il tint ferme, et déclara chaque fois que rien ne pouvoit l'en faire changer. Toutes ces difficultés irritèrent la passion de Catherine, au point de lui faire perdre le repos et la gaieté. Triste et rêveuse, sans cesse occupée de Potemkin, elle sembloit ne plus goûter d'autre plaisir que de s'entretenir de lui avec ses confidentes. Celles-ci ne manquèrent pas de flatter une passion



Catherine II. va trouver Potemkin dans son hermitage.

F. Huot del. & sculpsit

dont elles prévoyoient les suites ; elles engagèrent Catherine à faire elle-même une nouvelle démarche auprès de Potemkin, et à employer, pour le faire changer de résosolution, tout ce que peut un objet aimé sur l'esprit d'un amant passionné. Catherine, que ce conseil flattoit extrêmement, feignit quelque tems de le combattre ; on lui objecta son repos, son bonheur, sa santé, l'attachement que l'on avoit pour elle, la douleur de tous ses amis en la voyant en proie à la mélancolie ; on lui représenta que son devoir exigeoit qu'elle se conservât pour ses amis, pour ses sujets qu'elle rendoit heureux, et qui désireroient de la voir heureuse elle-même. Enfin, elle sembla céder à ces conseils, et suivit le mouvement de son cœur. Elle fut trouver encore son cher hermite.

Potemkin s'attendoit à cette visite. Il résista encore ; il représenta à l'impératrice combien sa passion et ses suites avoient fait de bruit à la cour et à la ville ; il craignoit le ridicule que les courtisans ne manqueroient pas de jeter sur lui ; il redoutoit leurs railleries. Il sentoit que sa situation à la cour altéreroit nécessairement son bonheur, et ne manqueroit pas à la fin de faire im-

pression sur l'impératrice elle-même. Catherine, toujours plus irritée par cette résistance, ne voulut point entrer dans toutes ces raisons. Enfin, après bien des négociations, Potemkin déclara qu'il ne pouvoit reparoître à la cour qu'à une seule condition; savoir, que l'impératrice le placeroit dans un rang si élevé, que les railleries des courtisans ne pourroient plus l'atteindre. Tout fut accordé.

CHAPITRE XXVIII.

Potemkin est favori déclaré. Son avancement. Son influence.

WASILSCHIKOF fut éloigné de la cour; Potemkin fut installé dans son appartement et dans sa place. Parvenu au point d'élévation qu'il désiroit avec tant d'ardeur, s'il sait profiter habilement des momens de foiblesse de celle qu'il a subjuguée, il lui sera facile d'augmenter considérablement en peu de tems, et son pouvoir et ses richesses. On s'aperçut bientôt qu'il possédoit en perfection l'art de tirer de sa place tout le parti possible. Jamais aucun favori ne s'éleva autant en si peu de tems. Il commença par

où finirent les deux favoris les plus puissans qu'ait eu Catharine, Orlof et Subof. Il se fit nommer d'abord général en chef; et au commencement de la paix avec les Turcs, qui se fit bientôt après, l'impératrice lui conféra la dignité de comte, et lui permit de porter son portrait; faveur la plus distinguée sous le règne de Catherine, et qu'elle n'accorda jamais qu'à quatre courtisans; savoir, Grégoire Orlof, Alexis Orlof, Potemkin et Subof.

L'ordre, en vertu duquel fut faite cette promotion, porte: « que le général en chef Potemkin est élevé à cette dignité, pour avoir contribué, par un grand nombre de bons conseils, à l'avancement des affaires de la paix, et qu'en reconnoissance des services qu'il avoit rendus dans les dernières guerres, par son courage et ses travaux, l'impératrice lui donnoit une épée garnie de diamans, et y ajoutoit le don de son portrait, comme une marque de sa satisfaction ».

Potemkin resta à ce point pendant dix ans. Il auroit bien désiré monter à des emplois plus importans, et Catherine auroit eu la foiblesse d'y consentir, si elle n'eût craint de blesser l'orgueil des grands de l'Empire.

Ils avoient vu, avec beaucoup de chagrin, sous le règne d'Elizabeth, les premières places civiles et militaires, données à des jeunes gens de vingt et quelques années, qui n'avoient ni esprit ni connoissances, et que l'on préféroit cependant à des hommes sages et expérimentés, qui avoient rendu de grands services à l'Etat. Catherine savoit le mécontentement que cette conduite avoit produit, et cette idée la retenoit encore.

D'abord, Potemkin n'eut pas une influence extraordinaire dans les affaires de l'Etat, sur-tout en comparaison de celle dont il jouit dans la suite. Mais il possédoit toute la confiance de Catherine, et il résolut d'en profiter pour s'établir auprès d'elle, de manière à ce qu'elle ne pût se passer de lui pour les affaires de l'Etat, lorsqu'elle se lasseroit de l'avoir pour favori. Son premier soin fut de travailler à renverser tous ceux qui pouvoient lui porter ombrage, ou du moins à diminuer leur crédit. Ceci ne doit s'entendre que des personnes les plus élevées, car pour ceux de ses ennemis, qui lui étoient inférieurs, il se contentoit de les mépriser.

Les deux Orlofs et le comte Panin étoient ceux qu'il avoit le plus à craindre. Il ne ces-

soit de les rendre suspects à l'impératrice, et comme il avoit remarqué qu'elle avoit la vanité de faire croire à l'Univers qu'elle gouvernoit seule, et sans le secours de ses ministres; il ne manquoit pas les occasions de lui représenter ces trois hommes, comme des ambitieux qui, non-contens de s'être partagés le gouvernement de l'Empire, vouloient faire voir à toute l'Europe qu'ils étoient les principaux ressorts des affaires de l'Etat, et que le règne de Catherine tiroit d'eux tout son éclat. Il ajoutoit qu'il étoit nécessaire de leur opposer un homme qui possédât entièrement la confiance de l'impératrice, qui eût le courage de s'opposer à leurs desseins, et qui fût assez attaché à sa personne, pour lui sacrifier toute la gloire qu'il recueilleroit de ses connoissances et de ses talens.

Potemkin ne manquoit pas de faire sentir en même tems, qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour opérer ce contre-poids. C'étoit prendre Catherine par son foible. Sans examiner si les soupçons qu'on lui inspiroit étoient fondés ou non, elle crut tout. Potemkin étoit trop aimable pour la tromper. Peu à peu le crédit de ces trois hommes diminua, et enfin il tomba entièrement.

A ce projet, dicté par une ambitieuse politique, en succéda un autre qui montre son caractère à découvert. Il savoit que Catherine n'avoit jamais aimé son fils Paul, aujourd'hui empereur, et que, depuis sa naissance, elle avoit même témoigné de l'éloignement pour lui. Alors ce prince étoit dans l'âge de l'adolescence, et son existence commençoit à devenir importante. Paul avoit des droits au trône, il pouvoit songer à les faire valoir. Il fut aisé à Potemkin de lui supposer des projets dangereux, et plus aisé encore d'en attribuer la cause à l'éducation que lui donnoit le comte Panin, et aux principes qu'il lui inspiroit.

Catherine qui avoit fait périr son mari, pouvoit croire son fils capable de venger la mort de celui qu'il croyoit son père. Elle connoissoit l'amour des Russes pour les révolutions, la facilité avec laquelle on les opère dans ce pays, et quels foibles moyens suffisent souvent pour cela. La crainte s'empara de son ame. Rien n'étoit plus naturel alors que de chercher les moyens de prévenir le malheur que l'on redoutoit, et Potemkin étoit tout prêt à les inspirer. Il faut, disoit-il, restreindre l'autorité de ceux qui sont autour

tour du prince, l'occuper lui-même à des choses de peu d'importance, l'éloigner de tout ce qui a quelque rapport avec les armées, le traiter toujours avec une sévérité qui le maintienne dans la crainte d'un simple sujet, et le faire constamment observer par des gens qui soient les instrumens d'un homme qui ait assez d'esprit et d'autorité, pour instruire l'impératrice de tout ce qui se passe, sans compromettre jamais ni la dignité de souveraine, ni l'autorité de mère.

Ces semences perfides poussèrent des racines profondes, et produisirent de funestes fruits. Depuis la faveur de Potemkin, Catherine témoigna ouvertement de l'éloignement pour son fils; cet éloignement dura jusqu'à sa mort, et fut poussé jusqu'à la haine. On assure qu'elle forma le projet de s'en défaire, lorsqu'il n'étoit encore qu'enfant. Ce bruit s'étoit beaucoup accrédité, lorsqu'on apprit un jour que le jeune prince étoit dangereusement malade. A cette nouvelle, une multitude de peuple se rassembla devant le palais, en criant qu'il étoit empoisonné, et en demandant à le voir. Catherine, qui sentit le danger, le prit dans ses bras, et le montra, du haut d'un balcon, au peuple, qui fut sa-

tisfait et se dissipa. Paul doit la vie à cette scène ; Catherine sentit par là tout ce qu'elle auroit à craindre si le prince venoit à mourir.

CHAPITRE XXIX.

L'autorité de Potemkin augmente de plus en plus. Sa conduite insolente envers les grands de l'Empire.

Potemkin étoit parvenu à éloigner de l'impératrice les principales personnes qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Il étoit parvenu même à changer, en haine décidée, l'indifférence qui régnoit entre la mère et le fils. Depuis ce moment, son autorité fut sans bornes, et il s'efforça d'en faire sentir le poids à tous, et sur-tout à ceux qui étoient revêtus des premières dignités de l'Etat. Avant lui, Orlof avoit traité avec indifférence tout ce qui paroissoit à la cour ; mais ce favori avoit paru, pour ainsi dire, en même-tems que l'impératrice, on étoit accoutumé depuis long-tems à son humeur, et il s'étoit toujours conduit avec tant de légèreté, qu'on étoit porté à lui pardonner ses défauts. Wasilschikof, qui sentoit son peu de mérite, s'étoit

conduit avec beaucoup de modestie. Toutes ces circonstances rendoient plus frappante la conduite de Potemkin. Tous les jours les personnes du premier rang alloient lui faire la cour; sans cesse il étoit entouré d'une foule de courtisans de toute espèce, de princes, de comtes, de généraux, qui épioient le moment de pouvoir l'approcher. Souvent il refusoit la faveur de se montrer, et quand il l'accordoit c'étoit toujours en jetant sur tout le monde un regard de mépris que méritoient bien tous ces lâches courtisans. Quand il lui prenoit envie de donner de ces sortes d'audiences, il affectoit de faire entrer les personnes les plus distinguées pendant le tems qu'on l'habilloit. Alors, sans se déranger, il leur disoit quelques paroles, ou s'amusoit à faire des plaisanteries avec ses gens, sans daigner faire attention à eux. S'il lui arrivoit d'adresser à l'un d'eux quelque parole obligeante, ou de lier quelqu'entretien familier, ce traitement étoit regardé comme une grande faveur, et celui qui en étoit l'objet en tiroit autant de gloire et de vanité que s'il eût reçu cet accueil de la part de l'impératrice. Cependant, en l'examinant bien dans ces instans de faveur, on voyoit tou-

jours l'orgueil percer dans ses manières et ses discours. Il logeoit, comme ses prédécesseurs, dans le palais de l'impératrice, et au-dessous de l'appartement de cette dernière. Quelquefois, lorsque la cour étoit rassemblée dans son appartement, il montoit, en robe de chambre, chez l'impératrice, et laissoit là tous les grands seigneurs attendre aussi long-tems qu'ils le jugeoient à propos. Quelquefois aussi Catherine descendoit elle-même chez lui en négligé, et alors les seigneurs, qui comprenoient ce que cela vouloit dire, ils tiroient humblement leur révérence et s'en alloient. C'est ainsi que vécurent les favoris de Catherine, avant et après Potemkin ; mais une chose particulière à ce dernier, c'est qu'il continua, jusqu'à la fin de sa vie, ce ton familier avec elle et insolent avec la cour, et que, n'étant plus favori, il étoit encore maître.

CHAPITRE XXX.

Embarras de Catherine pour l'élévation de Potemkin. Il est nommé prince de l'Empire, et décoré des principaux ordres de l'Europe.

Malgré le grand désir que Catherine avoit de donner à Potemkin, une place dans laquelle il pût exercer publiquement le pouvoir absolu dont il jouissoit, dans les principales parties du gouvernement, la chose ne paroissoit pas encore possible. Les commandemens en chef des armées, des flottes, de l'artillerie; les présidences, dans les administrations de la guerre, de la marine et des affaires étrangères, étoient remplis par des hommes recommandables, soit par leur mérite réel, soit par de longues années de service, soit par quelqu'autre motif, et que l'on ne pouvoit éloigner, pour les remplacer par un jeune homme nouveau. Il fallut donc attendre le moment où l'on pourroit décemment lui donner une ou plusieurs de ces places. En attendant, on lui donna, pour

augmenter ses revenus, le gouvernement de Novogord, qu'il garda long-tems, et dont il ne se démit, dans la suite, que pour en avoir de plus considérables.

Cependant Potemkin auquel Catherine avoit promis de le placer dans un rang aussi élevé qu'Orlof, pressoit l'exécution de cette promesse. Les obstacles que l'on vient d'exposer, ne permettant pas de lui donner une des premières places de l'Empire, on eut recours à des dignités étrangères. La plus importante étoit celle de prince. Jamais Catherine ne conféroit cette dignité; elle préféroit d'une manière marquée les princes de l'empire d'Allemagne à ceux de la Russie. Pour satisfaire son amant, elle écrivit vers le commencement de 1776, au prince Galitzin, son ambassadeur à Vienne, de demander à l'empereur Joseph II, une audience particulière, dans laquelle, après l'avoir assuré des sentimens d'amitié qu'elle avoit pour lui, il lui demanderoit d'élever Potemkin à la dignité de prince de l'Empire. Joseph II, qui voulut donner de l'importance à l'affaire, assura (ce que personne ne croyoit) qu'il avoit pris pour principe de ne conférer cette dignité que très-rarement, et qu'il l'avoit

déjà refusée à deux personnes qui lui avoient été recommandées par sa mère. Cependant, ajouta-t-il galamment, je suis charmé de trouver cette occasion de donner à l'impératrice de Russie, une preuve de mon amitié pour elle, d'autant plus que les grandes qualités du comte Potemkin justifient suffisamment cette demande. Galitzin dépêcha sur-le-champ un courrier à Pétersbourg, pour porter cette grande nouvelle à Catherine; et au mois de mars de la même année, le diplome fut expédié. Bientôt après une ordonnance de l'impératrice, publiée dans tout l'Empire, annonça ce grand événement, et enjoignit à tous les Russes, de donner au nouveau prince le titre d'altesse. Depuis ce tems-là, Potemkin fut appelé par excellence *le prince*, quoiqu'il y eût d'autres princes d'Allemagne en Russie, et qu'Orlof eût à cet égard l'ancienneté sur lui.

Nous aurions dû remarquer que Potemkin avoit déjà reçu les deux ordres russes de St.-André, St.-Alexandre Nefski, et de Ste.-Anne du Holstein. Mais ces ordres ne lui donnoient point en Russie, un rang plus distingué que celui qu'il avoit déjà. Il étoit tellement avide de ces sortes de distinctions,

qu'il demandoit même celles qu'il ne pouvoit obtenir. Ce fut particulièrement dans les premiers six mois de l'année 1776, qu'il intrigua pour se les procurer, apparemment parce qu'il prévoyoit que sa faveur tiroit à sa fin, et qu'il vouloit remplacer par des cordons le vide qui alloit en résulter. L'ordre de l'Aigle noire fut le premier qui lui fut accordé. Frédéric II, qui le donnoit très-rarement, ne fit aucune difficulté de l'accorder à un homme dont le crédit pouvoit relever en Russie l'influence de la Prusse, sur laquelle l'Autriche commençoit à prendre le dessus. Il n'eut pas de peine à obtenir du Danemarck l'ordre de l'Eléphant. Cette cour avoit trop d'obligations à l'impératrice, pour lui refuser une chose de cette nature. Le courrier qui l'apporta fut chargé en même-tems d'une lettre du comte de Bernstorf à Potemkin, dans laquelle le ministre danois prioit le nouveau chevalier de vouloir bien travailler à maintenir la bonne intelligence qui régnoit entre les deux cours. On trouva plus de difficultés à lui faire obtenir l'ordre de St.-Séraphin, parce que la cour de Suède étoit extrêmement mécontente de la partialité que celle de Russie témoignoit pour le Da-

nemarck. On se borna d'abord à des négociations secrètes, et l'on n'auroit probablement pas réussi, si l'ambassadeur de France ne se fût chargé de négocier cette affaire. Nous ignorons à quelle époque Potemkin fut décoré des ordres de l'Aigle blanc et de St.-Stanislas. Peut-être les reçut-il avant ceux de Russie; car alors on étoit accoutumé à regarder les ordres de Pologne comme inférieurs à ceux de Russie. Mais ce qui prouve combien Potemkin et ceux qu'il employoit dans ces sortes d'affaires, connoissoient peu les pays étrangers, c'est qu'on s'avisa de demander à Vienne, à Versailles et à Londres, les ordres de la Toison d'or, du St.-Esprit et de la Jarretière. On ne se rebuta point lorsqu'on apprit que la religion s'opposoit à accorder les deux premiers, et que le dernier étoit borné à un petit nombre de membres qui suffisoient à peine pour l'Angleterre, et l'on continua les négociations pour engager les trois princes à violer les lois de leur pays, en faveur d'un insolent parvenu. On ne réussit point, et ces efforts ne servirent qu'à faire connoître de plus en plus la foiblesse de Catherine, et la ridicule vanité de son favori.

CHAPITRE XXXI.

Potemkin se lasse du rôle de favori. Il s'en débarrasse sans perdre son autorité et son crédit. Savadouski devient favori. Intrigues.

POTEMKIN étoit parvenu, par ses intrigues, à devenir le favori de Catherine; en 1776, il cessa de l'être, parce qu'il le voulut. La ruse et la dissimulation l'avoient porté à ce poste, et toute la cour, à l'exception de Catherine, avoit pénétré alors son caractère et ses véritables desseins. Toutes les circonstances lui étoient favorables; il parvint à son but, établit sa faveur sur des bases solides, et se rendit nécessaire. Il ne falloit pas pour cela un très-grand génie, la foiblesse de Catherine faisoit plus de la moitié de l'ouvrage. Au moment dont nous parlons, il devint las de son rôle. Il s'en débarrassa d'une manière qui prouve d'autant plus sa finesse, qu'il s'agissoit de tromper des personnes au fait des intrigues de la cour, et particulièrement le comte Panin, qui joignoit, à beaucoup de pénétration, une grande con-

noissance du cœur humain. Voici quel étoit le plan de Potemkin.

Il vouloit conserver son crédit auprès de l'impératrice, afin d'avoir plus d'influence dans les affaires. Il vouloit quitter l'emploi de favori, proprement dit, et proposer à l'impératrice, pour successeur dans cet emploi, un homme hors d'état de lui nuire. Mais tout cela devoit se faire, de manière à faire croire que Catherine le quittoit comme favori, qu'il ne faisoit que céder à la nécessité; et que l'impératrice, pleine de compassion et de reconnoissance, s'efforçoit de le dédommager en lui accordant tout ce qu'il demandoit. Les choses se passèrent ainsi. Potemkin se trouvant à Moscou, où il avoit accompagné l'impératrice, qui alloit y célébrer les fêtes de la paix, se plaignit du dérangement de sa santé. Catherine en fut inquiète. Cette circonstance amena ce qu'il désiroit; ce fut le commencement du changement qu'il avoit préparé. Vers ce tems, l'impératrice prit auprès d'elle, sur la recommandation du général Romanzof, deux secrétaires, qui avoient travaillé jusqu'alors dans la chancellerie de ce dernier. L'un d'eux, nommé Savadouski, plut à Catherine. Elle en fit même la confidence à

quelques personnes. Cette nouvelle passion fut bientôt connue, et donna lieu à divers projets. Potemkin ne fut pas le dernier à l'apprendre. On examina le nouveau candidat, on trouva que c'étoit un homme ordinaire, et incapable, sous tous les rapports, de nuire au prince, tant qu'il ne seroit point conduit par d'autres; et l'on fut content de ce choix.

Savadouski est fils d'un ecclésiastique de l'Ukraine; c'est un homme sans caractère prononcé, et qui a toujours été l'instrument des autres. Tout son mérite consiste à savoir le latin, et à écrire passablement le russe. Il est le seul des favoris de l'impératrice, à l'exception de Potemkin, qui ait conservé plusieurs places distinguées après sa disgrace. Il jouit actuellement d'un revenu de quatre-vingt mille roubles.

On revint à Pésersbourg; la prétendue maladie de Potemkin empira toujours; mais son zèle à servir l'impératrice, dans les affaires de l'Etat, n'en étoit que plus ardent, à ce qu'il assuroit. Ma santé, disoit-il, n'exige qu'un peu de repos, et sera bientôt rétablie.

Cependant il avoit auprès de l'impératrice, des gens qui lui faisoient l'éloge de Savadouski. Les ennemis du prince, dont les prin-

cipaux étoient les Orlofs et Panin, divisés auparavant, se réunirent alors, et rassemblèrent les restes de leur crédit, pour travailler à sa perte qu'ils croyoient possible. L'impératrice, qui formoit un troisième parti, étoit dans l'embarras. D'un côté, elle voyoit un favori encore aimable mais malade; un ami qui lui avoit donné de bons conseils, qui vouloit lui en donner encore, et qui brûloit du désir de se sacrifier pour son service; de l'autre, un jeune homme bien fait, plein de vigueur et de santé. Potemkin lui-même ne paroissoit pas avoir d'éloignement pour ce dernier, et c'étoit beaucoup. D'ailleurs il étoit étranger aux intrigues, et modeste comme tous les favoris qui commencent leur carrière. Entre ces deux hommes se trouvoient Panin et les Orlofs, amis de l'impératrice, toujours prêts à l'aider de leurs conseils et de leurs moyens, dans les cas les plus difficiles. Ils conseilloient ouvertement de renvoyer Potemkin, et de le remplacer par Savadouski. Catherine croyoit dans toutes les réflexions qu'elle faisoit sur cette affaire, ne suivre que son esprit et son cœur. Elle ne s'apercevoit pas qu'elle étoit dirigée par les insinuations secrètes de Potemkin, par les mouvemens de son cœur, qui par-

loit également pour les deux favoris, par les intrigues de Panin et d'Orlof, cachées sous le masque de l'amitié. Le résultat fut tel que tous le désiroient. Tout le monde fut content. Dans la suite seulement, les ennemis de Potemkin connurent qu'ils n'avoient été que les instrumens de ses projets, et que dans le fond, lui seul étoit parvenu à son but.

CHAPITRE XXXII.

Potemkin s'éloigne de la cour. Il revient. Son crédit se soutient. Idée de sa fortune.

POTEMKIN avoit atteint son but; il n'étoit plus favori; mais il conservoit tous les avantages attachés à cette place, et continuoit même de loger au palais dans l'appartement des favoris. Ceux qui le croyoient tout-à-fait disgracié, regardèrent cette dernière circonstance comme un mauvais présage. Enfin il s'ennuya de la cour, et songea à changer de situation. On a débité qu'on lui avoit conseillé sous main, de s'éloigner pour quelque tems de Pétersbourg; mais rien n'est plus faux. L'impératrice elle-même commençoit à le craindre, et elle seule auroit pu

lui faire donner ce conseil. Il auroit été très-mal reçu d'un homme orgueilleux qui avoit contracté l'habitude de commander, qui donnoit sans cesse des conseils et n'en demandoit à personne. Ce fut de lui-même qu'il conçut le dessein de faire un voyage dans son gouvernement. Il en demanda la permission à l'impératrice, et l'obtint sans difficulté. Au mois de juin, il partit de Sarskoe-Selo; l'impératrice lui fit ses adieux en présence de toute la cour, et lui donna les marques les plus flatteuses d'attachement et de bienveillance. Son voyage ressembla à celui d'un souverain qui parcourt ses états pour jouir des hommages de ses sujets. Partout il fut reçu sous des arcs de triomphe, avec des chœurs de musique et des discours solennels. Par-tout où il passoit et où il s'arrêtoit, il ne voyoit que des fêtes en son honneur, auxquelles souvent il dédaignoit d'assister. Le caractère de la nation Russe se montra tout entier dans cette occasion comme dans toutes les occasions semblables.

Au milieu de toutes ces fêtes, de toutes ces démonstrations du peuple, Potemkin ne s'avisa pas de rien faire pour le soulager. Au bout de quelque tems, il revint à Pétersbourg

où il crut sa présence nécessaire. Il y avoit lieu de croire que, pendant son absence, l'impératrice donneroit son appartement à Savadouski; mais Potemkin ne l'avoit pas permis, et l'impératrice n'osa le faire. Il y logea encore à son retour.

Cependant Catherine désiroit bien qu'il quittât cet appartement. Pour l'y engager, elle acheta cent mille roubles le palais d'Anitzischkof, qu'elle lui donna. Potemkin trouva qu'il étoit meublé trop mesquinement; on lui donna quatre-vingt mille roubles pour cet objet; mais il garda l'argent et resta dans son ancien appartement jusqu'au mois de février 1777. Alors il occupa quelques appartemens dans une maison dépendante de l'hermitage, et y resta toujours depuis.

Un motif qui le détermina pour cette maison, c'est qu'elle a des galeries qui communiquent au palais d'été, et qu'il pouvoit se rendre secrètement chez l'impératrice et elle chez lui, circonstance essentielle pour que l'on fût convaincu que son crédit étoit toujours le même.

Nous avons différé jusqu'à présent de parler de la fortune de Potemkin, afin de rassembler tout ce qui a rapport à cet objet, depuis le

le commencement de sa faveur jusqu'à la fin de l'année 1777. Tout ce qui avoit rapport à cet homme extraordinaire, soit pour les affaires politiques, soit pour les affaires domestiques, étoit connu de toute la cour, parce qu'il y avoit toujours des intermédiaires. Mais quant à ses affaires de finance, elles étoient moins connues, parce que souvent elles se traitoient entre lui et l'impératrice seulement. Catherine, qui avoit rougi des profusions auxquelles la portoit sa foiblesse pour ce favori, ne dit jamais rien sur cet article, si ce n'est dans quelques momens d'humeur ou de mécontentement; et Potemkin, naturellement caché et défiant, faisoit lui-même les affaires relatives à cet objet, et ne parloit à personne des présens secrets qu'il recevoit de l'impératrice. Tout ce que nous allons dire à ce sujet, est tiré de mémoires authentiques, ou de relations faites par des personnes dignes de foi. La seule chose que l'on pourroit nous reprocher, ce seroit de n'avoir pas indiqué exactement toutes les sommes que Catherine lui donna secrètement, et les dettes qu'il fit successivement. Les sommes qu'il reçut avant que d'être déclaré favori, quelque considérables

qu'elles aient été, n'ont pu suffire aux dépenses qu'il faisoit alors. Lorsque son crédit fut bien établi, ces richesses durent augmenter considérablement. Il fut le premier des favoris de Catherine, auxquels elle assigna un traitement annuel de cent quarante-quatre mille roubles, qui étoient payés par mois. Ses successeurs en reçurent autant. Lorsqu'il renonça à cette place, Catherine lui fit en secret une pension très-considérable, et il l'obtint d'autant plus aisément, qu'il avoit eu l'adresse de lui persuader que c'étoit elle qui le quittoit, sans qu'il y eût de sa faute. On croit que cette pension étoit de cent mille roubles. Ce qu'il retiroit de ses charges et de son gouvernement, étoit très-considérable, mais ne faisoit qu'une petite partie de ses revenus. En 1777, ses terres lui rapportèrent soixante et dix mille roubles, et beaucoup plus dans les années suivantes. Catherine lui avoit donné six mille paysans, qu'elle avoit fait acheter pour lui par le comte Jaguschinski. Il reçut à la même époque huit cents paysans dans la Livonie, qu'il revendit quelque tems après. La place de favori étant devenue vacante, comme nous le dirons dans la suite, Catherine lui fit présent de cent mille

roubles. Ce présent, comme beaucoup d'autres, seroit resté secret, s'il n'eût pas été assigné sur une caisse de l'Empire, et porté sur les comptes. Le nouveau favori lui en donna autant.

Il faut compter aussi parmi les revenus du prince, cent mille roubles que l'impératrice lui donnoit tous les ans, le jour de l'aniversaire de sa naissance, et une somme semblable le jour de sa fête. Il reçut exactement ces deux sommes depuis 1775 jusqu'à sa mort. C'est ici le lieu de raconter une anecdote qui se passa en 1780. L'impératrice ayant eu quelque démêlé avec Potemkin, peu de jours avant l'anniversaire de sa naissance, ne lui envoya point le présent ordinaire, mais seulement un souvenir garni de brillans, dont la valeur pouvoit être de trente mille roubles. Potemkin fut si irrité de ce changement, qu'il ne daigna pas remercier l'impératrice, et lui marqua même son mécontentement d'une manière assez grossière. Catherine, pour avoir la paix, lui envoya les cent mille roubles, et lui laissa le souvenir.

Potemkin n'avoit pas besoin d'employer ces sommes à l'entretien de sa maison et de sa cour, et aux fêtes somptueuses qu'il donnoit

souvent. Toutes ces dépenses étoient acquittées par l'impératrice. Il étoit servi par la livrée de la cour; tous les équipages étoient à sa disposition, en quelqu'endroit qu'il se trouvât; la caisse impériale payoit cent mille roubles par an pour sa table. Ces sommes lui suffirent au commencement; mais dans la suite il faisoit, chaque année, des dettes considérables pour sa table, et l'impératrice les payoit. Ajoutez à cela, que tous les vins qu'il demandoit lui étoient fournis des caves de la cour.

CHAPITRE XXXIII.

Catherine se dégoûte de Savadouski. Soritz est proposé par Potemkin, et accepté. Korsakof lui succède, et est bientôt renvoyé.

Au commencement de l'année 1777, Catherine commença à se dégoûter de Savadouski; elle désira un nouveau favori, et n'osa le choisir sans en parler à Potemkin, tant cet homme avoit eu l'art de l'asservir. Elle lui en parla; et il lui proposa Soritz, officier de hussards. Il fut accepté sans difficulté; et deux

cents mille roubles payèrent, comme nous l'avons vu, ce service qu'il rendit par là à l'une et à l'autre.

Soritz ne resta qu'un an en place. L'orgueilleux Potemkin lui faisant trop sentir sa supériorité; ils prirent querelle. Potemkin ordonna qu'il fût renvoyé, et il le fut. C'est à cette occasion, que Soritz, qui vit encore, et qui est accablé de dettes, a raconté à tout le monde, le double présent que Potemkin avoit reçu lorsqu'il l'avoit introduit auprès de Catherine (1).

Depuis ce tems, Potemkin choisit lui-même presque tous les favoris de Catherine, à l'ex-

(1) D'après ce recit, qui est exact, et tiré de mémoires authentiques, que doit-on penser du conte que nous fait J. Castéra dans sa *Vie de Catherine II* ? Il prétend que Soritz fut renvoyé parce qu'il n'étoit pas assez instruit, et qu'il ne parloit que la langue russe. Il prétend encore que Potemkin fut courroucé de ce renvoi, et en fit des reproches à Catherine. Débiter de pareils contes, c'est bien mal connoître les rapports qui existoient alors entre Catherine et Potemkin, la foiblesse et la crainte de l'une, l'insolence et l'obstination de l'autre. Ce qui prouve d'ailleurs que l'ignorance ne fut point le prétexte du renvoi de Soritz, c'est que Korsakof, qui lui succéda, étoit aussi ignorant que lui.

ception de ceux qu'elle ne voyoit qu'en secret, et sans leur donner un rang. Même lorsqu'il étoit absent, et que Catherine hasardoit d'en choisir un elle-même ; le nouveau candidat, ne se croyoit jamais assuré dans sa place, s'il n'avoit pas l'agrément du prince ; il ne manquoit pas de le lui demander humblement, et on ne l'accordoit qu'à la condition des cent mille roubles d'usage.

A Soritz, succéda Korsakof, capitaine de cuirassiers, qui fut nommé de la même manière, au mois de juin 1778, et qui ne resta en place que jusqu'à la fin de l'année suivante. Korsakof étoit bel homme, mais entièrement borné, et sans aucune connoissance, ainsi que son prédécesseur. Potemkin les choisissoit ainsi, parce qu'il savoit bien que lorsque les besoins physiques seroient satisfaits, le favori paroîtroit ennuyeux et insupportable, et qu'il ne pourroit par conséquent travailler efficacement à diminuer son crédit. On raconte de Korsakof une anecdote qui prouve à quel point étoit son ignorance. Lorsque l'impératrice prenoit un nouveau favori, elle faisoit mettre ordinairement dans son appartement des livres d'histoire et de politique, afin qu'il se mît en état de causer

avec elle sur ces objets. Korsakof, voyant ce soin, s'imagina que l'impératrice jugeoit de son mérite au grand nombre de livres qu'il auroit dans sa bibliothèque. Il fit venir un libraire de Pétersbourg, et lui demanda des livres pour remplir une grande pièce qu'il lui montra. Il lui recommanda sur-tout que les livres fussent proprement reliés, et aussi grands les uns que les autres. Le libraire offrit plusieurs ouvrages; mais on ne put convenir de rien, parce qu'ils étoient de format différent. Enfin, Korsakof se rendit lui-même dans le magasin du libraire, pour choisir ce qui lui convenoit. Après avoir cherché pendant long-tems, il trouva une longue suite de livres reliés, qui étoient une quantité d'exemplaires du même ouvrage et de la même édition. Parbleu, dit Korsakof, en voyant cette suite de livres, à quoi bon chercher davantage? voilà précisément ce qu'il me faut. Ces livres-là rempliront mes tablettes à merveilles; et il acheta tous ces livres.

CHAPITRE XXXIV.

Potemkin se mêle des affaires politiques. Projet de chasser les Turcs de l'Europe, et de rétablir l'ancien empire Grec.

Nous n'avons plus à parcourir que treize années de la vie de Potemkin, et cette partie est sans contredit la plus intéressante. Depuis que ce favori étoit devenu le maître de l'impératrice, il s'étoit passé des choses importantes. Nous avons passé sous silence les affaires politiques de la Russie, parce que le prince dont nous parlons, n'y prit pas la moindre part. Il paroît qu'il avoit pris pour principe de ne point se mêler des affaires qui n'avoient pas quelque rapport à ses intérêts, et au plan qu'il avoit formé. Il laissoit à d'autres le soin des affaires intérieures et extérieures. Mais lorsque leurs opérations ou les propositions des cours étrangères contrarioient ses idées, la patrie étoit comptée pour rien, sa volonté seule l'emportoit.

Jusqu'alors il avoit gardé le silence sur les projets du cabinet de l'Empire, parce qu'il n'avoit pas encore songé de quelle manière

il se formeroit, pour l'avenir, un état fixe et à l'abri des événemens. Mais depuis 1778, Potemkin devient un homme important dans les annales politiques de la Russie, et même dans l'histoire de l'Europe. Un hasard paroît lui avoir inspiré l'idée de jouer un rôle important.

Voltaire s'avisa un jour d'écrire à Catherine, d'un air prophétique, qu'elle enleveroit un jour aux Turcs les possessions qu'ils avoient usurpées, et qu'elle rétabliroit l'ancien empire Grec. L'idée lui parut agréable; elle montra la lettre au prince, qui goûta fort la prophétie, et qui croyoit alors que rien n'étoit plus facile que l'exécution. Le résultat de cette conversation, entre l'impératrice et Potemkin, fut que l'on feroit la conquête de la Turquie d'Europe. Catherine voyoit dans ce projet un aliment extraordinaire pour son ambition démesurée. Potemkin y apercevoit les moyens de former, dans ces contrées, un empire indépendant dont il seroit le maître, et avec lequel il pourroit, à l'aide d'une nombreuse armée, se rendre redoutable au successenr de Catherine. On compta pour rien, dans ce projet, le sang des hommes qui devoit couler.

Mais Potemkin n'avoit rien de ce qui est nécessaire pour exécuter de grands projets. Il croyoit, avec une force considérable, qu'il n'avoit pas le courage d'employer immédiatement lui-même, pouvoir en imposer, et il négligeoit des moyens plus faciles dont il auroit pu se servir avec plus de succès. Il prodiguoit, sans réflexion, des millions qui auroient pu servir à l'exécution de ses projets, plongeoit la Russie dans un abyme de dettes, augmentoit, d'une manière effrayante, le nombre des billets de banque, et avec tout cela, il ne parvenoit point à son but.

Pendant toute sa vie, jamais Potemkin ne perdit ce projet de vue, quoique la chose parût souvent impossible, et il eut l'adresse de conserver toujours au même degré le zèle de l'impératrice pour son exécution. Elle le proposa à ses ministres, leur déclarant qu'elle étoit décidée à l'exécuter. Les plus sages gardèrent le silence. Ils croyoient probablement que ce projet, dont on attribuoit l'invention au prince, avoit été conçu dans un moment d'enthousiasme, et que la réflexion le feroit bientôt abandonner. Les autres louèrent beaucoup les grandes vues de l'impératrice, lui représentèrent la facilité de l'exécution, et

l'affermirent ainsi dans sa résolution. Les ministres étrangers, à Pétersbourg, étoient si convaincus que la chose étoit impossible, que plusieurs d'entr'eux furent long-tems à croire qu'on y eût songé sérieusement, regardèrent ce bruit comme un conte fait à plaisir, et n'en informèrent pas leurs cours. C'est ainsi que le rêve d'un particulier donna lieu à des entreprises politiques funestes à l'humanité; c'est ainsi que les plus petites causes produisent souvent les événemens les plus terribles.

CHAPITRE XXXV.

Projet secret proposé par Frédéric II, détourné par Potemkin. On cherche chicane aux Turcs, et on tâche de les affoiblir et de les inquiéter. Naissance d'un prince que l'on croit destiné à régner à Constantinople.

ON délibéroit sur les moyens d'exécuter ce grand projet, lorsqu'on en présenta à la cour un autre, entièrement contraire à la probité et à la bonne foi, mais qui ne de-

voit, selon toute apparence, coûter ni autant de sang ni autant d'argent que le premier. Frédéric II, chef d'une maison qui, malgré tous les témoignages d'amitié, malgré toutes les alliances, sera l'ennemie éternelle de la maison d'Autriche, avoit formé, pendant la guere de la succession de Bavière, un projet propre à donner de nouvelles inquiétudes à cette maison. Il s'agissoit de donner la Finlande suédoise à la Russie, la Poméranie suédoise à la Prusse, la Norwège à la Suède, Lubec et Hambourg au Danemarck, et de former une alliance défensive avec la Russie et la Porte. Ce projet, qui étoit un secret pour la plupart des cabinets de l'Europe, fut communiqué par Frédéric, aux cours de Constantinople et de Pétersbourg, comme les plus puissantes et les plus intéressées dans cette affaire. La Porte qui, depuis long-tems, avoit perdu toute son énergie, et dont les résolutions sont toujours lentes et mal conçues, répondit qu'elle ne pouvoit prendre un parti sans avoir consulté la cour de France. La cour de Pétersbourg répondit négativement. Frédéric en avoit fait parler à Potemkin, mais celui-ci, qui, tout borné qu'il étoit, sentoit bien qu'une alliance avec le Turc, n'étoit pas un acho-

minement à le chasser de l'Europe, détourna l'impératrice de ce projet.

Cette circonstance engagea Potemkin à presser l'exécution de son dessein favori. Il craignoit que les lenteurs ne refroidissent Catherine, et il piqua l'amour propre de cette princesse, en lui représentant qu'il seroit bien plus glorieux pour elle d'exécuter un vaste projet dont elle étoit l'auteur, que de jouer un rôle passif et secondaire dans l'exécution d'un projet imaginé par un autre. Le coup fit son effet. Catherine, piquée, s'écria: Vous avez raison; en effet *cet homme veut toujours me mener*.

Depuis cet instant, le crédit de la Prusse tomba entièrement à la cour de Pétersbourg; et l'on peut assurer que c'est alors que furent jetés les fondemens de l'alliance des deux cours impériales, dont la Russie sut si bien profiter, et qui tourna si évidemment au détriment de l'Autriche.

On ne négligeoit rien pour préparer l'exécution du projet favori. Potemkin n'étoit pas homme à en trouver les moyens. Il en chargea quelques-uns de ses partisans et quelques conseillers de l'impératrice; mais tout revenoit à lui, comme au centre, et c'étoit

par lui seul que l'impératrice agissoit. On commença par inquiéter de toutes les manières les Turcs et les peuples soumis à leur obéissance. Mais comme Potemkin, qui conduisoit tout, n'avoit point formé de plan, on étoit souvent obligé de reculer, après avoir fait des démarches très-coûteuses. En 1778, on éleva, dans le gouvernement d'Azof, sur les confins de la Crimée, les villes de Catharinoslau, Cherson et Mariopol, dont on vouloit faire des places d'armes, et en même-tems des villes de commerce (1). On vouloit par là nuire au commerce de la Turquie, et inspirer de la crainte à son gouvernement. En même-tems on répandit çà et là, dans la Crimée, des émissaires qui s'efforçoient d'aigrir les Grecs et les Arméniens contre le gouvernement, qui leur faisoient de grandes promesses, et qui les engagèrent enfin à quitter le pays et à s'établir à Catharinoslau, à Mariopol, et dans les environs de cette dernière ville. La terreur que

(1) Catherine fit construire environ cent cinquante villes de cette espèce, dont fort peu sont considérables. La plupart ne peuvent pas être comparées avec un bourg de France.

les armes de la Russie avoient répandue dans ces contrées, pendant la dernière guerre, étoit encore si grande, que le chan des Tartares n'osa pas prendre des mesures pour empêcher l'émigration publique de ses sujets.

En 1779, la grande-duchesse accoucha d'un prince, auquel on donna le nom de *Constantin*. Cette circonstance si insignifiante par elle-même, parut d'un bon augure à l'impératrice et à Potemkin. On s'imagina que ce nouveau Constantin étoit destiné à régner un jour à Constantinople, et le jeune prince fut appelé pendant long-tems *l'Etoile de l'Orient*.

Cette naissance fut le signal d'une nouvelle activité contre les Turcs. Potemkin fit frapper une médaille où l'on voyoit d'un côté l'église de Ste.-Sophie de Constantinople, qui est aujourd'hui une mosquée, du haut de laquelle tomboit le croissant qui se détachoit.

CHAPITRE XXXVI.

Affaires de Crimée. Traité explicatif de celui de 1774. Indépendance des Tartares.

PAR ce traité de paix, conclu avec la Porte en 1774, l'impératrice avoit assuré l'indépendance des Tartares de Crimée, du Cuban et autres. Le chan de Crimée en avoit été si satisfait, qu'il avoit envoyé une ambassade à l'impératrice pour la remercier. Alors, la politique du cabinet russe s'étoit bornée à enlever un appui aux Turcs, dans le cas d'une invasion (1). Cette indépendance diminuoit de beaucoup les forces de la Turquie. Mais la Russie ne s'en tint pas là. On avoit élevé des difficultés sur le commerce de la mer Noire, sur les droits des princes et des habitans de la Moldavie et de la Valachie, sur le droit des Tartares de Crimée de chosir

(1) Ordinairement le chan des Tartares étoit obligé, en cas de guerre, de fournir cinquante mille hommes de cavalerie à la Porte. A présent la Crimée ne contient peut-être pas cinquante mille ames. En 1785, on n'y comptoit que dix-sept mille mâles.

eux-

eux-mêmes leur chan, sur la fixation des limites, et même sur le prétendu droit d'entretenir des troupes dans le pays des Tartares. Cette dernière querelle avoit été suscitée en 1778, par Potemkin, qui vouloit favoriser par là l'émigration des grecs chrétiens, et soutenir le chan Schahin-Guïrey, qui s'étoit vendu à la Russie.

Les Turcs se plaignoient depuis long-tems; leur mécontentement étoit au comble, lorsqu'en 1779, Potemkin leur fit proposer, comme un moyen de conciliation, d'expliquer le traité de 1774. Il paroissoit étrange de proposer une telle explication après cinq ans. Cependant, la Porte y consentit. Elle ne prévoyoit pas alors, que cette démarche étoit le prélude des nouvelles entreprises que méditoit la Russie. Le but de cette dernière, en faisant cette proposition, étoit, non-seulement d'ôter aux Turcs tout espoir de pouvoir jamais compter sur les Tartares, mais encore d'assurer tellement l'indépendance de ces derniers, que la reconnoissance les portât à soutenir les Russes de tout leur pouvoir.

Nous ferons peu d'observations sur ce traité explicatif. Les chans y sont déclarés princes souverains, n'étant obligés de rendre compte

de leur conduite à aucune puissance humaine. Le grand sultan n'est plus considéré que comme leur chef religieux, en sa qualité de premier calife de la religion mahométane; et il ne peut se mêler en aucune manière des affaires politiques des Tartares. La Porte renonce solennellement à tous les droits et prétentions quelconques qu'elle s'attribuoit sur les hordes des Tartares. Les Russes promettent de retirer leurs troupes du pays dans le délai de trois mois. La Turquie reconnoît Schahin-Guïrey, chan de Crimée. On lui cède un petit canton dépendant d'Oczakof, à condition de n'y faire aucune construction nouvelle. La Russie accorde une amnistie entière aux Cosaques-saporoges. On accorde aux Russes la libre navigation de la mer Noire, dans les autres mers, de même qu'aux Anglais et aux François. Les Turcs ne peuvent plus troubler l'exercice de la religion grecque dans la Moldavie et la Valachie; ils sont tenus de rendre les biens enlevés dans ces pays aux couvens et aux particuliers, et de les rétablir sur le pied convenu par la paix conclue à Belgrade, en 1739. Les particuliers auxquels la Russie a donné des biens dans ces contrées, lorsqu'elle y commandoit, en resteront possesseurs. Ces deux principautés se-

ront assujetties à un tribut modéré, qui sera porté à Constantinople, tous les deux ans. La Porte recevra favorablement les chargés d'affaires des princes de la Moldavie et de la Valachie. Enfin, la cour ottomane donnera des dédommagemens convenables à ceux des habitans de la Morée, auxquels on a pris leurs biens.

Nous sommes entrés dans tous ces détails sur ce traité, parce que Potemkin se vantoit d'en être l'auteur, et que nous avons voulu montrer que non-seulement les Turcs y perdirent beaucoup, mais que les ministres russes y jetèrent les semences de la rupture qu'ils méditoient.

Le chan des Tartares, séduit par l'indépendance qu'on lui assuroit, envoya une nouvelle ambassade à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice. Nous verrons dans la suite combien il se trompoit. Ce bonheur apparent fut de courte durée, et cette prétendue liberté devint bientôt un horrible esclavage.

CHAPITRE XXXVII.

Guerre de la succession de Bavière. Le roi de Prusse et l'empereur briguent la protection de Potemkin. La Russie reste neutre.

Au commencement de 1779, la guerre de la succession de Bavière duroit encore, et il n'y avoit pas apparence que la paix, conclue bientôt après à Teschen, fût si prochaine qu'elle l'étoit en effet. La politique des puissances intéressées sembloit les forcer alors de rechercher l'appui de la France et de la Russie. L'Autriche et la Prusse briguoient surtout la faveur de la cour de Pétersbourg, qui pouvoit les soutenir l'une ou l'autre dans la guerre, ou procurer à l'une ou à l'autre des conditions de paix avantageuses. Les deux puissances, pour parvenir à leur but, ne craignirent pas de compromettre leur dignité, et par conséquent celle de l'Empire; car pour gagner la Russie, il falloit faire la cour à Potemkin. Il étoit difficile de lui offrir des choses qu'il n'eût pas déjà. On assure que la cour de Vienne lui fit donner une somme

d'argent considérable par le comte de Kaunitz, son ambassadeur. Nous ne pouvons pas assurer le fait; mais nous croyons que cette somme aura été distribuée aux personnes qui jouissoient de quelque crédit auprès du prince. Pour gagner Potemkin, il auroit fallu plus d'argent que la cour de Vienne n'étoit en état de lui en offrir. D'ailleurs, il étoit inutile que cette cour cherchât à le corrompre; car Potemkin ayant plus besoin, dans son projet contre les Turcs, des secours de l'Autriche que de ceux de la Prusse, devoit naturellement pencher pour la première. La dernière au contraire devoit faire tous ses efforts pour gagner le prince. Frédéric II n'étant pas d'humeur à sacrifier des sommes considérables pour des avantages incertains, se borna à lui faire des promesses aux dépens des autres. Il savoit que le prince avoit eu envie de devenir duc de Courlande; il lui proposa de l'aider dans ce projet, s'il y songeoit encore. Il offrit même de contribuer à dédommager le duc Biron, et de lui procurer toutes sortes d'avantages dans ses possessions de Silésie.

D'abord Potemkin reçut assez bien la proposition. Le comte de Stackelberg, ambassa-

deur de Russie à Varsovie, en fit la proposition au roi de Pologne, qui répondit, comme à l'ordinaire, qu'il signeroit tout ce que demanderoit l'impératrice. Mais Potemkin voyant qu'il ne pouvoit devenir duc de Courlande, sans fournir au roi de Prusse des troupes contre l'Autriche, renonça à ce projet.

Catherine, sollicitée et par Fréderic et par Joseph II, demanda conseil au prince. Il est de l'intérêt de la Russie, répondit Potemkin, que l'Autriche et la Prusse s'affoiblissent le plus qu'il est possible; et s'il arrivoit que l'une de ces deux puissances fût prête à succomber, la gloire de l'impératrice exigeroit alors qu'elle lui tendît une main secourable. D'après ce conseil, Catherine décida qu'elle resteroit simple spectatrice de cette guerre; mais on ne sait pas ce qui seroit arrivé si la paix de Teschen, à laquelle Potemkin n'eut aucune part, ne se fût pas faite bientôt après. Peut-être que l'enthousiasme du projet oriental auroit étouffé toute autre considération, et décidé la Russie en faveur de l'Autriche; peut-être aussi que l'appât du duché de Courlande auroit fait évanouir ce projet, et penché la balance vers la Prusse.

La conduite incertaine de Potemkin dans

cette occasion prouve bien qu'il avôit très-peu de politique et de bon sens. Il préféroit les avantages éloignés et incertains d'un projet chimérique, dont l'exécution devoit coûter des sommes et des peines infinies, à la possession certaine d'un beau pays qui pouvoit, dans sa situation, lui devenir beaucoup plus utile que le projet oriental. Potemkin duc de Courlande, auroit pu aisément, avec l'or et les hommes de la Russie, former une petite armée, qui auroit pu lui servir à autre chose qu'à l'expulsion des Turcs. Soutenu par cette armée, et à l'abri de toute inquiétude du côté de la Prusse et de l'Autriche, il lui auroit été facile de se rendre indépendant de la Pologne. Il pouvoit même, comme il le désira dans la suite, devenir roi de Pologne; car si Catherine l'eût voulu, Poniatouski auroit aussi bien renoncé alors à cette couronne qu'il y renonça dans la suite.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage de Joseph II et du prince royal de Prusse en Russie. Conduite de ce dernier à cette occasion. Potemkin veut jouer un rôle dans l'histoire de la neutralité armée.

L'ANNÉE 1780 fut remarquable en Russie, par la visite de deux princes qui vinrent à Pétersbourg. Nous n'aurions pas plus parlé de ces deux visites que de celle qu'avoit faite auparavant le roi de Suède, si celles-ci n'eussent pas été, du moins en partie, l'ouvrage de Potemkin.

Joseph II fut le premier. Potemkin avoit mis dans la tête de Catherine, de faire un voyage dans ses nouvelles possessions polonaises. On donna à l'empereur avis de ce voyage, en lui proposant une entrevue à Mohilau, où l'on devoit lui proposer ensuite d'accompagner Catherine à Pétersbourg. Joseph y consentit avec plaisir. Il crut voir dans ce voyage un moyen d'exécuter ses projets despotiques sur l'Allemagne, et d'humilier la Prusse. Mais ce n'étoit pas à cela que pensoit Catherine. Potemkin sentoit que son projet

contre les Turcs exigeoit une intelligence parfaite avec l'Autriche. Il communiqua ce projet à Joseph II, et lui demanda des secours effectifs pour l'exécution. Il lui promit, pour récompense, la Valachie, et lui fit espérer pour l'avenir l'échange de la Bavière, qui faisoit l'objet de ses vœux. Joseph II, loin de rejeter la proposition, fit lui-même, pendant son séjour en Russie, un plan d'exécution. Il demandoit seulement que l'on attendît encore quelque tems. Catherine et Potemkin furent aussi contens des dispositions de l'empereur, que de la proposition qu'il leur fit de marier l'archiduc François avec la princesse Elizabeth de Wirtemberg, afin d'unir les deux maisons impériales par les liens du sang.

Frédéric, inquiet de l'entrevue de Joseph II avec Catherine, envoya le prince royal à Pétersbourg, immédiatement après que l'empereur en fut parti. Cette démarche pouvoit avoir ses raisons politiques; mais elle étoit peu conforme à la dignité de ce prince, et les suites lui donnèrent lieu de s'en repentir. Frédéric-Guillaume fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; mais les observateurs remarquèrent bientôt que la froide décence présidoit à cette réception, au lieu du vif in-

térêt qui avoit animé celle de Joseph. Tout cela étoit l'ouvrage de Potemkin. Lorsqu'il fut question des affaires politiques, Catherine lui dit franchement le projet qu'elle avoit contre les Turcs, ajoutant qu'elle seroit bien aise que le roi, son oncle, favorisât cette entreprise par sa sagesse, et même par ses forces, si sa politique le lui permettoit. Le prince royal n'avoit probablement pas d'instruction pour donner une réponse positive. Il quitta la cour de Pétersbourg, assez mécontent, à ce qu'on crut apercevoir ; mais il se lia particulièrement avec le grand-duc.

Nous n'omettrons pas de dire un mot d'un grand événement politique, auquel la plupart des puissances de l'Europe prirent part, et qui commença à Pétersbourg, en 1780 ; parce que Potemkin voulut y jouer une espèce de rôle. Il s'agit de la neutralité armée (1). La cour

---

(1) Catherine soutenoit qu'elle étoit l'auteur de la neutralité armée. Au commencement des différends entre la Suède et la Russie, c'est-à-dire, vers la fin de 1780, Gustave III écrivit à son ambassadeur à Pétersbourg, que c'étoit lui qui avoit formé cette neutralité. Dans le fait, ce n'est ni l'impératrice ni le roi de Suède, mais bien le ministre français Vergennes qui en est l'auteur. Il en donna la première idée au roi de Suède, et la

de Londres fit son possible pour détourner Catherine de ce projet, et pour l'engager à se déclarer pour l'Angleterre. En conséquence, le chevalier Harris, aujourd'hui lord Malmesbury, alors ambassadeur à Pétersbourg, reçut ordre de faire son possible pour gagner Potemkin. On ne borna point les sommes dont il pourroit avoir besoin pour cela, et il y employa 50,000 livres sterlings, à ce qu'on prétend. (1). Potemkin reçut l'argent. Mais soit qu'il négligeât cette affaire parce qu'elle n'avoit aucun rapport à son projet

---

proposition en fut faite si secrètement à l'impératrice de Russie, qu'elle crut que personne n'y avoit encore pensé.

(1) Un ministre étranger, à Pétersbourg, reçut ordre de sa cour, de sonder le comte Panin sur ce qui se passoit au sujet de la neutralité armée, et de l'instruire des obstacles que la cour de Londres mettoit aux négociations. Le ministre obéit et déclara au comte qu'il savoit que Potemkin avoit reçu, pour cet objet, 50,000 roubles de l'Angleterre. Comment, répondit Panin, vous croyez si légèrement tout ce qu'on vous dit. Soyez persuadé, Monsieur, qu'avec cinquante mille roubles on ne gagne pas le prince Potemkin. Le ministre comprit ce que Panin vouloit dire ; il prit de nouvelles informations, et il apprit que le prince avoit reçu une somme beaucoup plus considérable.

favori, soit qu'il n'ait pas eu l'adresse de rendre nuls les efforts de Panin, qui n'aimoit pas l'Angleterre ; la neutralité armée n'en eut pas moins lieu. Panin et Vergennes étoient liés d'amitié. Le premier travailla à faire réussir le projet de son ami. Lorsque l'impératrice lui demanda son avis, il répondit que jamais il ne s'étoit présenté une chose plus glorieuse pour elle que l'établissement de cette neutralité armée. Il n'en fallut pas davantage, et pour cette fois-ci, Potemkin ne fut pas écouté.

CHAPITRE XXXIX.

Landskoy devient favori. Potemkin approuve ce choix. Friponnerie.

DEPUIS le renvoi de Korsakof, jusqu'au milieu de 1780, la place de favori étoit restée vacante. Vers ce tems, on proposa Landskoy à l'impératrice. C'étoit un très-bel homme, qui n'étoit alors que simple cavalier dans le régiment des gardes. Il étoit un jour en sentinelle à la porte de l'impératrice, lorsque le général Tolstoy entra chez cette princesse. Le genéral, frappé de sa belle figure, en

parla comme par plaisanterie à Catherine. Elle voulut le voir, en fut contente, et le prit à son service particulier. Potemkin n'eut aucune part à ce choix; mais les amis du nouveau favori, lui conseillèrent d'obtenir son agrément. Il alla trouver le prince, lui déclara que l'impératrice avoit jeté les yeux sur lui, le pria de confirmer ce choix, et promit de se conformer entièrement à ses volontés, pendant tout le tems qu'il resteroit en faveur. Potemkin, fâché de n'avoir pas été consulté, le reçut d'abord fort mal, et se plaignit hautement que l'impératrice eût osé faire un choix sans le prévenir. Landskoy répéta ses promesses de soumission, et invita le prince à exiger de lui ce qu'il jugeroit à propos. Alors Potemkin s'adoucit, et lui promit sa protection, à condition qu'il lui donneroit 200,000 roubles aussitôt qu'il seroit installé. Landskoy y consentit; et l'affaire fut arrangée. Une dispute qu'il y eut entre eux, quelques années après, fit connoître les conditions de ce traité.

Cette avidité de Potemkin étoit extrême, et elle le porta, l'année suivante à faire un tour, que l'on n'auroit pas manqué de nommer hautement une friponnerie, si l'auteur eût

été un homme moins puissant que lui. Il envoya, au prince Wœsemski, trésorier de l'Empire, un mandat, signé de la propre main de l'impératrice, par lequel elle ordonnoit de compter à Potemkin, la somme de cent mille roubles. Wœsemski compta l'argent, et en fit le lendemain son rapport à l'impératrice. Celle-ci, qui ne se rappeloit point d'avoir donné un tel mandat, demanda à le voir. On le lui montra, elle reconnut sa signature, et elle se rappela avoir donné à Potemkin, une signature sur un papier blanc, qu'il devoit remplir par un oukaz destiné à être publié dans son gouvernement. Cette aventure rendit ennemis le prince et le trésorier, et cela n'est pas étonnant; mais ce qui l'est vraiment, c'est qu'après un trait de cette nature, Potemkin ait continué à jouir de la confiance de Catherine comme s'il ne fût rien arrivé.

Elle lui donnna même, dans cette année, une nouvelle marque de sa satisfaction en le nommant son adjudant-général, place qui n'ajoutoit rien à son autorité, mais qui montroit au public qu'il possédoit toujours sa confiance. Le service de l'adjudant-général duroit huit jours, Pendant ce tems, il étoit

obligé de loger au palais où étoit l'impératrice. Alors il étoit, pour ainsi dire, le gouverneur du château; tous les rapports lui étoient adressés, et tout le militaire qui se trouvoit dans le palais, étoit soumis à ses ordres. Quoique Potemkin mangeât ordinairement avec l'impératrice, toutes les fois qu'il faisoit son service, il avoit cependant, dans son appartement, une table de douze couverts.

CHAPITRE XL.

Disputes de rang entre Catherine et Joseph II. Potemkin rétablit la bonne intelligence. Mécontentement du grand-duc et de la grande-duchesse. Raccommodement. Voyage du grand-duc à Vienne.

MALGRÉ les promesses que Joseph II avoit faites l'année précédente, Potemkin crut avoir des raisons d'être mécontent de lui. Cet empereur, conformément à l'ancien système du prince Kaunitz, avoit projeté le plan d'une alliance entre l'Autriche et la Russie. Les négociations ne faisoient que commencer

lorsqu'elles furent rompues tout-à-fait de la part de la Russie. Potemkin croyoit apercevoir, dans les projets de l'empereur, trop d'ardeur pour son agrandissement en Allemagne, et trop de froideur pour le projet de la Russie contre les Turcs. Mais ce qui nuisit le plus aux négociations, c'est que ; dans cette occasion, la cour de Vienne prétendit avoir le rang sur celle de Russie. Probablement l'empereur n'avoit pas dessein de se placer au-dessus de l'impératrice de Russie, dont il tâchoit d'obtenir l'appui, à l'exclusion de ses ennemis qui le briguoient aussi; mais l'ancien style de la cour d'Autriche attribuoit à cette cour la primauté sur toutes les autres cours de la terre; et ces expressions choquèrent Catherine. Potemkin fut chargé de déclarer que l'impératrice de Russie, ne se mettant au-dessus d'aucun autre souverain, aucun autre souverain ne devoit se mettre au-dessus d'elle. Dès que Joseph II eut connoissance de cette déclaration, il écrivit à Potemkin pour lever cette difficulté, et il y réussit; car, au mois de septembre de l'an 1781, Potemkin étoit encore disposé en faveur de l'Autriche. Joseph II s'estimoit heureux de voir la bonne intelli-

gence

gence rétablie entre lui et la cour de Russie, et il se seroit prêté à tout ce qu'on auroit exigé de lui; mais on ne pensoit plus à l'alliance entre les deux cours. Potemkin avoit pensé que, pour ne point laisser refroidir le zèle des alliés, il ne falloit faire aucune alliance qu'au moment où il seroit question d'en exécuter les conditions.

Nous allons parler maintenant d'un événement qui commença proprement en 1780, mais dont les suites s'étendirent jusqu'en 1782. Le grand-duc et la grande-duchesse, excités par le prince royal de Prusse et le duc de Wirtemberg, frère de la grande-duchesse, manifestèrent quelque mécontentement au sujet des liaisons qui se formoient entre la Russie et l'Autriche. Potemkin qui avoit ses espions, en fut bientôt instruit, et saisit cette occasion pour jeter de nouveaux soupçons sur le grand-duc. Catherine trouva très-mauvais qu'on osât blâmer ses projets politiques; mais il y eut une explication. Le comte Panin, toujours attentif à maintenir la bonne intelligence entre l'impératrice et son fils, tâcha de les réconcilier, ou du moins d'empêcher l'éclat d'une rupture, et il y réussit. La mère et le fils, sans se témoigner

de haine, reprirent leur ancienne froideur. Panin réussit d'autant plus facilement dans cette circonstance, que Catherine et Potemkin s'étoient éloignés momentanément de Joseph II. Lorsque le rapprochement fut opéré, l'empereur écrivit à Pétersbourg, pour engager le grand-duc et la grande-duchesse à faire un voyage à Vienne. Il s'adressa pour cet effet à Potemkin, et celui-ci qui crût que Joseph ne manqueroit pas d'éloigner le grand-duc de la Prusse, et de lui faire sentir l'importance du projet contre les Turcs, fit si bien que ce voyage fut décidé.

CHAPITRE XLI.

Potemkin fait épier la correspondance du grand-duc à Pétersbourg et l'intercepte. Bibikof est exilé.

Les rapports qui existoient alors entre l'impératrice, le prince Potemkin et le grand-duc, engagèrent ce dernier à se procurer des avis exacts sur ce qui se passeroit à Pétersbourg pendant son absence. L'adjudant Bibikof, qui étoit attaché au grand-duc, fut

chargé d'entretenir une correspondance secrète avec le prince Kurakin, qui étoit l'ami du grand-duc, et qui l'accompagnoit dans son voyage. Bibikof qui ne confioit jamais ses lettres à la poste, et les envoyoit par des courriers extraordinaires, écrivit tout de la manière qu'il le voyoit. Il ne cachoit rien d'important, et ne ménageoit point Potemkin. Il n'avoit point de chiffres et se contentoit de désigner les personnes dont il vouloit parler, par des signes qui étoient trop clairs. Il appeloit par exemple Potemkin, *le borgne*; et le prince, quoique bel homme d'ailleurs, avoit en effet cette difformité. Quelques-unes de ces lettres tombèrent entre les mains des espions de Potemkin, et lui furent remises. Un courrier de Bibikof fut arrêté à Narva. On saisit ses paquets et on les remit au prince. Ces lettres contenoient les expressions les plus mordantes. Potemkin entra en fureur contre Bibikof, et préparoit une vengeance terrible. Au mois d'avril 1782, quelque tems après la découverte de cette correspondance, Potemkin envoya son neveu Sarvitof chez Bibikof, pour l'inviter à venir faire une partie avec le prince. Bibikof, qui ne soupçonnoit aucune ruse dans cette invitation, accepta,

quoiqu'il eût peu d'envie de faire la partie de Potemkin; mais le neveu, au lieu de le mener chez son oncle, le conduisit chez le procureur général Vœsemski qui le fit arrêter. Aussitôt on nomma une commission pour le juger. Elle étoit composée du feld-maréchal prince Galitzin, du premier ministre Panin, et du procureur-général Vœsemski. Ces trois noms firent croire au public que Bibikof s'étoit rendu coupable de quelque grand crime; mais le mystère fut bientôt connu. On voulut en vain donner le change. Le prétexte que l'on mit en avant étoit si mal-adroit, que tout le monde le rejeta. On voulut faire croire que Bibikof avoit eu une liaison amoureuse avec une demoiselle de la cour. Mais comment se persuader que, dans une cour aussi dissolue que celle de Catherine, on auroit nommé trois des premiers personnages de l'Etat, pour juger une intrigue amoureuse? Enfin Bibikof fut exilé à Astracan, où il mourut quelque tems après; et l'on peut se figurer l'impression que fit cet événement sur l'esprit du grand-duc.

CHAPITRE XLII.

Potemkin poursuit son projet contre les Turcs.

EN 1782, Potemkin fit de nouvelles démarches pour l'exécution de son projet contre les Turcs. Les nouvelles villes de Cherson et de Catharinoslau manquoient d'habitans. Il fit conduire cent familles dans ces contrées, et particulièrement à Cherson. Ces familles étoient tirées de l'Allemagne et de la Livonie, province la plus peuplée de l'empire de Russie. Les premières avoient été attirées, comme autrefois (1), par des promesses, de divers états de l'Allemagne, que l'on appelle proprement l'Empire; les autres avoient été, pour ainsi dire, emmenées de force. Ces malheu-

(1) En 1763, l'impératrice fit publier un manifeste par lequel elle invitoit les étrangers à venir s'établir dans ses Etats, et leur promettoit des avantages de toute espèce. Mais à l'exception de quelqu'argent pour le voyage, on ne tint parole à personne. Jusqu'en 1769, environ 25,000 hommes eurent la foiblesse de quitter leurs foyers pour passer en Russie. Plusieurs, réduits à la dernière extrémité, voulurent retourner dans leur patrie, mais on leur en ôta tous les moyens.

reux avoient quitté des campagnes où ils vivoient, quoiqu'avec peine; l'espoir d'un avenir plus heureux, si séduisant pour tous les hommes, et sur-tout pour les indigens, joint à l'appât d'une somme d'argent pour leur voyage, les avoit arrachés de leurs foyers. Il est certain que Potemkin avoit dessein de procurer un bien-être convenable à ces malheureux; non par humanité, ce sentiment étoit inconnu à son cœur; mais afin d'attirer par l'image du bonheur, les habitans des contrées voisines, et particulièrement les Tartares de Crimée. Mais ses prodigalités, le désordre qui régnoit dans ses affaires, et l'ignorance des vrais moyens de réussir, firent souvent échouer ses meilleurs projets. On avoit promis à ces nouveaux colons des matériaux, des bestiaux et des denrées pour les premiers tems de leur séjour dans le pays. Ils ne trouvèrent presque rien de tout cela; et ce qu'ils trouvèrent étoit mauvais ou corrompu.

Dans la même année Catherine donna à Potemkin une nouvelle marque de considération. Elle fonda l'ordre de Saint-Vladimir, destiné à récompenser ceux qui avoient rendu des services importans à l'Etat, et l'en créa premier chevalier.

CHAPITRE XLIII.

Nouvelle friponnerie de Potemkin. Il se rend à Cherson. Sa conduite dans cet endroit. Réunion de la Crimée et d'autres pays à l'empire de Russie. Cruautés.

DEJA Potemkin avoit dit à l'impératrice, que pour préparer tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution de leur projet, il étoit indispensable qu'il fît un voyage à Cherson. Catherine y consentit, et lui donna 100,000 roubles pour ce voyage. Cette somme lui parut trop modique; il déclara qu'il avoit des dettes, et qu'il ne pouvoit quitter Pétersbourg sans les payer. Il étoit aisé de sentir que ce n'étoit qu'un prétexte. Car, quel étoit le créancier de Potemkin qui eût osé mettre obstacle à son départ? Il en étoit bien convaincu, et cette circonstance n'étoit pas faite pour l'inquiéter; mais, c'étoit un moyen de satisfaire son insatiable avidité. Catherine lui donna 300,000 roubles pour payer ses dettes; et il partit au mois de septembre 1782.

Arrivé à Cherson, il continua avec ardeur

les négociations qui avoient été entamées quelque tems auparavant par des émissaires russes, avec le chan des hordes Tartares, avec les chefs des peuples du Cuban, et les czars de la Cartalemie et de l'Irmetie. Nous parlerons de ces négociations dans l'histoire de l'année suivante. Nous nous bornerons à dire ici, qu'il eut soin de se faire envoyer des sommes considérables, pour réussir dans ces négociations.

L'an 1783, est l'époque la plus remarquable de la vie de Potemkin. Tout étoit préparé pour l'exécution du projet, et l'action politique du cabinet de Pétersbourg marchoit avec une activité, dont les autres cours ne fournissent point d'exemple. Le prince étoit revenu de Cherson, où les négociations avoient eu un succès complet. On avoit fait des promesses magnifiques au chan et aux autres chefs des hordes Tartares; et ils avoient consenti à céder à perpétuité à la Russie, la propriété de tous les pays qu'ils gouvernoient. Il n'étoit plus question que de mettre le peuple sous le joug. Pour frapper ce dernier coup, Potemkin, au commencement de l'année, fit passer des renforts de troupes sur les frontières des pays conquis. Ensuite il fit

faire, et corrigea un manifeste qu'il présenta à l'impératrice, et qu'elle approuva. Ce manifeste étoit rédigé de la même manière que ceux qui avoient paru sous les règnes précédens. On y parloit à chaque ligne d'humanité et de bienfaisance, et ces garnds mots étoient le signal des cruautés les plus atroces (1). Nous donnerons un extrait de cette pièce, qui est en partie l'ouvrage de Potemkin.

» Immédiatement après la guerre glorieuse que nous avons faite contre les Turcs, dit l'impératrice, nous aurions pu réunir à nos Etats, la Crimée que nous avions en notre possession; mais nous avons sacrifié nos droits, au désir ardent que nous avions d'affermir notre amitié avec la Porte. Malgré l'importance de ce sacrifice, nos vœux ont été trompés. Nous avions rendu les Tartares libres et indépendans; mais l'inquiétude naturelle de ces peuples, jointe à des ressorts

(1) On tint aussi à peu près le même langage, lorsqu'il fut question du partage de la Pologne, et de l'usurpation de la Courlande. Dans nos tems polis, dit Gustave III, c'est par humanité et par philosophie que l'on viole les traités, qu'on partage les états, qu'on excite des troubles, et qu'on justifie les usurpations.

dont nous n'ignorons pas la source, menaçoit la ruine d'un édifice que nos efforts bienfaisans avoient élevé pour le bonheur de cette nation. Le chan des Tartares, élu librement, fut obligé de prendre la fuite pour faire place à un usurpateur, qui vouloit remettre la partie aveuglée, et la plus nombreuse de la nation, sous le joug dont nous l'avions affranchie. Nous aurions perdu les fruits de nos victoires, et le dédommagement des sacrifices que nous avons faits par la dernière paix, si nous n'eussions pas pris sous notre protection, le petit nombre de gens bien intentionnés, qui goûtoient les douceurs de leur nouvelle existence. Nous envoyâmes une partie de nos troupes dans la Crimée, où elles s'efforcèrent de soutenir la bonne cause, et de rappeler les Européens à leur devoir. Avec l'aide du Tout-Puissant, nous avons évité une rupture avec les Turcs, et engagé la Porte à confirmer de nouveau l'indépendance des Tartares et l'élection du Schahin-Guïrey. Cependant, une nouvelle émeute se manifesta bientôt.... ».

On voit, par cet échantillon, avec quelle impudence on affectoit l'humanité, le zèle pour le bonheur des peuples, l'amour de la

paix et la bonne intelligence, dans un moment où l'on n'étoit occupé que de subjuguer les peuples et de verser leur sang, pour satisfaire une ambition extravagante. Catherine dit ensuite : « que comme les troubles de la Crimée ont coûté une multitude d'hommes, dont on ne peut apprécier la perte, et au moins douze millions de roubles ; que comme d'ailleurs les Turcs sont entrés dans l'île de Taman, et ont déclaré les habitans de cette île sujets de la Porte ; animée par l'amour sincère d'affermir et de maintenir la paix, elle veut prévenir tout d'un coup tous les différends qui pourroient s'élever au sujet des affaires de la Crimée, et a résolu en conséquence de réunir à son Empire la presqu'île de Crimée, l'île Taman et tout le Cuban ».

Potemkin partit pour l'armée avec ce manifeste, qui parut à Pétersbourg, le 8 avril, *vieux style*. Dès qu'il y fut arrivé, Sahin-Guïrey eut l'impudence de vendre à l'impératrice de Russie, la souveraineté qui ne lui appartenoit pas, et dont il tenoit l'exercice du choix du peuple. Après cet atroce et absurde contrat, Potemkin fit connoître aux Tartares la volonté de l'impératrice, ou plutôt la sienne. Il chargea divers émissaires de

les engager à se soumettre; il employa la force des armes lorsque l'éloquence ne suffisoit pas, et soumit ainsi, en peu de tems, la presqu'île de Crimée, l'île Taman et tout le Cuban. Après cela, il ordonna aux généraux russes, de faire prêter le serment de fidélité aux habitans des diverses contrées où ils commandoient, et se hâta d'envoyer le prince Daschkof à Pétersbourg, pour instruire l'impératrice de ces heureux succès. Dans le rapport qu'il fit à ce sujet, il disoit: « Cette soumission des nations Tartares au sceptre de votre majesté, a eu lieu au milieu des cris de joie et de satisfaction de tous ces peuples, qui sont sûrs maintenant de la solidité de leur paix et de leur bien-être ».

Mais bientôt on apprit combien Potemkin en avoit imposé. Les patriotes de ces contrées rassemblèrent leurs amis, et firent tous leurs efforts pour secouer le joug de la Russie; décidés, s'ils ne pouvoient pas recouvrer leur ancienne indépendance, à repasser plutôt sous la domination ottomane. Potemkin n'en fut pas plutôt instruit, qu'il prit des mesures pour appaiser cette révolte, comme il l'appeloit. Il ordonna au prince Prosorouski, de faire arrêter les principaux rebelles, et de les

faire périr sans forme de procès. Prosorouski eut le courage de répondre qu'il ne savoit point assassiner. Potemkin s'adressa à Paul Potemkin, son frère, qui fut plus complaisant. Il n'eut pas plutôt reçu l'ordre, qu'il fit égorger 30,000 Tartares, sans épargner ni les femmes ni les enfans.

Cet horrible massacre affermit la Russie dans la possession de ces contrées, et l'Autriche, la Turquie et la France qui auroient dû s'y opposer, les virent commettre de sang froid; mais l'Autriche étoit déjà d'accord avec la Russie. La France, qui n'avoit plus ni politique ni énergie, avoit été endormie par Joseph II, sur les affaires de la Crimée. Depuis long-tems le roi voyoit avec indifférence porter les atteintes les plus sensibles à l'autorité des Turcs ses alliés. L'impératrice avoit cru devoir récompenser cette indifférence dans la personne de Saint-Priest, ambassadeur de France à la cour. Aussitôt après la prise de possession de la Crimée, elle lui donna l'ordre de Saint-André, et lui fit présent de 100,000 roubles, et d'une quantité considérable de diamans pour lui et pour sa femme.

CHAPITRE XLIV.

Potemkin fait conclure une alliance avec l'Autriche. Entrevue avec le roi de Suède. Traité de commerce avec la Turquie.

Potemkin croyoit, comme tout le monde, que les affaires de la Crimée entraîneroient la Russie dans de longs démêlés. On pensoit sur-tout généralement que la Porte lui déclareroit la guerre (1). Potemkin prévint cette démarche, en faisant conclure avec l'Autriche, le traité d'alliance défensive que l'on négocioit depuis quelque tems. On promit à l'empereur tout ce qu'il voulut, relativement à ses deux projets favoris, l'échange de la Bavière et l'élection d'un roi des Romains, de sorte que le traité fut bientôt conclu. On se pressa de publier l'existence de cette al-

(1) Les Turcs étoient étonnés et incertains. La plupart des membres du Divan, et la fureur générale du peuple sembloient rendre la déclaration de guerre inévitable ; mais le roi de Suède fit représenter secrètement au ministère, les suites malheureuses de la dernière guerre, et l'union terrible de la Russie avec l'Autriche. Ces considérations étouffèrent la juste indignation des Turcs.

liance, afin que les Turcs en eussent connoissance; mais le traité fut tenu secret (1). Il étoit aisé de deviner qu'il étoit entièrement dirigé contre les Turcs.

La Turquie n'étoit pas la seule puissance que l'on eût à caindre. Le roi de Suède pouvoit attaquer la Russie d'un autre côté, et quoiqu'il fût moins puissant que la Turquie, il pouvoit cependant faire une diversion dans le voisinage de la capitale. Potemkin crut nécessaire de gagner ce monarque, il communiqua son idée à Catherine, et lui proposa les moyens de réussir. Catherine écrivit au roi de Suède qu'elle étoit dans l'intention de faire un voyage dans la Finlande, jusques sur les frontières de la Suède, et que, comme ce voyage leur fourniroit une occasion de se connoître, sans beaucoup de difficultés, elle

(1) Ce traité n'a jamais été imprimé. On dit, en général, aux ministres étrangers, que cette alliance n'étoit que le renouvellement de l'ancienne alliance entre les cours de Vienne et de Pétersbourg. Lorsque le roi de Prusse en apprit la nouvelle, il ordonna au comte de Goerz, son ambassadeur à Pétersbourg, de demander au ministère russe, si les articles secrets de 1746, étoient aussi renouvelés. On trouva la question trop forte, et on se dispensa de répondre.

l'invitoit à se rendre à Frédericsham. Avant l'envoi de cette lettre, la cour Ottomane avoit écrit au roi de Suède, pour le prier de ne pas augmenter le nombre de ses ennemis. Elle lui avoit rappelé que, depuis assez long-tems, elle tiroit des subsides de la France, pour soutenir la Turquie, au cas qu'elle fût attaquée par les Russes. Gustave, qui ne voyoit pas de bon œil les entreprises de Catherine, sentit que s'il ne s'y opposoit pas, il ne devoit pas du moins les approuver. Il crut éviter, par un prétexte, l'entrevue que lui proposoit Catherine, et répondit qu'étant très-blessé au bras, par suite d'une chûte qu'il avoit faite, il ne pouvoit avoir le plaisir de la voir à Frédericsham. Cette réponse fit sentir à l'impératrice qu'il étoit plus important que jamais de s'assurer de ce prince. Elle lui écrivit que puisqu'il ne pouvoit se rendre à Frédericsham, elle croyoit de son devoir d'aller le trouver à Stockholm. De deux maux, Gustave choisit le moindre. Le voyage de Catherine à Stockholm, auroit coûté à la Suède des sommes considérables, au lieu que Gustave prévoyoit que son voyage à Frédericsham lui seroit payé. Il partit donc pour cette ville, mit, pour la forme, son bras en écharpe,

écharpe, resta trois jours avec Catherine, oublia les subsides des Français et les Turcs, et consentit, selon le désir de l'impératrice et de Potemkin, à garder une parfaite neutralité en cas d'une rupture entre la Russie et la Porte. A son départ, Catherine lui fit donner cent mille roubles pour les frais de son voyage.

Après toutes les injustices que les Turcs avoient éprouvées de la part de la Russie, on trouvera étonnant que Potemkin ait eu le front de leur proposer de conclure le traité de commerce dont il étoit question dans la convention de 1779. On ne sauroit dire si cette proposition fut une plaisanterie de la part du prince, ou s'il vouloit seulement sonder leurs dispositions sur ce qui se passoit. Ce qu'il y a de certain, c'est que la cour ottomane souffrit tous ces mauvais procédés avec la plus grande modération; et que, plus fidèle à ses engagemens que ne le sont ordinairement les cours qui contractent avec elle, elle se montra disposée à faire ce traité. Potemkin profita de l'ignorance des Turcs, en matière de commerce. Il fit distribuer de l'argent à ceux qui devoient travailler au traité; de sorte que l'issue des négociations ne fut avantageuse qu'au

commerce des Russes, et à la nation en général.

Il sembleroit que nous aurions dû parler plutôt de ce traité, qui fut signé dès le mois de juin, à Constantinople, par Bulgakof, ambassadeur russe à cette cour, et créature de Potemkin; mais l'échange des ratifications n'ayant eu lieu qu'à la fin de septembre, l'exécution ne commença qu'à cette époque, et jusques-là, il étoit susceptible d'éprouver de grands changemens, et même d'être annullé. Nous ne donnerons pas un extrait de ce traité, parce que Potemkin ne travailla point du tout à sa rédaction. Nous dirons seulement qu'il arracha par-là de nouveaux avantages sur les Turcs, prépara de nouveaux moyens de les inquiéter, et jeta les semences d'une guerre terrible qu'il désiroit ardemment, et qui éclata quelque tems après.

CHAPITRE XLV.

Développement des projets de Potemkin. Soumission du czar de Cartalinie. Intrigues de Potemkin en Egypte. Nouveaux projets.

Nous avons vu qu'en formant le projet de chasser les Turcs de l'Europe, Potemkin avoit conçu celui de fonder dans leurs provinces un royaume indépendant dont il seroit le maître, sous le titre de gouverneur russe. Peu à peu, ses intentions se développèrent. Il vouloit que les frontières de ce royaume fussent reculées jusqu'au Caucase. En conséquence, il fit les promesses les plus magnifiques aux princes d'Imérétie, de Cartalinie et de Derbent, et leur envoya des présens considérables. Son but étoit de les engager à se mettre sous la protection de la Russie. La chose étoit bien vue ; car les frontières du nouveau royaume auroient été solidement assurées d'un côté, non-seulement par le Caucase, qui forme un rempart naturel, mais encore par toutes les peuplades situées au-delà des montagnes, entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui avoientété amies de la Russie. On n'auroit plus

eu à craindre que les Lesgiens, peuple sauvage et belliqueux, qui ne vouloit entrer dans aucune négociation, et sur lequel on ne pouvoit jamais compter. Mais Potemkin vouloit faire mourir ce peuple de faim, dès qu'il se trouveroit maître de la Georgie et de Derbent; et il auroit pu y réussir. Le projet manqua. Heraclius, czar de Cartalinie, fut le seul qui consentit à se soumettre à la Russie. Le général Paul Potemkin, frère du prince, fut celui qui entama et termina les négociations. Potemkin fit présenter à l'impératrice l'acte de soumission, le jour de l'anniversaire de son couronnement. On publia aussitôt: « Que l'impératrice avoit signé, le jour de l'anniversaire de son couronnement, l'acte de confirmation du traité conclu avec son altesse Heraclius II, czar de Cartalinie et de Kachet; traité par lequel le czar reconnoissoit, pour lui et ses successeurs, la protection et la domination suprême de sa majesté impériale, et de ses successeurs au trône de Russie, sur les souverains et les peuples de la Cartalinie et du Kachet ».

Le czar avoit prêté serment de fidélité, non-seulement à l'impératrice, mais encore à son successeur; démarche qui attira au

grand-duc une suite de malheurs, que Potemkin vit avec indifférence, et sans faire la moindre chose pour y remédier.

D'un autre côté, les intrigues de Potemkin s'étendirent jusqu'en Egypte, non pour étendre jusques-là la domination russe, ou plutôt la sienne; mais pour y exciter des troubles propres à causer de nouvelles inquiétudes à la Porte. Voici probablement comment il raisonnoit: Si les Turcs, poussés à bout, déclarent la guerre à la Russie, et que l'on soit assez heureux pour exciter des troubles dans l'Egypte, ils seront obligés d'employer une partie de leurs forces à les appaiser, et devant nécessairement succomber avec le reste sous les forces réunies des deux empires, ils n'auront pas le tems d'appeler, pour les renforcer, les troupes qu'ils auroient envoyées dans ces contrées si éloignées des frontières de la Russie.

En conséquence il envoya en Egypte des émissaires chargés de distribuer de l'argent, et d'inspirer des mécontentemens. Ils parvinrent à exciter une émeute; mais qui ne fut d'aucun avantage à la Russie, parce que les Turcs eurent la sagesse d'éviter encore la guerre.

Nous parlerons d'un autre plan que forma Potemkin en 1783, qui ne réussit point, malgré tous ses efforts; mais qu'il ne perdit jamais de vue. Il étoit convenu avec l'impératrice, qu'il feroit tout son possible pour engager les hodospars de Moldavie et de Valachie à lui céder leurs états, moyennant une pension considérable. Les pays dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, devoient appartenir pour toujours à l'impératrice, et Potemkin n'en auroit été que le gouverneur. Mais quant à la Moldavie et la Valachie, il étoit convenu qu'il en seroit le maître absolu. Bien entendu qu'il seroit bientôt parvenu à s'emparer aussi des premiers.

Les négociations furent entamées. Depuis la première guerre des Turcs, les hodospars de Moldavie avoient souvent pris le parti des Russes. La ressemblance des religions des deux peuples, et la tyrannie que les Moldaviens éprouvoient fréquemment de la part des Turcs, avoient beaucoup contribué à cette conduite. La Valachie étoit dans le même cas; mais les hodospars de cette contrée, voisins des possessions autrichiennes, avoient toujours plus favorisé cette dernière cour. Cependant, Potemkin, à force d'argent

et de promesses, seroit venu à bout de son dessein, si la cour de Vienne n'eût fait des représentations à ce sujet. Alors il céda, de peur de perdre un allié, dont il attendoit encore des services très-importans.

CHAPITRE XLVI.

Nouvelles faveurs accordées à Potemkin. Sa grande puissance. Sa conduite imprudente.

Nous avons vu que, sur-tout en 1783, Potemkin fut le principal ressort de la machine politique de l'empire Russe. D'après les grands événemens qui avoient eu lieu, il étoit naturel que Catherine pensât que celui qui les avoit produits avoit un mérite extraordinaire. Si elle ne le croyoit pas, si elle apercevoit combien ses nouvelles conquêtes lui étoient funestes; elle devoit du moins, pour ne pas se montrer en contradiction avec elle-même, faire croire au public que Potemkin avoit rendu, dans les années précédentes, des services importans à l'Empire et à elle, et qu'on devoit lui en témoigner de

la reconnoissance. Plus elle répétoit les marques de satisfaction à son égard, plus il lui devenoit difficile d'en imaginer qu'il n'eût point encore reçues. D'ailleurs il falloit aussi ménager des hommes qui avoient rendu de plus grands ou de plus longs services que lui. Cependant, après ce qu'il venoit de faire, Catherine crut que rien ne pouvoit empêcher de lui conférer les premiers grades militaires. Elle prit seulement une tournure qui la mettoit à même de répondre aux murmures de ceux qui seroient dans le cas de se plaindre de quelque passe-droit. Elle ne le nomma pas précisément feld-maréchal, mais président du collége de guerre, place qui donnoit en effet le rang et l'autorité de feld-maréchal. Pour lui conférer cette dignité, il fallut mettre de côté plusieurs hommes qui avoient ou croyoient avoir des droits plus anciens. Tels étoient Broune, Pierre Panin, Wolkhousky, Alexis Orlof, Bruce, Ivan Soltikof, Nicolas Soltikof, Repnin et autres.

Cette nomination de Potemkin eut lieu en janvier 1784. Alors l'impératrice le nomma aussi gouverneur de la Crimée et des autres provinces conquises qui formoient le pays auquel, depuis la conquête, on avoit donné

le nom de *Tauride*. Comme Potemkin étoit outre cela gouverneur général de Catharinoslau et de Soratof, il se trouvoit maître d'un pays plus étendu que plusieurs royaumes pris ensemble.

Outre cela, Potemkin étoit alors membre du grand conseil, chef de la cavalerie légère et de toutes les troupes régulières, chef des chevaliers de la garde, et lieutenant-colonel de la garde de Préobrachensky.

En qualité de feld-maréchal, Potemkin commandoit la division qu'il avoit eue auparavant sous ses ordres, en qualité de général en chef. Mais cette armée fut augmentée par des troupes que l'on employa dans les nouvelles possessions. Potemkin avoit raison de dire à l'impératrice, qu'on avoit besoin d'entretenir une armée considérable dans ces contrées, et sur-tout dans le Cuban; afin de contenir, par la terreur, les mécontens qui s'y trouvoient en grand nombre, et d'être toujours en état de réprimer les mouvemens fréquens des contrées voisines. Mais en parlant ainsi, ce n'étoit pas là son unique but. Tous ses efforts tendoient à commander une armée plus considérable qu'auparavant. Comme général, il avoit déjà une grande puissance;

mais comme chef du collége de guerre, il étoit à même de l'augmenter considérablement. De lui dépendoient la formation de l'armée en divisions, et le choix des troupes destinées à former chacune de ces divisions. Il pouvoit donc choisir les meilleures troupes pour ses gouvernemens. Il avoit aussi la haute juridiction sur toute l'armée; c'étoit sous ses ordres que tout se faisoit relativement à la paye et à l'équipement; ce qui le mettoit à même de procurer de grands avantages aux troupes qui étoient immédiatement sous ses ordres.

Cependant nous verrons dans la suite, qu'il ne tira pas de cette position, tous les avantages qu'il auroit pu en tirer pour l'exécution de ses projets. A la vérité, une grande partie de l'armée formoit sa division, mais elle étoit aussi mal tenue que toutes les autres; et il n'avoit pas même l'attention de la maintenir au complet. Mais il étoit difficile de concilier la tenue d'une armée nombreuse avec le goût des prodigalités, et la passion d'amasser des trésors. Potemkin prouva de nouveau par sa conduite à cet égard, que la volupté et l'avarice étoient ses passions dominantes, et que son ambition, quelque grande qu'elle fût, étoit

subordonnée chez lui à ces deux vices. Mais ces deux passions n'étoient pas les seuls obstacles qui s'opposoient à la bonne tenue de l'armée. Potemkin sans défaut n'auroit pas mieux fait, parce qu'il manquoit de connoissances et de talens. Il faisoit des ordonnances despotiques, et une quantité considérable d'innovations, sans examiner si elles seroient utiles ou non. Toute observation qu'on lui faisoit sur ses ordres étoit rejetée avec orgueil, à moins qu'elle ne lui procurât de l'argent.

CHAPITRE XLVII.

Conduite de Potemkin à l'égard de l'armée. Caractère du soldat Russe.

Potemkin étant à la tête de toute l'armée Russe, l'histoire des changemens importans opérés dans cette armée tient à celle de cet amant de Catherine, et nous en donnerons succintement les principaux faits.

En 1784, l'armée Russe étoit à peu près composée ainsi qu'il suit: dix bataillons de grénadiers, cent trente-deux bataillons de fusiliers, six bataillons de chasseurs, deux bataillons de fusiliers d'Orenbourg, et deux

de Sibérie. Ils étoient divisés en neuf cent trente-six compagnies, et devoient comprendre cent quarante-six mille seize hommes d'infanterie, sans les officiers. Cependant ils ne comprenoient l'un dans l'autre, qu'environ quatre-vingt-quatre mille deux cent quarante hommes. Les corps d'Orenbourg et de Sibérie étoient encore composés l'année précédente de cinq à huit bataillons. Potemkin les réduisit, pour renforcer le reste de l'infanterie, et ne laissa à chaque corps que deux bataillons, qu'il croyoit suffisans pour couvrir ces vastes provinces.

La cavalerie étoit composée de trente escadrons de cuirassiers, de cent quatorze escadrons de carabiniers, soixante-dix escadrons de dragons, cent deux escadrons d'infanterie légère, et dix escadrons de dragons de Sibérie, qui tous ensemble ne faisoient pas plus de trente mille hommes. Outre cela, il faut compter encore les troupes irrégulières, dont nous ne pouvons dire quel étoit alors le nombre, et les gardes qui étoient composés de trois régimens d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, formant en tout dix mille hommes, mais qui depuis longtems n'étoient pas à beaucoup près au complet.

C'est probablement alors que se fit le changement dans l'habillement des troupes. D'après une ordonnance de Potemkin, les soldats devoient avoir les cheveux coupés, sans poudre; des casques légers et élégans qui les protégeoient contre le soleil et la pluie, des vestes courtes, des culottes longues et des demi-bottes. L'infanterie conserva les couleurs vert et rouge, et la cavalerie bleu et rouge. Les régimens étoient distingués par les épaulettes. Nous avons vu des troupes de différens états; mais nous sommes obligés d'avouer qu'aucune armée de l'Europe n'est vêtue d'une manière plus élégante et plus avantageuse. Si les soldats Russes étoient mieux exercés, et qu'ils eussent une discipline et de meilleurs officiers, ils seroient les meilleures troupes de l'Europe. Accoutumés depuis très-long-tems à une vie extrêmement simple, leurs besoins sont très-bornés. Ils supportent les fatigues des marches et des combats, beaucoup mieux que les soldats de toutes les autres nations de la terre. Ils font l'attaque et le combat avec sang froid, et voient la mort sans pâlir. Cette dernière qualité tient à leurs idées religieuses. Les mots *Seigneur, ayez pitié de moi !* sont la

partie essentielle de cette religion. Ils les prononcent souvent avec ferveur, en faisant le signe de la croix, puis s'avancent à la mort sans crainte et sans inquiétude. Cette religion simple, est très-utile à ceux pour lesquels ils combattent. Comme le peuple Russe est très-peu cultivé, les soldats raisonnent rarement, et ne résistent presque jamais aux ordres de leurs chefs. Il n'y a qu'une seule exception à faire; c'est lorsqu'il s'agit de faire du butin dans une ville que l'on vient de prendre. Alors, malheur à l'officier qui veut mettre un frein et à l'avidité et à la cruauté du soldat! Il devient presque toujours la victime de son zèle pour la discipline et l'humanité. Les Russes ont toujours combattu avec avantage contre les Polonois, les Turcs et les Tartares. Ils n'ont réussi contre les Suédois qu'avec des forces supérieures. On ignore encore ce qu'ils pourroient faire contre des troupes bien disciplinées et bien aguerries. Dans la guerre de sept ans, Frédéric II avoit trop peu de troupes à leur opposer, pour qu'on puisse les juger par les avantages qu'ils ont remportés sur lui.

CHAPITRE XLVIII.

Politique de la cour de Russie. Potemkin fait conclure un nonveau traité avec les Turcs. Plans proposés par lui pour les nouvelles provinces. Nouveau coup d'œil sur ses richesses.

D'UN côté il étoit humiliant pour les Turcs, qui avoient été jusques-là les protecteurs des provinces conquises, d'en approuver la prise de possession par les Russes; de l'autre, la cour de Russie, dans son système d'usurpation, regardoit cette approbation comme une chose nécessaire. Elle avoit pris pour principe, que ceux dont elle voudroit usurper les possessions, devoient y consentir solennellement; c'est ainsi qu'on avoit forcé l'infortuné Pierre III à renoncer à sa couronne, qu'on força Stanislas-Auguste et les chefs de la nation Polonoise, à consentir au triple partage de leur patrie; le duc Pierre et les états de Courlande, à céder ce duché à Catherine. Tous signèrent des actes particuliers de renonciation ou de consente-

ment, que l'on eut soin de publier. Les anciens tyrans n'avoient pas le front de se conduire ainsi. Ils s'emparoient des pays qui étoient à leur convenance, sans vouloir jeter un voile de justice sur leurs usurpations. Dans notre siècle poli, on vole avec justice, on égorge avec humanité, on proscrit avec indulgence; tous les arts se sont perfectionnés.

Potemkin chargea Bulgakof de proposer au Grand-Seigneur, de la part de l'impératrice, un traité de paix et d'amitié. La Porte, fidèle à son système de modération, y consentit. Ce traité fut conclu à Constantinople, au mois de janvier, et ratifié en avril. Il ne contient que trois articles, par lesquels sont ratifiés tous les traités précédens, à l'exception des clauses relatives à l'indépendance de la Crimée.

Il sembloit que, par ce traité, Potemkin se fût lié les mains, de manière à ne plus pouvoir rien entreprendre contre les Turcs. Mais il n'en étoit pas ainsi. Alors on avoit besoin de repos; on savoit bien que si, par la suite, l'envie venoit de faire de nouvelles démarches, on trouveroit bien des prétextes de troubler la bonne intelligence, et d'exciter les Turcs par quelqu'injure.

L

La possession des nouvelles provinces exigeoit de grands arrangemens dans leur intérieur. Il falloit y organiser le gouvernement. On vouloit mettre, sur le pied russe, les villes et les villages qui existoient déjà ; on vouloit en élever de nouveaux ; il falloit pour cela se procurer de nouveaux habitans. Potemkin présenta à l'impératrice des plans relatifs à tous ces objets, et elle les approuva d'autant plus facilement, qu'elle croyoit voir dans leur exécution, un nouveau moyen d'augmenter sa réputation et sa gloire. Potemkin reçut trois millions de roubles pour faire les dépenses nécessaires. Nous verrons bientôt s'il les employa fidèlement à cet objet. Nous nous bornerons à faire ici une observation, qui n'a peut-être pas échappé à la plupart de nos lecteurs ; c'est que si l'on calculoit toutes les sommes que Potemkin s'est fait donner pour parvenir à la possession de ces provinces, ou pour leur amélioration prétendue, on trouveroit que ces sommes auroient été suffisantes pour acheter toutes ces provinces, et procurer un véritable bien-être à leurs habitans.

Nous jetterons de nouveau un coup d'œil sur les richesses que Potemkin avoit acquises

depuis 1777. Nous avons vu ce qu'il avoit reçu de l'impératrice, de l'Angleterre, du trésor impérial et des trois favoris qui lui avoient succédé. Il faut ajouter à cela les appointemens de ses charges, sa pension d'ex-favori, les présens qu'il recevoit annuellement de l'impératrice, le jour de sa fête et de l'anniversaire de sa naissance; les revenus de ses biens, et l'intérêt des sommes immenses qu'il avoit placées. Lors de la signature du traité dont nous venons de parler, l'impératrice lui donna 100,000 roubles, et il en avoit reçu bien plus encore au moment de la prise de possession des nouvelles provinces.

En 1775, il acheta pour quatre cent-cinquante mille roubles de terres, et les paya comptant, au grand étonnement de tout le monde. Mais quelque tems après, il fit une opération de finance qui étoit plus dans son caractère que ce payement exact. Un négociant avoit à recevoir du gouvernement deux cents mille roubles pour des fournitures, et demandoit en vain son payement. Enfin il s'adressa à Potemkin. On tomba bientôt d'accord. Le prince le fit payer, mais en même-tems il fut convenu qu'il lui acheteroit, pour la même somme, le palais d'Anitzschkof. Mais afin de

ne pas laisser sur les bras de l'acquéreur, une maison trop considérable pour lui, il engagea l'impératrice à la lui acheter pour la même somme de deux cents mille roubles. De cette manière, chacun trouva son compte, excepté l'impératrice qui paya deux fois, et n'eut pour deux cents mille roubles, qu'un palais dont elle ne pouvoit faire aucun usage, et qu'elle avoit acheté autrefois cent mille roubles seulement.

Nous finirons ce chapitre par un calcul des richesses de Potemkin, fait par des gens dignes de foi, et qui n'a jamais été contesté. D'après ce calcul, Potemkin a reçu de l'impératrice, depuis le moment de son élévation, jusqu'en 1784, en argent, terres, bijoux, environ seize millions de roubles, sans compter ses appointemens, et les présens secrets des cours et des particuliers.

CHAPITRE XLIX.

Mort de Landskoy. Profonde douleur de Catherine. Conduite de Potemkin à cette occasion. Jermolof devient favori. Satyres contre la cour.

DANS les derniers mois de l'année 1784, on ne put pas travailler beaucoup au projet contre les Turcs. Landskoy mourut au mois de juin. Cet événement frappa tellement Catherine, qu'elle en fut long-tems malade, et que sa tête parut dérangée par intervalles. Cette situation l'empêcha de prendre des résolutions importantes. Bien des gens pensoient alors que Potemkin n'étoit pas fâché que Catherine se trouvât dans cet état, et qu'il en profiteroit pour pousser l'exécution de ses projets. On se trompa; Potemkin fut désespéré de la situation d'esprit où se trouvoit Catherine. Il sentoit combien il avoit besoin de son autorité et de son nom pour achever ce qu'il avoit commencé. Il craignoit sur-tout qu'elle ne vînt à mourir avant qu'il fût parvenu à son but; et il ne se croyoit pas encore à la moitié de la carrière qu'il avoit entrepris de parcourir.

Plein de ces réflexions et de ces craintes, il ne négligea rien pour distraire et consoler Catherine. Les fêtes, les bals, les spectacles de toute espèce, se succédoient à la cour. Potemkin pressa aussi, dans cette vue, l'arrivée d'une ambassade du czar d'Imérétie, qui envoyoit remercier l'impératrice des présens qu'il en avoit reçus, et de la protection qu'elle lui avoit accordée. Mais cette cérémonie qui, dans un autre tems, auroit sensiblement flatté l'orgueil et la vanité de Catherine, ne fit alors aucune impression sur son esprit. Elle y assista avec une froide indifférence.

Au commencement de 1785, Catherine reprit sa gaieté ordinaire. Pour la guérir entièrement et éviter une rechûte, Potemkin crut qu'il étoit nécessaire de lui procurer un nouvel ami. Il le trouva parmi les bas-officiers de la garde à pied. Il s'appeloit *Jermolof*, étoit bel homme et d'un caractère doux. Il ne manquoit pas d'esprit et avoit acquis quelques connoissances dans des voyages qu'il avoit faits. Potemkin le nomma adjudant, et le présenta à l'impératrice dans une fête qu'il donna dans ce dessein. Catherine l'accueillit favorablement, et le reçut des mains de Potemkin.

L'histoire des favoris de Catherine, depuis Potemkin, n'offre rien de fort intéressant, puisqu'ils n'étoient pour ainsi dire que les instrumens passifs des volontés de ce dernier. A l'occasion de Jermolof, nous allons raconter une anecdote qui le concerne, et n'est pas étrangère à Potemkin.

En 1785, il s'étoit formé à Pétersbourg, une société de gens de la cour, qui se piquoient d'esprit. Ceux d'entr'eux qui savoient dessiner, se plaisoient à faire des caricatures et d'autres plaisanteries sur les autres courtisans, sur les ministres étrangers, même sur l'impératrice. Il parut une espèce de catalogue satyrique avec des desseins, dans lequel on indiquoit les principaux traits de la vie privée de Catherine, de ses amis et des ministres étrangers. Le comte de Goerz, ministre de Prusse, étoit le seul qui fût traité favorablement. Potemkin sur-tout y étoit représenté d'une manière que la décence ne nous permet pas de rapporter. Un de ces desseins représentoit une file de bas-officiers de la garde Russe. Devant eux étoit représenté le roi Stanislas-Auguste, portant sur le bras gauche un paquet de rubans de divers ordres, qu'il étoit sur le point de distribuer. Il sem-

bloit n'attendre que l'ordre de Potemkin, qui, à l'écart, lui indiquoit du doigt Jermolof. Catherine apprit bientôt tous les noms des membres de cette société satyrique ; mais ils étoient en si grand nombre, et il y avoit parmi eux des hommes d'un si grand poids, qu'il y auroit eu du danger de les punir. L'impératrice se contenta, par égard pour les ministres étrangers, disoit-elle, de faire brûler publiquement tous les exemplaires que l'on put trouver.

CHAPITRE L.

Inconvéniens des nouvelles possessions.

Dès 1785, on commença à sentir les inconvéniens de la possession d'une partie des nouvelles provinces. Sans avoir proprement de guerre, on étoit obligé d'entretenir continuellement dans le Cuban, une armée de quarante mille hommes, pour s'opposer aux entreprises des Tartares chassés ou fugitifs, et à celles de plusieurs peuplades courageuses qui sortoient inopinément de plusieurs retraites inconnues aux Russes, et tomboient

sur eux avec fureur. Ces peuplades forçoient quelquefois les lignes des Russes, et pénétroient dans le territoire du czar Heraclius, où elles mettoient tout à feu et à sang. Les combats qu'il falloit leur livrer étoient toujours sanglans, et rarement la victoire restoit aux Russes. Un de leurs plus beaux régimens fut dans un de ces combats taillé en pièces, de manière qu'il n'en resta que quelques hommes. Mais ces combats n'étoient pas l'unique cause de la destruction des régimens. Des marches longues et laborieuses, la rigueur du climat et le changement de nourriture moissonnoient souvent une grande partie des corps, avant qu'ils fussent arrivés à leur destination. Ces malheurs occasionnoient une quantité considérable de recrutemens, pour compléter l'armée, ou du moins la mettre en état de se maintenir et de se défendre. Malgré tous ces inconvéniens, Potemkin persistoit à conserver des lignes russes le long du Cuban. Il avoit bien raison d'en agir ainsi; car ayant une fois commis la faute de s'emparer de ces provinces, on étoit obligé de tenir bon, de poursuivre l'exécution du projet, et de garder soigneusement les frontières, si l'on ne vouloit pas

s'exposer à voir les Tartares et les peuples nomades des environs, pousser leurs terribles excursions jusqu'au gouvernement d'Astracan. Ainsi Potemkin avoit employé des sommes énormes pour creuser une abyme, où venoit s'engloutir une grande partie de la jeunesse de sa patrie.

Dans l'année dont nous parlons, l'armée, selon l'état que présente Potemkin, devoit être composée ainsi qu'il suit : l'infanterie de quarante bataillons de grenadiers ; cent-vingt bataillons de fusiliers, dont quatre portoient le nom de *régiment de Cherson ;* vingt-quatre bataillons de chasseurs ; deux bataillons d'Orenbourg et deux de Sibérie. Toutes ces troupes formoient ensemble neuf cent quarante-quatre compagnies, qui étoient aussi incomplètes que l'année précédente. La cavalerie étoit restée dans l'état que nous avons décrit.

CHAPITRE LI.

Méchanceté et bassesse de Potemkin.

Nous placerons ici deux de ces actions atroces, que l'on rencontre souvent dans la vie de Potemkin, et qu'il seroit long et dégoûtant de rapporter toutes. Nous avons vu comment il fit périr Orlof; voici un trait à peu près semblable. Le prince Pierre Michaïlovitz Galitzin, étoit un homme qui joignoit aux talens et au courage, les avantages d'une belle figure. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre suspect à Potemkin; il s'imagina qu'il avoit dessein de devenir favori *régnant*, et il craignoit extrêmement un concurrent de cette espèce, qui avoit des talens, des connoissances militaires, et qui outre cela, étoit parent ou allié des personnes les plus considérables de l'Empire. D'ailleurs, Galitzin, qui étoit franc, s'expliquoit assez ouvertement sur la conduite de Potemkin. Ces propos lui étoient rendus, et souvent envenimés par les rapporteurs. Potemkin conçut contre Galitzin une haine si violente, qu'il résolut de s'en défaire. Pour y parvenir,

il paya un officier, ou plutôt un bandit en uniforme, qui chercha querelle à Galitzin, et l'assassina, sous prétexte de se battre en duel. Quelques gens prétendent que cette action hônteuse fut commise par le général Scheplof, mari d'une nièce de Potemkin; d'autres, disent qu'il avoit choisi pour cela un assassin obscur. Quoiqu'il en soit, Galitzin fut assassiné par les ordres de Potemkin.

La seconde anecdote qui eut aussi pour motif secret la jalousie de Potemkin, achève de prouver à quel point l'ame de ce courtisan étoit vile.

Le comte de Scaurousky, grand-maître de la cour, et frère de l'impératrice Catherine Iere., épouse de Pierre Ier., avoit un fils de la plus belle espérance, auquel il faisoit donner la meilleure éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, son père lui donna un gouverneur pour l'accompagner dans des voyages qu'il lui fit faire; après quoi il revint à Pétersbourg.

Le jeune Scaurousky joignoit à une belle figure, des qualités aimables et des connoissances distinguées. Il attiroit l'attention de tout le monde; et Potemkin en devint bientôt jaloux. La prudence exigeoit qu'il rendît des devoirs au prince; et il le fit. Potemkin parut

touché de cette marque d'attention. Il le reçut avec distinction et le pria de répéter ses visites, et de prendre part à la société qui se rassembloit tous les soirs chez lui. Cette société étoit, en grande partie, composée de joueurs. Cependant, le jeune comte ne pouvoit s'empêcher de s'y rendre de tems en tems.

Quelque tems avant son retour à Pétersbourg, Scaurousky avoit eu le malheur de perdre son père, et se trouvoit abandonné à lui-même. Plusieurs nièces de Potemkin, qui vivoient avec lui ou autour de lui, se firent un devoir d'inspirer au jeune comte l'amour du jeu et des autres plaisirs qui leur étoient familiers. Elles réussirent à souhait. Il dissipa peu à peu l'argent comptant que son père lui avoit laissé, et la plus grande partie de cet argent se trouva entre les mains des nièces du prince. Il fallut avoir recours aux emprunts. D'un côté, Potemkin vouloit empêcher l'impératrice de voir le comte; de l'autre, il faisoit accroire à ce dernier, que son amitié lui procureroit bientôt les moyens de parvenir aux premières places de la cour. Le jeune homme, plein de cet espoir, n'avoit d'autres volontés que celles de Potemkin et de ses nièces. On lui proposa de se lier à la famille

par les nœuds du sang, et il accepta la proposition avec joie.

Bientôt après le bruit courut à Pétersbourg que le comte avoit épousé mademoiselle Engelhard, nièce de Potemkin. Quelqu'avantageuse que parût pour lui cette alliance, les gens honnêtes le plaignirent d'être tombé entre les mains d'une femme dont les mœurs étoient extrêmement déréglées; et on craignoit que ce mariage ne fût qu'un piége, lorsqu'on réfléchissoit que Potemkin lui-même vivoit avec sa nièce.

On ne se trompoit pas. Plus Scaurousky croyoit approcher de la fortune, plus il s'en éloignoit. Lorsqu'on passa le contrat, on eut soin de faire remarquer au futur, que pour témoigner sa reconnoissance à Potemkin, il étoit convenable qu'il fît à sa nièce, qu'il alloit épouser, une donation de tous ses biens. Il y consentit, et la donation fut faite en bonne forme. Le mariage fut célébré; mais l'union ne fut pas de longue durée. La nouvelle épouse trouva mille prétextes pour s'éloigner de son époux. L'amour qu'elle avoit eu pour lui disparut dès qu'elle fut en possession de ses belles terres. Toutes les représentations de son mari et de ses amis furent inutiles. Les

lois de la Russie ne permettant point le divorce, elle quitta son mari, et retourna dans les bras de Potemkin qui la reçut avec joie, et qui profita avec elle du fruit de cette friponnerie. Scaurousky se trouva trahi, ruiné et exposé au mépris et aux railleries des courtisans; il ne lui resta d'autre moyen, pour sortir de son état affreux, que d'implorer la protection du scélérat qui l'y avoit plongé. Il lui demanda les moyens de vivre; et Potemkin, qui vouloit l'éloigner, lui fit donner une ambassade en Italie.

CHAPITRE LII.

Part que prend Potemkin à la ligue Germanique.

En 1785, les entreprises secrètes de Potemkin, qui avoient les Turcs pour objet, furent poussées avec énergie; nous remettons à en parler, jusqu'au moment où ce que nous avons à en dire, se liera naturellement à d'autres circonstances.

Dans cette année, Potemkin ne prit publiquement part qu'à une seule affaire politique de l'Europe; et il ne le fit même que d'une

manière indirecte et passagère. Je veux parler de la ligue des princes germaniques, qui eut lieu dans le milieu de 1785, et dont Frédéric II étoit l'auteur. Joseph II, qui fut averti de bonne heure de tout ce qui l'avoit précédé ; calcula aussitôt tous les obstacles que cette ligue apporteroit à ses vastes projets. En conséquence, il crut devoir faire tout son possible pour en détourner les effets ; et il écrivit à Potemkin, que le moment étoit venu d'accomplir les promesses qu'avoit faites la Russie à l'avantage de l'Autriche. Quelques personnes soutiennent que Catherine, dirigée par les conseils de Potemkin, ou plutôt de ceux qui étoient sous ses ordres, n'avoit travaillé que foiblement à soutenir les projets de son allié, et que ce qu'elle a fait, à cet égard, ne consistoit que dans de vaines démonstrations. Elle souhaitoit, dans le fond, dit-on, que la ligue germanique mît des bornes aux projets d'agrandissement que ne cessoit de former un voisin tel que Joseph. D'autres assurent, avec beaucoup plus de vraisemblance, que Potemkin employa toutes les ruses de la politique, pour paralyser la ligue germanique ; mais que la politique hypocrite de la Russie, ne put rien contre

la ferme résolution des princes ligués. Quoiqu'il en soit, il est certain que lorsque cette ligue fut signée, la cour de Russie, et particulièrement Potemkin, se contenta de plaindre l'empereur, et de débiter des injures contre les princes ligués.

N'ayant pu empêcher cette ligue, Potemkin crut qu'il étoit du moins nécessaire de servir l'empereur, en faisant tout son possible pour empêcher d'autres princes d'y accéder; car elle n'étoit composée que de Frédéric II, Auguste III et Georges III, en qualité d'électeur de Hanovre. Catherine s'adressa aux princes germaniques du second rang, et n'épargna ni les promesses ni les menaces pour les détourner d'y accéder. Mais ces princes trouvoient, dans les trois princes ligués, un appui assez considérable contre les attaques des deux cours impériales. Les représentations leur avoient été faites avec un ton de hauteur et d'insolence; ils eurent le courage de répondre avec orgueil et fermeté. Une anecdote certaine, que l'on raconte à cette occasion, donnera une idée de l'esprit qui régnoit dans ces négociations. Romanzof fut chargé de gagner le duc de Deux-Ponts. Ce prince répondit négativement. Romanzof lui répliqua

qua d'une manière grossière et insultante. « Monsieur le comte, lui dit alors le duc, en levant sa canne, si je ne respectois pas en vous l'ambassadeur de l'impératrice de Russie, je vous ferois sauter les escaliers. »

CHAPITRE LIII.

Moyens employés par Potemkin, pour augmenter ses revenus. Inhumanité. Inconséquence. Friponnerie. Projet du voyage de Cherson.

Potemkin avoit dessein d'améliorer les biens qu'il possédoit dans le gouvernement de Mohilof, afin d'en tirer des revenus plus considérables. L'établissement des fabriques et de nouveaux habitans, lui paroissoient les plus propres à y réussir; mais il ne vouloit pas qu'il lui en coutât de l'argent; et voici comment il s'y prit. Il persuada à l'impératrice qu'il étoit nécessaire de peupler les nouvelles provinces du Caucase de négocians, de fabricans, et en général d'habitans instruits et policés. Catherine, qui ignoroit qu'aucune société humaine ne pouvoit subsister dans ces contrées, et qui n'osoit

ni contrarier Potemkin, qu'elle regardoit comme un grand génie, ni même lui faire des représentations sur les sommes considérables que coûteroient ce projet, Catherine consentit à tout ce qu'il voulut. Vers le milieu de l'année 1785, elle fit publier un écrit par lequel elle faisoit les promesses les plus avantageuses, à tous les étrangers qui iroient s'établir dans ces contrées.

Mais Potemkin avoit bien résolu de ne plus laisser aller un homme dans ces provinces. Il écrivit à quelques ministres dans les cours étrangères, d'engager pour lui tous ceux qui se présenteroient, de les envoyer à Dubrouna, village considérable sur le Nieper, et chef-lieu de ses possessions dans le gouvernement de Mohilof, et de leur donner des passe-ports et de l'argent pour leur strict nécessaire. Les ambassadeurs se prêtèrent à ces vues odieuses, et gagnèrent un grand nombre de familles. La plupart étoient des fabricans de bas de la Franconie. On leur donna une petite somme pour leur voyage, et on les adressa à Dubrouna, où ils arrivèrent vers le milieu de l'année 1786. Potemkin eut soin de faire payer par l'impératrice, non-seulement tous les frais des

voyages jusqu'au Caucase, mais encore de quoi établir les maisons et les fabriques.

Mais Potemkin garda l'argent destiné à ces derniers objets, et les malheureuses victimes de leur crédulité ne trouvèrent à Dubrouna, aucune des choses qu'on leur avoit promises; ils ne trouvèrent ni préparatifs pour leur établissement, ni espoir qu'on leur en procurât jamais. Un grand nombre périrent de misère et de désespoir; d'autres cherchèrent à sortir secrètement du pays. Par un faux point d'honneur, ils n'osoient pas retourner dans leur patrie, de peur d'y devenir un objet de raillerie. Ils se rendirent à Pétersbourg, où ils cherchèrent à se tirer d'affaire. Ils se présentèrent à la porte du premier domestique de Potemkin, demandèrent justice, et furent renvoyés avec de vaines promesses. Ils se glissèrent timidement jusques dans la cour du palais de Potemkin, implorèrent en tremblant sa protection et son appui; ils n'éprouvèrent que des mépris. Quelques-uns osèrent élever la voix pour faire entendre des reproches; ils perdirent leur liberté. D'autres instruits par l'exemple de leurs camarades, étouffèrent leur ressentiment, et cherchèrent à gagner péniblement de quoi soutenir leurs vies.

Nous avons vu que Potemkin, bientôt après la prise de possession de la Tauride, avoit reçu de l'impératrice trois millions de roubles pour y faire de nouveaux établissemens. L'impératrice et le public peu instruits avoient cru qu'au moins une partie de cette somme avoit été employée à l'objet pour lequel elle avoit été donnée; mais au commencement de 1786, on apprit le contraire.

Vers ce tems, il prit envie à Catherine de voir elle-même Cherson, et ses nouvelles provinces. Jermolof, qui s'étoit brouillé avec Potemkin, la confirma dans ce dessein, et l'engagea à en donner aussitôt avis au prince. Potemkin fut d'abord effrayé de cette résolution; mais bientôt il se remit, et contre toute attente, il approuva même ce voyage. Lorsque tout fut préparé pour le départ, Potemkin jugea à propos d'avouer à l'impératrice, qu'il avoit gardé pour lui les trois millions de roubles qu'elle lui avoit confiés. Je trouvai alors, dit-il, une occasion favorable d'acheter, à très-bon marché, des terres et des diamans; mon dessein est de rendre cette somme, mais il m'est impossible de la trouver dans le moment. Si l'impératrice veut le permettre, ajouta-t-il, j'em-

prunterai cette somme à la caisse impériale, et je vous promets de la rendre exactement.

On s'imagine peut-être que Catherine, irritée, rejeta ces ridicules excuses. Point du tout. Convaincue qu'elle avoit été trompée, persuadée qu'on vouloit la tromper encore, elle consentit à l'accommodement; et malgré les représentations de Jermolof, elle répara la faute qu'elle avoit faite de confier une somme si considérable à ce favori fripon, en lui en confiant encore une semblable; et elle ordonna au grand-trésorier de prêter à Potemkin trois millions de roubles. Il les reçut, mais il ne parla jamais de les rendre.

Plusieurs personnes soutiennent qu'il n'employa que la moitié de cette somme pour la Tauride, et qu'il garda le reste pour lui. Mais il nous semble qu'on s'est trompé à cet égard; car trois millions de roubles, n'ont peut-être pas suffi pour les frais des illusions théâtrales qu'il offrit à l'impératrice dans ses gouvernemens.

CHAPITRE LIV.

Brouilleries entre Potemkin et Jermolof. Caractère de ce dernier. Il est renvoyé. Momonof lui succède.

POTEMKIN et Jermolof étoient brouillés, comme nous venons de le dire. Le dernier avoit trop de probité et de franchise, pour rester long-tems uni avec un homme tel que Potemkin. La beauté de sa figure et la douceur de son caractère l'avoient fait chérir de Catherine ; mais il n'avoit ni assez d'esprit, ni assez de connoissance du cœur humain pour se soutenir long-tems. Il paroissoit animé de zèle pour la patrie et pour la gloire de l'impératrice ; mais il ne réussit point dans ses projets. Les moyens qu'il employoit n'étoient pas les plus sages, et ses démarches n'étoient pas assez réfléchies. Il se rendit l'instrument de ceux qui vouloient perdre Potemkin. Trop rusés pour compromettre leur sureté, au cas d'insuccès, ils se gardèrent bien de lui donner des conseils ; mais ils ne cessoient de l'exciter. Cependant, Jermolof

auroit pu devenir très-dangereux au favori en chef, s'il ne se fût pas trop pressé.

On lui avoit communiqué les plaintes de l'ex-chan Sahin-Ghuïrai, auquel non-seulement Potemkin retenoit sa pension; mais qu'il faisoit même maltraiter, pour l'engager, par ces traitemens, à quitter la Russie. Jermolof prit auprès de l'impératrice, le parti de ce malheureux prince, et lui représenta qu'en maltraitant ainsi ceux qui pouvoient compter sur sa protection, il portoit un coup funeste à sa gloire et à sa réputation de justice et de munificence. A cette occasion, il parla de la mauvaise administration de Potemkin, et voulut faire sentir à l'impératrice, combien les suites pourroient en être funestes.

Bien des gens ont regardé cette conduite de Jermolof comme une preuve de son ingratitude envers l'auteur de sa fortune; d'autres l'ont défendu, et y ont vu une marque sensible de sa probité et de son patriotisme. Nous ne pouvons décider lesquels ont le mieux jugé. Pour le faire, il faudroit connoître à fond le caractère de ce favori, et il a passé trop rapidement sur la scène pour qu'on ait eu le tems de le bien juger.

L'impératrice fit attention à ses représen-

tations. Elle osa traiter Potemkin avec froideur, et même lui faire des reproches. D'abord Potemkin vit ce changement avec indifférence ; mais bientôt il s'aperçut que les suites pourroient lui devenir funestes. Probablement il étoit encore incertain s'il devoit prendre des détours pour se venger, ou faire un coup d'éclat, lorsque Jermolof lui fournit l'occasion de choisir le dernier parti. Cet imprudent favori croyoit l'avoir emporté entièrement, et pouvoir montrer publiquement son triomphe. En 1786, le jour de l'anniversaire du couronnement de l'impératrice, on le vit à Pétersbourg, quittant tout à coup la conduite modeste qu'il avoit eue jusqu'alors, prendre un ton orgueilleux et insolent, et traiter même Potemkin avec mépris. Combien Jermolof se trompoit! il avoit une idée trop avantageuse de Catherine; il la croyoit animée du désir de faire le bien de ses sujets; et il ne connoissoit pas combien cette femme étoit esclave des volontés de Potemkin.

Cette journée fut la première et la dernière de son triomphe public. Deux jours après, Potemkin entra le matin comme un furieux dans la chambre de l'impératrice, et lui proposa sans préambule, et dans les termes les plus

durs, d'éloigner sur-le-champ de la cour, ou lui ou Jermolof. Si vous m'éloignez, dit-il, craignez tous deux ma vengeance; si, au contraire, vous vous décidez pour moi, je jure ici de continuer de vous servir avec zèle et fidélité, et de vous procurer un favori qui ne le cèdera en rien à ceux que vous avez eus jusqu'ici.

Catherine effrayée, se conduisit avec la foiblesse la plus lâche; elle consentit sur-le-champ à renvoyer Jermolof. Potemkin ne fut pas encore content. La facilité avec laquelle il étoit parvenu à son but, lui fit craindre que Jermolof ne l'amenât aussi facilement à des sentimens contraires. Pour prévenir ce changement, il déclara à l'impératrice qu'il ne sortiroit pas de sa chambre, qu'elle n'eût envoyé à Jermolof, ordre de quitter le palais, de se retirer sans délai dans ses terres, et de partir ensuite pour voyager dans les pays étrangers.

Catherine consentit à tout, ou plutôt elle obéit à Potemkin, et donna les ordres. La situation de Jermolof, en recevant ces ordres, est difficile à décrire. Il fit une foible tentative pour tâcher de rentrer en grâce, et demanda la permission de prendre congé de l'impératrice. Mais Potenkin ne le souffrit pas, et

cette permission fut refusée. C'est ainsi qu'elle chassa un homme qui, quelques heures auparavant, lui faisoit oublier tout ce qui étoit autour d'elle.

A la nouvelle de cet événement, toute la cour fut extrêmement étonnée. Les ennemis de Potemkin crurent bien que dans le premier moment de foiblesse, Catherine avoit pu consentir à tout; mais ils pensoient que, revenue à elle, elle le feroit arrêter, lui feroit faire son procès, et rappeleroit Jermolof. Rien de tout cela n'arriva, et Potemkin eut l'adresse de déjouer tous les projets que l'on formoit contre lui.

Cependant il songea à la promesse qu'il avoit faite à l'impératrice. Il lui proposa plusieurs hommes à la place de Jermolof; mais Catherine qui voulut pour cette fois ne pas faire un choix précipité, les refusa tous. Enfin il proposa un nommé Momonof, capitaine dans la garde à pied. Il le fit d'abord son adjudant, circonstance qui semble prouver ou que Potemkin étoit sûr qu'il plairoit à l'impératrice, ou qu'il étoit décidé à ne pas lui en laisser prendre un autre. Il lui fit un portrait fort avantageux de ce jeune homme; mais comme il s'agissoit de le voir, on con-

vint de ce qui suit. Potemkin devoit lui envoyer, par cet adjudant, un dessin enluminé représentant une figure d'homme. L'impératrice auroit le tems de considérer Momonof, et il regarderoit comme son jugement sur cet officier, ce qu'elle lui diroit du dessin. La chose eut lieu. Momonof porta le dessin. Catherine considéra le porteur, jeta un coup d'œil sur le dessin, et dit en le lui rendant: « Ce dessin est beau, mais le coloris est mauvais ». En effet, Momonof est bel homme, mais il a le teint jaune. Malgré ce jugement équivoque, Momonof fut aussitôt déclaré favori.

CHAPITRE LV.

Mouvemens dans l'armée ordonnés par Potemkin. Soupçons qu'il inspire à Catherine contre le grand-duc. Voyage de Potemkin.

DANS les six derniers mois de 1786, Potemkin ordonna que toute l'armée russe changeât de positions. Une très-grande partie alla à Kiof, à Kerson, et en général dans les contrées que devoit parcourir Catherine dans

son voyage. Potemkin publia avec beaucoup d'emphase que Catherine II et Joseph II, qui devoit accompagner l'impératrice pendant une partie de son voyage, trouveroient à Kiof un corps de cent mille hommes, sous les ordres du comte Romanzoff; qu'une armée aussi considérable se trouveroit à Kerson, sous son commandement, et qu'enfin un troisième corps de seize mille hommes seroit divisé en détachemens, et commandé par le lieutenant-général Samoïlof son neveu. Toutes ces forfanteries ne pouvoient tromper que des ignorans. L'armée n'avoit presque pas été augmentée depuis 1785.

Mais Potemkin avoit intérêt de faire croire à l'impératrice qu'elle avoit un aussi grand nombre de troupes, et il y parvint. Il est certain que l'élite des troupes russes fut envoyée sur les frontières de la Turquie, et qu'une foible partie s'occupa à combattre les Tartares rebelles du Caucase. Potemkin donna plusieurs prétextes pour justifier ces marches, mais il en cacha le véritable motif. Il donna à l'impératrice elle-même un prétexte d'autant plus vil, qu'il n'avoit pas intérêt de lui cacher la vérité, et qu'il augmentoit par là la mésintelligence qui continuoit

toujours entr'elle et le grand-duc. Il lui dit que sa sureté exigeoit que, pendant son absence, elle éloignât ses troupes de son fils.

Rien n'étoit plus perfide et plus méchant que ce prétexte; le grand-duc n'avoit pas la volonté de faire une révolution. On s'imagine bien que cela fut dit en secret. Il n'osa pas rendre publics ses prétendus soupçons. Il publioit que ces marches n'étoient que des changemens de garnison, qui devoient avoir lieu chaque année, d'après une ordonnance militaire qu'il avoit publiée quelque tems auparavant, et que son but étoit d'empêcher par là que le soldat ne fît trop de liaisons dans le même endroit. Voici les véritables motifs de tous ces changemens.

D'abord, comme ses ennemis n'avoient cessé de dire à Catherine, que l'armée étoit dans le plus triste état, il vouloit lui faire voir le contraire. Rien n'étoit plus facile; car Catherine qui n'entendoit rien au militaire, regardoit une armée d'une manière superficielle, ainsi que peut le faire une femme. En second lieu, il vouloit faire parade aux yeux de l'empereur d'Allemagne, de toutes les forces de la Russie, afin de l'attirer dans les intérêts de cette puissance contre les Turcs. Il

auroit difficilement réussi dans ce dernier dessein, si Joseph II, auquel, malgré tous ses défauts, on ne peut refuser un esprit actif et observateur, avoit eu la liberté de tout examiner en détail. Mais Potemkin évita très-habilement cet examen. Il eut soin que Joseph, dans la compagnie de Catherine, fût toujours si occupé de politique et de plaisirs, qu'il ne regardât que comme un spectacle, les évolutions qu'il faisoit faire par les meilleures troupes, et par conséquent par le plus petit nombre. Enfin un troisième motif de Potemkin étoit d'effrayer les Turcs par la vue de toutes les troupes russes rassemblées sur leurs frontières. Les intrigues de Potemkin à Constantinople étoient poussées au point que l'on ne doutoit plus d'une rupture prochaine, effet du désespoir plutôt que de la politique. Quoiqu'il désirât beaucoup cette guerre, et qu'elle fût nécessaire pour l'exécution de son grand projet, il songea naturellement à l'éloigner des contrées où Catherine et Joseph devoient s'arrêter pendant quelque tems; et il crut qu'un grand nombre de troupes ainsi rassemblées feroit penser aux Turcs que le moment n'étoit pas encore arrivé de faire une attaque avantageuse.

Cette politique lui réussit pour le moment; le gouvernement Turc resta encore pendant quelque tems fidèle à ses principes de modération, et il étoit en quelque façon obligé de le faire, parce que l'armée turque n'étoit pas encore dans un état convenable à la guerre.

Le rassemblement des armées sur les frontières de la Turquie ne fut pas la seule chose qui surprit les Russes. Ils furent étonnés aussi de la marche de plusieurs régimens vers le Cuban. A la vérité les petites guerres qui se succédoient dans ces contrées, y nécessitoient de fréquens transports de troupes, qui avoient ordinairement lieu tous les ans; mais celui-ci parut extraordinaire, en ce que, pour l'opérer, on avoit absolument dégarni et laissé sans défense un grand nombre de places importantes.

Potemkin faisoit faire dans ses gouvernemens de grands préparatifs pour recevoir l'impératrice. Depuis long-tems il faisoit travailler avec une dépense excessive et des moyens violens à cette œuvre théâtrale. Quand tout fut près d'être achevé, il voulut voir si l'illusion seroit complète. En conséquence il demanda à s'y transporter. L'impératrice y consentit et lui donna cent mille roubles pour les frais de ce voyage.

Le 19 octobre 1786, il partit de Pétersbourg; mais au lieu de prendre la route droite, il passa par la Livonie et la Pologne. A Riga, où il n'avoit jamais été, il fut reçu avec tous les honneurs que l'on y avoit rendus autrefois au grand-duc. En Pologne, il fut voir la comtesse Branika sa nièce, qui étoit sa maîtresse favorite; et après avoir resté quelques jours avec elle, il se rendit en diligence dans ses gouvernemens.

CHAPITRE LVI.

Part que prend Potemkin aux entreprises politiques de la Russie. Il fait insulter les Turcs. Il leur enlève leurs alliés et leur suscite des ennemis.

EN 1786, Potemkin prit, sans en avoir l'air, une grande part aux entreprises politiques de la Russie. Nous n'en parlerons que sous ce point de vue. De plus grands détails appartiennent à l'histoire de ce pays. Les intrigues de Potemkin en Turquie continuoient toujours, ainsi que nous l'avons vu, mais d'une manière plus ou moins vive, selon les circonstances, et n'étoient quelquefois interrompues

que

que par les offenses publiques que Bulgakof et Laschkarof se permettoient contre le ministère ottoman. Le premier sur-tout se conduisit alors avec tant d'audace, que, vers la fin de l'année, le cabinet de Constantinople se vit obligé d'envoyer un courrier à Pétersbourg, pour demander si la conduite offensante de l'ambassadeur russe étoit ou non une suite des ordres de l'impératrice, et pour déclarer à cette dernière, que le grand-seigneur ne consentiroit point à l'établissement d'un consul russe à Varna, ainsi que le demandoit Bulgakof (1). Comme Potemkin étoit absent, on différa pendant quelque tems de donner une réponse cathégorique, sous prétexte de prendre des renseignemens ; mais en effet, pour avoir l'avis du prince sur cette affaire, il conseilla de ne rien répondre, et on ne répondit rien. L'impératrice n'en in-

(1) Varna est le seul port de la Turquie, sur les côtes européennes de la mer Noire, qui soit en état de recevoir des vaisseaux. Si le commerce de la Russie avoit été considérable dans ces contrées, il auroit été important d'avoir un consul à Varna ; mais il est évident que Bulgakof pensoit moins à cet avantage qu'à celui d'avoir, dans la mer Noire, un observateur attentif des entreprises des Turcs.

sista pas moins sur l'établissement d'un consul à Varna, et la Porte eut la modération de promettre qu'elle resteroit neutre dans les guerres des Russes contre les hordes de Tartares.

Pour chagriner de plus en plus les Turcs, Potemkin travailla à leur enlever entièrement leurs anciens amis, ou plutôt leurs ci-devant amis, qui déjà étoient incertains et irrésolus. Dans cette vue, il avoit conféré, en 1785, avec le comte de Ségur, sur un traité de commerce à faire avec la France ; et ce traité fut conclu à Pétersbourg, le dernier jour de l'année 1786, après le départ de Potemkin (1). Ainsi Potemkin vint à bout d'engager le cabinet de Versailles, si longtems célèbre par sa finesse, à montrer par ce traité, sa foiblesse, son infidélité envers ses anciens alliés, et la décadence de sa politique.

(1) La manie de faire des traités de commerce sembloit être devenue alors une maladie épidémique. Il y avoit peu d'ambassadeurs en Russie, qui n'eussent fait voir à leurs cours les avantages de ces sortes de traités. Les présens que l'on faisoit pour faire réussir ces sortes de négociations, étoient énormes.

Potemkin ne s'étoit pas borné à enlever aux Turcs leurs alliés, il leur avoit attiré aussi, comme nous l'avons vu, la haine de l'empereur d'Allemagne. Il ne s'agissoit plus que de déterminer ce prince à rompre ouvertement avec eux. On se prêta, pour y réussir, à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, et on manifesta sur-tout une grande partialité contre la Prusse. L'occasion de montrer cette partialité se présenta vers la fin de 1786, c'est-à-dire, au commencement du règne de Frédéric-Guillaume II, prince que Potemkin, Catherine et Joseph II croyoient moins à craindre que ses prédécesseurs. Les querelles entre le Stathouder et les Hollandois étoient extrêmement animées. Le roi de Prusse croyoit devoir soutenir son beau-frère ; mais avant que de prendre les armes, il voulut essayer la voie des négociations ; et pour les rendre plus efficaces, il demanda la médiation de l'impératrice de Russie. On demanda l'avis de Potemkin. Il répondit que, pour conserver l'empereur dans les intérêts de la Russie contre les Turcs, il ne falloit former aucune espèce de liaison avec la Prusse, et que, comme les Hollandois avoient déjà refusé la médiation de l'impératrice, à l'occasion de

leurs différends avec les Anglais et avec Joseph II, il falloit, pour ne pas compromettre la dignité de cette princesse vis-à-vis les républicains, faire au roi de Prusse une réponse négative. On se conforma ponctuellement à cet avis.

CHAPITRE LVII.

Voyage de Catherine dans ses nouvelles provinces. Moyens employés par Potemkin pour la tromper sur le véritable état de ces provinces.

Avec l'année 1787, commence l'histoire du voyage de l'impératrice dans la Tauride. On a déjà tant écrit sur cet événement, que ce qu'on pourroit en dire n'auroit l'air que d'une répétition. Nous nous contenterons de le considérer sous ses rapports avec la vie de Potemkin. Peut-être rapporterons-nous çà et là quelques circonstances qui ne seront pas entièrement connues de tous nos lecteurs.

Nous ne nous arrêterons pas aux motifs qui, selon les présomptions de quelques écrivains, engagèrent Catherine à entreprendre

ce voyage. Nous savons qu'il n'y eut d'abord de la part de cette princesse qu'un désir vague de voir ces contrées. Elle en dit un mot en passant. Jermolof saisit cette idée et l'appuya de tout son pouvoir, parce qu'il croyoit voir dans l'exécution, la chûte certaine de Potemkin; mais, contre toute espérance, ce fut Potemkin lui-même qui pressa ce voyage, et qui en fit les préparatifs. Dix millions de roubles furent destinés à cet objet; mais nous sommes très-disposés à croire que cette somme considérable ne put pas suffire aux dépenses énormes qu'il occasionna.

Catherine, qui évitoit toujours d'avoir son fils auprès d'elle, lui ordonna de passer le tems de son absence avec son épouse et ses filles, partie à Pétersbourg, partie dans ses maisons de plaisance. Il auroit été convenable de confier, pendant ce tems, une partie de l'administration des affaires au grand-duc, du moins dans le gouvernement de Pétersbourg; mais ce prince eut le chagrin de se voir préférer le comte Bruce, homme sans talens et sans considération, qui fut cependant nommé général-gouverneur de Pétersbourg. Tout cela avoit été arrangé par

Potemkin, qui préparoit au grand-duc une mortification bien plus grande encore.

Il avoit pensé qu'il seroit dangereux de laisser, pendant l'absence de l'impératrice, tous les enfans du grand-duc entre les mains de leur père. Il communiqua ses soupçons à l'impératrice, qui décida aussitôt que les deux fils du grand-duc l'accompagneroient dans son voyage. On donnoit pour prétexte de cette décision, la tendresse de Catherine pour ses petits fils; mais à travers ce voile transparent, l'observateur vit très-bien la peur des tyrans, qui se croyoient en sureté, en prenant avec eux de tels ôtages.

Un accident dérangea ce projet, les jeunes princes tombèrent malades, et ne purent faire qu'une partie du voyage. Le premier jour de l'année, Catherine prit congé des personnes qui restoient à la cour, et du corps diplomatique (1). On partit le deux janvier

(1) Outre les ministres d'état et les sénateurs qui accompagnèrent l'impératrice, elle prit avec elle plusieurs personnes de la chancellerie, et sur-tout de la partie des affaires étrangères.

Le comte de Cobenzel, ambassadeur de l'empereur; Fitzherbert, ambassadeur d'Angleterre, et le comte de Ségur, ambassadeur de France, furent aussi du voyage.

pour Sarskoe-Selo, au bruit des canons, et on resta jusqu'au sept dans cette maison de plaisance. C'est proprement de ce jour que commence l'histoire de ce voyage, qui fut fait avec toutes les commodités possibles (1). On se mettoit en route à neuf heures du matin; on faisoit quarante, cinquante, ou tout au plus soixante verstes. On dînoit à midi dans une maison bien préparée (2). A trois heures on repartoit, et après avoir fait encore cinquante à soixante verstes, on arrivoit à la couchée. Aux frontières de chaque gouver-

(1) L'impératrice fit faire son portrait et celui de Momonof, en habits de voyage, et, au grand étonnement de tout le monde, on en fit placer des copies dans les appartemens de l'hermitage. On poussa l'impudeur jusqu'à les faire graver, et permettre à l'artiste de les vendre comme pendans.

(2) Pour donner une idée de la prodigalité qui eut lieu dans ce voyage, nous remarquerons qu'à chaque repas, on se servoit de linge neuf, que l'on donnoit, après s'en être servi, au maître de la maison ou à quelqu'autre personne. Toutes les maisons impériales, ainsi que celles des particuliers où l'impératrice devoit s'arrêter, furent meublées à neuf. Dans les contrées où l'on ne trouvoit pas des maisons assez vastes, on avoit élevé à la hâte des petits palais, que l'on détruisit quelques mois après.

nement, le général-gouverneur et le gouverneur, venoient avec leur suite recevoir l'impératrice, et l'accompagnoient dans toute la province. Elle s'arrêtoit quelques jours dans les villes un peu considérables. Les préparatifs que l'on avoit faits pour la recevoir, et la curiosité de voir ce spectacle extraordinaire, attiroient dans ces endroits une multitude de personnes, et leur donnoient un air d'aisance et d'activité, inconnu à la plupart des habitans de ces contrées.

Smolensko fut le premier endroit où l'impératrice s'arrêta pendant quelque tems. C'est une ville qui a un commerce assez considérable, et qui est la capitale du gouvernement du même nom. On avoit résolu de n'y passer que quelques jours; mais on s'y arrêta plus long-tems, parce que Momonof fut attaqué d'un mal de gorge, incommodité ordinaire des favoris de Catherine, dans les dernières années de sa vie. Comme tout étoit préparé pour la recevoir, ce retard causa une augmentation de dépense de cinq mille ducats par jour.

De Smolensko, on alla à Kiof, où les comtesses Branika et Skaurouska, nièces de Potemkin, reçurent l'impératrice, et où un grand

nombre d'étrangers de distinction, et sur-tout des Polonois de la partie russe, étoient venus l'attendre.

Potemkin arriva presqu'en même-tems. Il s'occupa à créer tous les plaisirs dont la volupté pouvoit lui fournir l'idée : plaisirs qui coûtèrent des sommes si considérables, que Potemkin seul étoit en état de faire une telle dépense. Les fêtes se succédoient, pour ainsi dire, sans interruption ; chaque jour en produisoit une nouvelle. La dépense que faisoit Potemkin, dans sa maison de Kiof, pendant un mois, auroit suffi aux anciens grands-ducs qui résidoient autrefois dans cette ville, à vivre avec magnificence, pendant un règne entier.

Parmi les événemens remarquables qui eurent lieu pendant le séjour de Catherine à Kiof, on compte une députation qu'elle reçut de la part des Kiogises, peuples nomades des environs de la mer Caspienne, et la revue du beau régiment de cuirassiers de Potemkin, qui se fit en présence de cette princesse. Catherine crut à cette occasion montrer des connoissances militaires, ordonna que ce régiment portât dorénavant le nom de son chef: chose inouie jusqu'alors en Russie, où tous

les régimens tiroient leurs noms des villes et des provinces de l'Empire. Plusieurs semaines se passèrent ainsi; le printems arriva, et l'on put faire le voyage par eau.

Les préparatifs de ce voyage étoient faits depuis long-tems. Potemkin n'avoit épargné ni l'argent ni la vie des hommes, pour faire sauter des rochers qui avançoient dans le Nieper, ce qui avoit adouci autant que possible la pente du fleuve, jusqu'aux fameuses cataractes. La flotte étoit composée de cinquante bâtimens de diverses espèces. Les principaux étoient sept galères, destinées pour l'impératrice et sa société. Chaque galère contenoit ou des salons, ou des appartemens, ou des boudoirs ornés avec toutes les richesses de l'art et de la volupté.

Le voyage commença à l'entrée de la belle saison, et aussitôt jouèrent les machines dont l'effet magique n'en imposa qu'à l'impératrice. L'art augmentoit à mesure que l'on avançoit dans les gouvernemens de Potemkin. A quelque distance du rivage, on croyoit voir des villages; mais les maisons et les clochers étoient seulement peints sur des planches, comme des décorations. D'autres villages plus voisins de la route, avoient été construits

exprès et depuis peu, et sembloient habités ; mais ces prétendus habitans avoient été amenés là par force, de cinquante à quatre-vingts lieues. Sur le soir, ils étoient obligés de quitter leurs prétendues demeures, et de courir pendant toute la nuit pour aller jouer la même comédie dans d'autres villages de la même espèce, que l'impératrice devoit voir le lendemain. On avoit promis une récompense à tous ces malheureux ; on ne leur donna rien. Plusieurs d'entr'eux périrent de désespoir, de maladies ou de misère. Des troupeaux nombreux étoient conduits de même pendant les nuits d'un endroit à l'autre, et l'impératrice admiroit souvent cinq ou six fois les mêmes.

Les chemins par où passoit l'impératrice étoient très-beaux ; mais ils avoient été achevés quelques jours auparavant, et en si grande hâte qu'ils ne furent d'aucune durée. Dans les villes, Potemkin conduisoit Catherine dans des magasins immenses qu'elle voyoit remplis de sacs. Mais au lieu de blé, il n'y avoit dans ces sacs, que du sable. Les maisons dans lesquelles elle entroit étoient magnifiquement meublées. Mais tout cela étoit préparé d'avance, et amené de loin et à très-

grands frais. On avoit pris tous ces objets chez des marchands, à condition qu'ils les reprendroient lorsqu'on n'en auroit plus besoin, et qu'on leur payeroit ce qui auroit été gâté. Mais personne ne songea à remplir ces promesses; on ne rendit rien, on ne paya rien.

Lorsque la flotte eut parcouru un espace peu considérable, on jeta l'ancre devant Kanief, où le roi de Pologne Stanislas-Auguste s'étoit rendu sous son ancien nom de *Poniatouski*. Selon les lois de la Pologne, le roi ne pouvoit sortir du pays sans le consentement des états, ou dans la suite, du conseil permanent. On avoit paré à cette difficulté, en fixant l'entrevue sur le Nieper, qui forme près de Kanief, la séparation entre la Russie et la Pologne.

On n'est pas certain si Potemkin fit venir le monarque pour augmenter la pompe asiatique de la cour impériale, ou si ce fut le monarque qui demanda au prince la permission d'aller trouver l'impératrice, et d'avoir un entretien avec elle. Ce qu'il y a de certain, c'est que Catherine fit présent de cent mille roubles au roi, pour le dédommager des frais de son voyage, ce qui sembleroit appuyer la première idée.

L'entrevue de ces deux souverains fut très-remarquable. Ils ne s'étoient pas vus depuis que Poniatouski avoit été ambassadeur de Pologne à Pétersbourg, époque à laquelle Catherine jouoit un rôle bien subalterne. Alors leurs rapports étoient moins brillans, mais beaucoup plus agréables. On se seroit rappelé sans doute avec plaisir les doux momens que l'on avoit passés ensemble ; mais Catherine, en voyant le roi, en présence de Potemkin, de Momonof, et de plusieurs autres, fut un peu embarrassée, et Poniatouski, de son côté, parut tout déconcerté. Cependant la contrainte qui en résulta se dissipa insensiblement, après les premiers complimens ; et la conversation s'égaya. En se levant de table, le roi prit des mains d'un page l'éventail et les gants de l'impératrice et les lui présenta. Catherine, pour répondre à la galanterie du roi, prit son chapeau des mains de son page et le lui présenta de même. Poniatouski qui devoit la couronne de Pologne à Catherine, et qui n'avoit pas encore pu l'en remercier verbalement, saisit cette occasion qu'il crut favorable. En recevant son chapeau des mains de l'impératrice, il lui dit : Ah ! madame, vous m'en avez donné

un plus beau. Le pauvre roi devoit penser alors que le chapeau dont il vouloit parler, avoit été rogné plusieurs fois par les ordres de celle même qui lui avoit fait ce présent ; mais il ne s'attendoit pas peut-être qu'elle le lui ôteroit un jour tout entier.

Poniatouski fit connoissance avec Potemkin, et fut extrêmement content de lui ; ce qui justifie bien le mot d'une femme avec laquelle il vivoit. *Vous êtes*, lui dit-elle à cette occasion, *le particulier le plus aimable que je connoisse, mais le roi le plus insupportable que l'on puisse trouver.*

Encouragé par les bontés de l'impératrice et l'amitié de Potemkin, Stanislas-Auguste osa proposer des choses qui l'intéressoient beaucoup. Il demanda sur-tout l'assurance de l'hérédité de la couronne de Pologne dans sa famille, ou du moins la désignation d'un de ses neveux pour lui succéder. Il demanda aussi la permission de convoquer une diète de confédérés, et d'y demander pour lui une augmentation de droits qu'il feroit tourner au profit de la Russie, et des revenus plus considérables. Enfin il insinua aussi qu'il désiroit, pour l'avantage de sa nation, la libre navigation du Nieper, jusqu'à la mer Noire.

Poniatouski savoit que, pour obtenir quelque chose en Russie, il falloit commencer par gagner Potemkin; mais il n'étoit pas assez riche pour corrompre ce favori, qui pouvoit lui donner dix fois plus d'argent qu'il n'en possédoit lui-même. Cependant il fit quelques tentatives pour témoigner sa reconnoissance au prince, et lui offrit de faire de ses possessions en Pologne, un fief semblable au duché de Courlande. Potemkin répondit par une simple politesse. S'il avoit désiré ce qu'on lui proposoit, il n'avoit pas besoin d'attendre les offres du roi; il auroit pu lui donner des ordres. D'ailleurs on sait que le favori avoit d'autres vues que la possession d'un fief dépendant de la Pologne. Et puis il y avoit d'autres circonstances qui n'étoient rien moins que favorables aux desseins de Stanislas-Auguste. Le comte Braniki, qui avoit toujours été ennemi du roi, avoit gagné en sa faveur Potemkin, qui étoit l'oncle de sa femme. Il ne lui fut pas difficile de dissiper le foible attachement de la cour de Russie pour Poniatouski. Depuis long-tems cette cour regardoit la Pologne comme un pays dont on pouvoit tirer des avantages subits et momentanés; mais on

oublioit ce royaume, dès qu'il étoit question de peines et de dépenses pour lui procurer quelques avantages. D'ailleurs Catherine et Potemkin n'étoient occupés alors que de leur projet de l'empire Grec, et tout ce qui ne tendoit pas là, leur paroissoit peu important.

On ne prit aucun intérêt aux demandes de Poniatouski; mais on lui répondit d'une manière si politiquement polie, que le crédule monarque quitta la cour de l'impératrice, avec la satisfaction d'avoir pleinement réussi. Avant que de partir, il donna à Kanief une fête magnifique à Potemkin et aux autres personnes de la cour. L'impératrice n'y assista point. Elle crut peut-être au-dessous de sa dignité, de recevoir une fête dans un pays étranger, et de la part d'un roi tel que Stanislas-Auguste. On admira sur-tout, dans cette fête, un feu d'artifice qui fit paroître tout en feu les rochers des bords du Nieper; spectacle que l'impératrice put voir tout entier, du vaisseau où elle étoit restée.

Depuis Kanief, le voyage de l'impératrice par eau fut très-dangereux. Il est inconcevable que l'on ait pu exposer sa vie sur de tels bâtimens, conduits par des matelots sans expérience. Une violente tempête aug-

menta

menta le danger. Tous les vaisseaux se dispersèrent. La galère de l'impératrice fut sur le point de périr. Catherine ne put dîner ce jour-là qu'à neuf heures du soir.

Enfin, après avoir éprouvé ces dangers, on arriva le 30 avril à Krementschuk, ville située sur les bords du Nieper, dans le gouvernement de Catharinoslau. Catherine y passa quelques jours, et y vit une partie de la cavalerie légère. Une lettre qu'elle écrivit de cette ville à Yeropkin, gouverneur-général de Moscou, prouve combien Potemkin étoit parvenu à la tromper.

« Je suis arrivée ici ce matin, écrivoit-elle. J'y ai trouvé le tiers de la belle cavalerie légère. Ce sont les mêmes troupes, dont quelques ignorans ont osé dire qu'elles n'existoient que sur le papier. Rien n'est plus avéré que leur existence, et avec une perfection à laquelle aucunes troupes n'ont encore été portées. Je vous prie de dire ceci aux curieux, et de citer ma lettre, afin que l'on cesse de porter de faux jugemens, et que l'on apprenne à rendre justice à ceux qui me servent avec zèle, moi et l'Empire. Les arbres poussent déjà ici, et il y fait une chaleur que nous n'éprouvons pas à Moscou au

commencement du mois de mai. La ville est bien plus vivante que Kiof. La maison du général-gouverneur, dans laquelle je loge, est voisine d'un bois de chêne très-agréable, et a un jardin charmant. Les appartemens sont vastes, et très-bien distribués. Un grand nombre de Polonois nous ont suivi ici, où il y a déjà un grand concours de monde. Dans ce gouvernement, on voit par-tout une grande activité; cela me fait un vrai plaisir. Je compte repartir le 3 mai, et continuer mon voyage par eau jusqu'aux cataractes du Nieper ».

Potemkin, qui avoit tâché par-tout de rendre agréables toutes les contrées de ses gouvernemens, par où passeroit l'impératrice, avoit trouvé les moyens d'embellir considérablement Krementschuk. Un mois avant l'arrivée de l'impératrice, on avoit formé à grands frais, près de l'hôtel du gouverneur, un jardin, qui disparut quelque tems après.

A quatre journées de Krementschuk, Catherine rencontra Joseph II qui avoit déjà été à Cherson, et en étoit parti pour venir au-devant d'elle, sous le nom de comte de *Falkenstein*. Depuis long-tems l'empereur avoit été invité à cette entrevue. D'abord il

avoit promis, puis refusé. Enfin, il avoit cédé aux pressantes sollicitations de l'impératrice et de Potemkin. Catherine et Joseph continuèrent le voyage ensemble. La variété des objets qu'ils trouvoient sur leur route, et les fêtes que leur donnoit par-tout Potemkin, ne les empêchèrent pas de trouver le tems de s'entretenir d'affaires politiques. Nous en parlerons dans la suite.

Sur la route de Cherson, les deux monarques trouvèrent des troupes très-bien habillées, et sur-tout des cosaques qui leur donnèrent le spectacle de plusieurs exercices militaires. Après une marche de quelques jours, ils arrivèrent à Cherson. Catherine fut étonnée de la beauté des environs. Des maisons de campagne dans le bon goût, et des jardins agréables, annonçoient des propriétaires aisés. Mais la plupart de ces maisons n'étoient que des décorations du moment. Il n'y avoit de réelles que celles qui étoient tout près de la ville. L'impératrice ne cessoit de louer et d'admirer tout ce qu'elle voyoit. Joseph II étoit moins prodigue de louanges. Il avoit tout vu de près, et avoit dit souvent : *Il est bien dommage que tant de belles choses ne puissent pas subsister long-tems ;*

et en effet, un mois après, toutes ces belles maisons n'existoient plus.

Catherine fut bien plus émerveillée encore, lorsqu'elle entra dans Cherson. Elle y vit de belles maisons et une grande quantité de monde. Les édifices impériaux étoient décorés avec une magnificence extraordinaire, et la beauté des ameublemens répondoit à l'extérieur. Un exemple suffira pour s'en faire une idée. Le trône qui étoit préparé pour l'impératrice, dans l'hôtel de l'amirauté, avoit coûté quarante mille roubles. La présence de la cour avoit attiré dans la ville un grand nombre de marchands. Pour augmenter la quantité des marchandises, on en avoit fait venir considérablement de Moscou et de Varsovie, sur le crédit de Potemkin. Par là, on avoit donné à cette ville l'air d'une ville de commerce. Après le départ de l'impératrice, on oublia et les marchandises et ceux qui les avoient prêtées. Catherine partit de Cherson au bout de six jours, et elle y auroit resté plus long-tems, sans les nouvelles inquiétantes que reçut Joseph II, au sujet de l'insurrection des Belges.

Catherine, Joseph et Potemkin allèrent avec une suite peu nombreuse dans la Crimée.

Les fêtes et les illusions furent les mêmes qu'auparavant, à quelques variations près, nécessitées par les circonstances ; et Catherine n'y éprouva pas moins de surprises agréables. Arrivée un soir à Sevastopol, elle logea dans un palais d'une apparence magnifique, qui avoit la vue sur le port, le plus beau peut-être de l'Europe pour la situation. Ce palais, fait de bois, n'existoit que depuis quelques semaines. Dès que l'impératrice y fut entrée avec Joseph II, ils virent partir un feu d'artifice magnifique, qui finit par éclairer, de la manière la plus agréable, une flotte de guerre très-nombreuse. Cette flotte étoit composée de vaisseaux marchands et de vieilles barques qu'on avoit fait venir de toutes parts, et que l'on avoit arrangés et peints, de manière à leur donner l'air de vaisseaux de guerre. Quelques semaines après, le magnifique palais tomba en ruines.

C'est dans cet endroit où Catherine, sensible aux attentions et au zèle de Potemkin, lui donna le surnom de *Taurique*, et ordonna au sénat de faire composer un éloge en l'honneur de *Potemkin le Taurique*, et de le publier dans tout l'Empire. Après un court séjour dans la Crimée, les voyageurs

retournèrent à Cherson : ils n'y restèrent pas long-tems. Potemkin les conduisit à Pultava, où il leur fit donner, par deux armées, une représentation de la fameuse bataille qui eut lieu en cet endroit en 1709, qui fut gagnée par Pierre Ier., (1) et décida du sort du malheureux Charles XII. Toutes les autres circonstances de ce voyage ne présentent rien d'extraordinaire, et se trouvent dans les autres relations qui en ont été faites. Joseph II se hâta de retourner dans ses états, pour prendre de promptes mesures contre les Belges, dont l'insurrection devenoit plus sérieuse de jour en jour. Catherine fit une entrée solennelle à Moscou; puis elle retourna à Pétersbourg après une absence de six mois. Potemkin ne l'y suivit point. Malgré les grandes distractions que lui avoit causées ce voyage, il avoit toujours continué à préparer à Constantinople,

(1) L'anniversaire de cette journée étoit toujours célébré en Russie le 8 juillet; mais sous le règne de Catherine, Gustave III, roi de Suède, s'étant trouvé ce jour-là à Pétersbourg, elle eut la délicatesse de ne point faire célébrer cette fête, qui lui auroit rappelé des souvenirs amers. Depuis cette époque, cette fête n'a plus été célébrée que dans les églises, mais jamais à la cour.

la grande catastrophe qui devoit le conduire à son but. Probablement il attendoit de jour en jour le commencement de la guerre qui devoit éclater bientôt, et crut nécessaire de rester dans les contrées où devoit se faire la grande explosion.

CHAPITRE LVIII.

Etat de l'armée russe au commencement de la seconde guerre contre les Turcs. Forces maritimes.

AVANT que de parler de l'origine de la guerre des Turcs, et de l'histoire de cette guerre dans cette année, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les armées russes. Nous aurons occasion de remarquer plusieurs contradictions dans les comptes que rendoit à cet égard Potemkin à l'impératrice et à la nation. Il donna à Catherine une liste qui ne contenoit proprement que les noms des régimens, et qui par conséquent est peu importante. A la fin de l'année, il donna un état qui indiquoit le nombre des hommes. Nous ferons à ce sujet quelques observations qui ont un rapport im-

médiat à Potemkin. Dans cet état, toutes les troupes russes formoient neuf divisions. La troisième, commandée par le prince, étoit beaucoup plus considérable que les autres; car elle comprenoit les trois cinquièmes de l'armée. Elle étoit à Catharinoslau, dans la Tauride, le Cuban et le Caucase, et étoit composée de vingt-huit régimens de cavalerie tant pesante que légère; de trois corps de cosaques, trente-cinq régimens d'infanterie, cinq corps de chasseurs et cent vingt pièces d'artillerie, sans compter les pièces des régimens. Le nombre prétendu de toute l'armée montoit à 61,819 hommes de cavalerie, sans les cosaques; et à 213,002 hommes d'infanterie, sans les gardes, l'artillerie et les bataillons de garnison. Rien n'étoit plus faux que cet état. Potemkin en avoit un autre qui étoit exact. Il portoit le nombre des hommes à 259,529 hommes, y compris l'artillerie; mais sans les gardes. Dans ce nombre étoit aussi compris tout ce qui dépendoit des bagages et des charrois; et cette partie étoit alors plus considérable dans l'armée russe, que dans toute autre. En retranchant cette partie, il restoit 228,161 combattans. Il falloit déduire de ce nombre 34,334 hommes qui restoient

comme dépôt des régimens, et 5000 hommes qui devoient être embarqués. D'après tout cela, il restoit 188,827 hommes. Mais au commencement de la guerre, l'armée n'étoit pas encore si considérable. On pensoit alors en Russie, qu'au commencement d'une campagne, la mort, la désertion et les maladies, enlevoient deux septièmes d'une armée. En retranchant ces deux septièmes; c'est-à-dire environ 54,000 hommes, il ne restoit guère que 135,000 combattans, au commencement de la seconde guerre des Turcs.

Potemkin sentit bien qu'avec des forces si peu considérables, il seroit difficile de soutenir une guerre dont on ne pouvoit prévoir la durée. En conséquence, il proposa à l'impératrice une nouvelle levée, à laquelle le danger lui fit aisément consentir. On ignore quels moyens il prit pour la tranquilliser sur cette situation. Il eut sans doute besoin de ruses, après l'avoir trompée si impudemment quelques mois auparavant; mais dans cette circonstance même il la trompa encore. Il fit faire un état d'après lequel il ne falloit que 66,435 hommes pour porter l'armée au complet, avec l'artillerie, à l'exception seulement des flottes. Ce calcul étoit évidemment faux;

car de cette manière l'armée, avec le recrutement n'auroit produit que 201,435 hommes, tandis que suivant l'état qu'il avoit donné au commencement de l'année, toutes les troupes, en comptant les cosaques, les gardes, l'artillerie et les régimens de garnison, devoient former un nombre de 300,000 hommes.

Sur l'état des nouvelles levées, se trouvoient encore, dans la division de Catharinoslau, les chasseurs Livoniens, qui étoient depuis deux ans sur la liste, quoiqu'ils n'existassent point; et il y avoit mis aussi le régiment des carabiniers du grand-duc, de la division du comte Razumovsky, dix régimens de carabiniers de celle du comte Romanzof, et seize régimens de chevaux-légers de sa division qui étoient tous au complet, et n'avoient nul besoin de recrues.

Cet état de recrutement fut envoyé au sénat avec un ordre de l'impératrice de faire tout ce qui étoit nécessaire pour opérer cette levée.

Outre ce manque d'hommes qui ne pouvoit être attribué qu'à la mauvaise administration de Potemkin, il avoit encore introduit dans l'armée d'autres désordres, contraires à l'esprit de la nation et à l'art militaire; de manière qu'elle étoit totalement désorganisée.

C'est ainsi qu'il avoit créé une quantité de chasseurs et de grenadiers, beaucoup trop considérable en comparaison de l'armée entière. Il avoit habillé plusieurs régimens d'une manière peu commode; il avoit même poussé la manie des innovations jusqu'à changer la cavalerie en infanterie. Comme il ne s'expliqua jamais sur le motif de ces singulières opérations, il seroit difficile d'en donner les raisons. Des gens du métier ont prétendu qu'ayant reçu des sommes considérables pour augmenter l'armée, et en ayant gardé une grande partie pour lui, il changeoit ainsi l'habillement ou la destination des régimens, afin de les faire passer pour de nouveaux corps. D'abord les soldats eurent de la peine à se faire à ces changemens; mais bientôt ils s'y accoutumèrent et rendirent d'aussi grands services qu'auparavant. A juger d'après les autres changemens que Potemkin faisoit dans l'armée, il étoit difficile de croire qu'il songeât sérieusement à faire la guerre. Il n'avoit ni vivres pour les hommes, ni fourrage pour les chevaux, et les hôpitaux étoient dans le plus mauvais état. Malgré tous ces désordres, il poursuivit ses desseins et remporta des victoires glorieuses, avec une armée de cette

nature. On luttoit contre les besoins de toute espèce, mais on battoit l'ennemi.

Dans l'étranger, on nouoit des intrigues, ou l'on continuoit celles qui étoient commencées. Potemkin rejetta avec dedain la médiation des puissances étrangères, qui offroient de faire un arrangement ; et avec des finances délabrées et une armée qui manquoit de tout, il parvint à se mettre en état de dicter lui-même des conditions de paix. Ce n'est pas à son génie qu'il faut attribuer ces succès, mais à cet esprit d'intrigue, de cruauté, de corruption et de barbarie, dont sont seulement capables les despotes qui ont perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité.

Si les états de l'armée de terre, que Potemkin envoyoit à l'impératrice, étoient inexacts et mensongers, ceux des forces maritimes qu'il prétendoit devoir opposer aux Turcs dans la mer Noire, n'étoient pas plus conformes à la vérité. Il avoit créé la flotte. Les bords du Pont-Euxin, qui dépendoient de la Russie, faisoient partie de ses gouvernemens. Catherine sentoit bien qu'il falloit de grandes sommes pour former une flotte sur une mer, où l'on n'en avoit jamais eu. Cette considération ne l'effraya point. Po-

temkin lui avoit persuadé que cette flotte étoit indispensable pour parvenir à leur but, et elle avoit consenti à donner tout l'argent qu'il demandoit pour cet objet. Il créa cette nouvelle marine, et eut soin d'en faire parler par-tout dans les termes les plus magnifiques. Il établit à Cherson un collége d'amirauté, et se fit nommer grand amiral, au grand chagrin du grand-duc, qui avoit eu seul jusqu'alors ce titre en Russie.

Potemkin fit pour la flotte ce qu'il avoit fait pour l'armée. Il s'en tint à l'extérieur, négligea l'essentiel, et garda pour lui une grande partie de l'argent. Cette flotte, dont on faisoit tant de bruit, n'étoit composée au commencement de la guerre, que de dix-neuf vaisseaux, distribués dans différens ports, et particulièrement à Cherson et à Sevastopol, où, quelques mois auparavant, l'impératrice avoit cru voir une flotte immense. Quatre de ces vaisseaux portoient chacun soixante-six canons; trois étoient de cinquante, dix de quarante et deux de trente-six. Voilà toute la flotte; car on ne pouvoit pas compter sept autres vaisseaux qui étoient encore imparfaits dans les chantiers de Cherson et de Tagaurog. Il falloit encore du tems, de

l'argent et des hommes pour les mettre en état de servir.

Il ne sera pas hors de propos de dire maintenant quelque chose des forces maritimes de la Turquie. Au commencement d'octobre 1786, elle avoit quatre-vingt-cinq vaisseaux de toute espèce, dont seize seulement n'étoient pas encore totalement achevés. Tous ces vaisseaux portoient ensemble environ huit cent cinquante canons. Nous verrons dans la suite pour qui la victoire se déclara entre des forces si inégales.

CHAPITRE LIX.

La guerre éclate. Moyens employés par Potemkin pour opérer la rupture. Premières batailles.

ENFIN le moment si désiré par Potemkin arriva. La guerre éclata. Nous savons que, depuis long-tems, cette guerre avoit été préparée par la Russie; et le voyage de l'empereur d'Allemagne à Cherson y avoit rapport. L'impératrice et Potemkin étoient entrés en négociation avec lui. Ils avoient demandé son secours contre les Turcs, et l'a-

voient flatté de la certitude de ses deux projets favoris, l'échange de la Bavière, et la nomination de son neveu François, à la dignité de roi des Romains.

Joseph avoit paru hésiter. D'un côté, il avoit été ébloui par les promesses de la Russie; mais de l'autre, il avoit pénétré, malgré les efforts de Potemkin, le mauvais état des armées et des gouvernemens nouveaux; ce qui lui avoit donné une très-mauvaise idée du succès de cette guerre. Cependant il croyoit si fortement aux promesses que lui avoit faites l'impératrice, de l'aider dans l'exécution de ses projets en Allemagne; il lui paroissoit si important de conserver l'alliance de la Russie contre les princes de la ligue germanique; enfin il craignoit tellement Potemkin qui pouvoit faire manquer tous ses projets, qu'il ne dit pas un mot à l'impératrice des observations défavorables qu'il avoit faites.

Enfin, ayant appris la nouvelle de l'insurrection des Belges, il avoit pris occasion de là de déclarer que, dans les circonstances où il se trouvoit, il ne prendroit part à aucune guerre offensive; mais que si la Russie étoit attaquée, il lui fourniroit des secours.

Aussitôt après son retour dans ses Etats,

il avoit écrit à l'impératrice et à Potemkin; et leur avoit témoigné qu'il craignoit que les mesures qu'il prenoit pour rétablir la tranquillité dans la Belgique, ne fussent vaines, parce que ces troubles étoient fomentés et entretenus par d'autres puissances, et sur-tout par les membres de la ligue germanique qui vouloient l'affoiblir. Il répétoit en même-tems la promesse qu'il avoit faite de ne se mêler avec la Russie d'une guerre contre les Turcs, que dans le cas où ceux-ci seroient les agresseurs. Cette promesse suffisoit à Potemkin, qui avoit en son pouvoir les moyens de donner aux affaires la tournure qu'il voudroit. Il convint avec Catherine qu'ils lui répondroient l'un et l'autre; qu'ils regardoient les troubles de la Belgique comme si peu importans, qu'ils croyoient qu'une très-petite partie de ses troupes suffiroit pour les appaiser; qu'ils étoient persuadés qu'aucun prince ne s'aviseroit d'entretenir ou d'augmenter ces troubles; mais que si la chose arrivoit, l'impératrice promettoit d'employer toutes ses forces pour traiter les ennemis de l'empereur de la même manière que ceux de la Russie.

Potemkin avoit fait venir aussi de Constantinople

tantinople à Cherson, M. de Bulgakof, pour rendre compte de la marche des affaires à la cour de Turquie, ou plutôt du succès des intrigues et des demandes de Potemkin. Cet ambassadeur avoit entretenu en Egypte, à Smyrne et dans la Moldavie, des liaisons qui tendoient à exciter dans ces pays un soulèvement général. A la vérité, on s'étoit toujours borné à des tentatives; mais l'attention non-interrompue, nécessaire au gouvernement ottoman, pour déjouer les intrigues des émissaires russes, avoit beaucoup aigri les esprits des Turcs.

D'ailleurs, les promoteurs de troubles ne s'étoient pas bornés à exciter des mécontentemens. Au milieu de la paix, on enlevoit des Grecs à Constantinople et dans les provinces, et sous prétexte de religion, on les transportoit en Russie. Dans les ports de la Turquie, on avoit trompé constamment les employés des douanes, soit sur le nombre des vaisseaux fixés par les traités, soit sur l'importation de certaines marchandises.

L'ambassadeur russe avoit même eu l'audace de se mêler de l'administration de l'Empire. Lorsqu'il s'agissoit de nommer à des places importantes dans le gouvernement, il avoit

proposé des hommes qui étoient à la solde de la Russie, et s'étoit trouvé offensé que l'on n'ait pas accepté ses choix. Lorsque des hommes en place déplaisoient à l'ambassadeur russe, ou qu'ils ne faisoient pas tout ce qu'il exigeoit d'eux pour les intérêts de la Russie, il demandoit avec hauteur, qu'ils fussent destitués sur-le-champ. Enfin, on n'avoit rien oublié pour exciter l'indignation et la colère du divan. Cette conduite de Bulgakof et de ses subordonnés, lui valut l'approbation de Potemkin. Mais comme toutes ces insultes n'avoient pu encore opérer la rupture que Potemkin désiroit, il donna à Bulgakof de nouvelles instructions, pour faire encore plus qu'il n'avoit fait.

A peine fut-il de retour à Constantinople, qu'il donna à la Porte une longue note, dans laquelle il faisoit, au nom de l'impératrice, de nouvelles demandes, et renouveloit des prétentions auxquelles on avoit renoncé formellement, ou dont on n'avoit plus parlé. Voici les articles les plus frappans de cette note.

Bulgakof demandoit entre autres choses, un port dans le voisinage de Constantinople, où l'on formeroit un chantier destiné seulement à réparer les vaisseaux russes; l'éta-

blissement d'un consul russe à Varna; la liberté de construire à Constantinople une église, où l'on célébreroit l'office divin, selon le rit grec, et au son des cloches; la reconnoissance du czar Héraclius, en qualité de vassal de la Russie; la soumission des Tartares, dont les excursions troubloient le territoire russe; une déclaration claire sur les préparatifs de guerre que faisoit la Porte; enfin, la cession entière de la Bessarabie, comme l'unique moyen de terminer les disputes élevées au sujet de la fixation des limites. On finissoit, en déclarant que l'impératrice exigeoit une réponse prompte et cathégorique.

Le ton seul de cette note, quand il n'auroit été question que de choses peu importantes, auroit été une véritable insulte. Mais exiger une réponse subite, sur des objets de la plus grande importance, dont quelques-uns exigeoient une délibération de plusieurs jours, c'étoit pousser l'impudence aussi loin qu'elle pouvoit aller. Cependant, la cour de Turquie eut la modération de ne faire aucune remarque sur cette conduite arrogante. Au bout de quelques jours, elle répondit à la note, avec la dignité qu'inspire la justice d'une bonne cause, et le sentiment

d'une force assez imposante, pour ne point craindre les menaces. Nous ne rapporterons point ici toutes les réponses que le divan prit la peine de faire à chaque article; nous nous contenterons de faire connoître celles qui furent faites aux articles que nous avons donné comme les plus importans.

On rejeta le premier comme injuste. On éluda le second en disant que le peuple de Varna ne vouloit point souffrir dans cette ville d'émissaire russe. On déclara que le troisième paroissoit outré, et que le quatrième seroit une violation évidente des traités qui subsistoient entre les deux nations; traités dans lesquels il n'avoit jamais été question que les états de la Cartalinie dépendroient de la Russie. On regarda le cinquième comme très-extraordinaire, vu qu'il étoit impossible au gouvernement turc de contenir des peuples que la Russie avoit soustraits à sa domination, pour leur donner une constitution qui les avoit mis en état d'inquiéter leurs libérateurs, sans craindre d'être châtiés, ni par ces derniers, ni par leurs anciens maîtres. On répondit au sixième, en rétorquant la demande, et en disant: Pourquoi la Russie faisoit de si grands préparatifs de guerre sur les frontières de la

Turquie, et particulièrement dans la Crimée; préparatifs dont la Porte n'avoit point songé à demander le but? Quant au septième, on déclara que les autres n'étant point admissibles, il n'étoit pas nécessaire de répondre à celui-là.

Peu de tems après cette déclaration, le divan fit remettre à l'ambassadeur russe, une note conçue en termes décens et modérés. Le grand-seigneur croyoit être aussi bien en droit que l'impératrice de Russie, de proposer des conditions d'autant plus propres à maintenir la paix, qu'elles étoient fondées sur la justice. Cette note contenoit principalement les articles suivans :

On demandoit premièrement que les troupes russes vidassent la Cartalinie, où, depuis que la Russie avoit pris les états du czar Héraclius sous sa protection, les attaques des diverses peuplades voisines, et les oppressions des nouveaux protecteurs, sembloient tendre à l'envi à épuiser entièrement ce pays déjà malheureux. Secondement, que tous les vaisseaux russes qui se trouvoient dans les ports de la Turquie, et qui, jusqu'alors, y avoient introduit une grande quantité de marchandises prohibées, fussent soumis dé-

sormais à des visites rigoureuses. Troisièmement, qu'il fût libre au gouvernement turc, d'établir, pour protéger le commerce de ses sujets dans les états de l'impératrice, des hommes accrédités qui eussent une juridiction aussi étendue que les consuls russes en Turquie. Quatrièmement, que les consuls russes, dans les pays soumis à la domination ottomane, qui, au lieu de se borner à leurs fonctions, se rendoient suspects par les troubles et les séditions qu'ils excitoient, fussent rappelés sans délai du territoire ottoman. Cinquièmement, enfin, que le gouvernement russe n'accordât plus sa protection sous quelque prétexte que ce pût être, aux fugitifs et parjures Moldaves et Valaques, sur-tout à ceux de la famille des hodospars de la Moldavie.

Accoutumée à répondre sans délai aux notes de l'ambassadeur de Russie, la Porte demanda pareillement une prompte réponse. Mais comme les articles étoient importans, et étrangers aux instructions de Bulgakof, il déclara qu'il ne pouvoit répondre avant d'avoir reçu les ordres de sa cour, et aussitôt il fit partir un courrier pour Pétersbourg. On lui accorda sans peine le délai qu'il demandoit.

Déjà l'on croyoit généralement que les négociations traîneroient en longueur, et qu'en cédant quelque chose de part et d'autre, on parviendroit à épargner le sang humain; lorsqu'un événement, que l'on ne pouvoit raisonnablement prévoir, fit disparoître tout à coup tout espoir de paix.

Potemkin avoit ordonné à Bulgakof d'exiter, à quelque prix que ce fût, le ministère turc à rompre la paix. L'ambassadeur et ses conseillers, forts de ces ordres, tournèrent en ridicule les prétentions de la Turquie. Comme la matière n'étoit pas encore assez préparée pour y mettre le feu, on commença par déclarer que ces pretentions étoient si ridicules qu'on ne pouvoit y répondre qu'à coups de canon. Ensuite on poussa l'audace jusqu'à dire en face, des injures au grand-visir. Le résultat de cette conduite fut tel que le désiroit la cour de Russie. Le 18 août, le grand-seigneur fit publier dans Constantinople, une déclaration de guerre, et Bulgakof, selon l'ancien usage de cette cour, fut mis dans les sept tours, où il fut traité avec beaucoup d'égards (1).

(1) Depuis plusieurs années, et sur-tout depuis l'exis-

La nouvelle de cette rupture arriva à Pétersbourg, par un courrier de Potemkin, le 10 septembre, jour de la fête de St-Alexandre Nevski, au moment où la cour s'assembloit pour un bal. Aussitôt le comte Besborodko rédigea un manifeste qu'il lut le dimanche suivant dans la chapelle de la cour, en présence de l'impératrice, de sa famille et de toute la cour. Il étoit écrit dans le style ordinaire des pièces de cette nature. Il contenoit des plaintes amères contre le parjure de la cour ottomane, qui rompoit elle-même une paix cimentée par des sermens, une paix si religieusement observée par l'impératrice; des injures contre cette cour, qui avoit la

---

tence de la neutralité armée, que Potemkin et Malmesbury n'avoient pu empêcher, comme nous l'avons vu plus haut, l'Angleterre étoit très-mécontente de la Russie. Il étoit donc très-naturel que les Anglais fissent leur possible pour lui susciter des ennemis. Le chevalier Ainsly, ministre de la Grande-Bretagne à Constantinople, se chargea sur-tout de ce soin. Ce fut lui qui rédigea, ou plutôt qui corrigea la déclaration de guerre. Catherine en fut instruite; mais elle dissimula jusqu'en 1790, époque à laquelle les deux cours se rapprochèrent. Alors Catherine exigea que le chevalier Ainsly fût rappelé de Constantinople, et il le fut.

folle audace de faire des prétentions si insensées ; des expressions choquantes contre le ministère ottoman, qui avoit offensé la majesté de l'impératrice, dans la personne de son ambassadeur, engagé le grand-seigneur à violer la foi des traités, et à faire incarcérer, sans raison, le même ambassadeur ; de longues et ennuyeuses répétitions sur les sentimens désintéressés, généreux et pacifiques de la souveraine de la Russie ; des assurances de la douleur qu'elle éprouvoit d'être obligée de prendre les armes pour venger son honneur, et défendre les droits de ses fidèles sujets ; des expressions de reconnoissance envers la Providence, pour la protection qu'elle accorde à l'empire de Russie, et particulièrement pour les bénédictions qu'elle a répandues sur le règne de Catherine II ; des prières à tout le monde chrétien, et sur-tout aux alliés de la Russie, de réunir leurs vœux et les forces qu'ils ont reçues de Dieu, pour la destruction de l'ennemi juré du nom chrétien. Toutes ces choses étoient mêlées dans ce manifeste, d'une manière bizarre. Après la lecture, on célébra une messe solennelle, qui fut suivie d'un *Te Deum*.

Cependant, à Constantinople, la déclara-

tion de guerre fut le signal de l'attaque. Le grand-visir se mit, avec l'étendard de Mahomet, à la tête de toutes les troupes de terre, qui se partagèrent en divers corps, et se rendirent sur les bords du Danube, à Oczakof, dans les contrées que la Russie demandoit par sa dernière note, dans la Crimée et dans le voisinage des endroits que Catherine avoit parcourus dans son voyage.

Une flotte de quarante vaisseaux de toute espèce, se rendit en grande hâte dans la mer Noire, sous les ordres du vieux capitan pacha, pour soutenir les entreprises de quelques-unes de ces armées de terre.

Dès que la guerre fut déclarée à la Russie, Potemkin écrivit à l'empereur, pour lui rappeler que les Turcs ayant rompu la paix d'une manière inattendue, il se trouvoit dans le cas de tenir la promesse qu'il avoit faite de lui fournir des secours. Joseph II, qui, comme nous l'avons vu, avoit besoin de l'appui de l'impératrice de Russie en Allemagne, et qui croyoit l'obtenir à coup sûr, en se joignant à elle contre les Turcs, déclara la guerre à la Porte, et destina environ cent mille hommes à cette grande entreprise.

La Russie, de son côté, armoit sur terre

et sur mer, et se préparoit à l'attaque et à la défense. Toutes les troupes russes destinées à marcher contre les Turcs, eurent ordre de se rassembler sur les frontières de la Pologne, et furent divisées en deux armées, que l'on nomma l'armée de l'Ukraine et l'armée de Catharinoslau. La première, sous les ordres de Romanzof, étoit destinée à commencer les hostilités dans la Moldavie, la seconde, commandée par Potemkin, devoit faire le siège d'Oczakof.

La guerre commença dans les premiers jours de septembre, par un petit combat naval, que les Turcs livrèrent dans le voisinage d'Oczakof, et qui ne décida rien. Cependant les Russes avoient tiré, dans cette action, cinq cent quatre-vingt-sept coups de canon. Le 24 et le 25 septembre, ainsi que le 11 octobre, Kinburn fut bombardé du côté de l'eau, mais sans succès. La canonnade fut répétée le 12 octobre, et soutenue par les troupes du côté de la terre. Le général Suvarof s'opposa à ces troupes avec le corps qu'il commandoit, et les chassa en grande partie de leurs retranchemens.

D'un autre côté, cette défense fut appuyée par les galères russes, qui eurent le bonheur

de couler à fond ou de brûler diverses chaloupes canonnières. Sur ces entrefaites, les Turcs reçurent des renforts. Cela n'empêcha pas le général Suvarof d'attaquer trois fois l'ennemi. Les Russes furent aussi renforcés au moment où ils avoient le plus besoin de l'être. Alors il y eut une grande bataille, dans laquelle les Russes furent vainqueurs. Le corps de Turcs, qui étoit composé de plus de cinq mille hommes, fut presqu'entièrement taillé en pièces. Les Russes, toujours très-modestes dans leurs rapports, quand il s'agissoit des pertes qu'ils avoient faites, soutenoient n'avoir eu que cent trente-six hommes tués et trois cents blessés. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur perte fut beaucoup moins grande que celle des Turcs. Suvarof fut blessé. Cette bataille fut le dernier évènement important de cette guerre pendant l'année 1787.

CHAPITRE LX.

Conduite de Potemkin envers Joseph II. Victoires des Russes. Inquiétudes de Potemkin. Evénemens imprévus.

Potemkin avoit bien résolu de ne point partager avec Joseph, le butin qu'il pourroit faire. Ni les prières, ni les présens ne purent lui faire changer de résolution à cet égard. Jaloux de s'attribuer seul le succès de la guerre, il faisoit tout son possible pour paralyser l'armée du vieux Romanzoff, qui s'étoit illustré dans la guerre précédente. Cette armée, qui étoit séparée de celle de Potemkin, manquoit des choses les plus nécessaires. Au lieu de combattre contre les Turcs, elle étoit obligée de combattre contre le froid et la faim, manquant de vêtemens, de vivres et d'armes, sans que Potemkin voulût consentir à lui faire ouvrir ses magasins.

L'armée de Joseph II formoit un cordon depuis les frontières de la Croatie jusqu'à Bukovine, exemple unique peut-être, d'une guerre offensive faite de cette manière. Les armées russes restoient dans l'inaction. Les

maladies contagieuses abattirent plus de soldats que le fer de l'ennemi.

Le 7 août 1788, le grand-visir entra avec toutes ses forces dans la Transylvanie. Les Autrichiens cédèrent, et Potemkin ne fit aucun mouvement. Il se réjouit au contraire, au milieu d'une cour d'esclaves tremblans, de la situation critique de l'allié de la Russie, et sembloit ne s'occuper que de la jouissance des choses rares qu'il faisoit venir pour sa table, de Varsovie et d'autres endroits plus éloignés encore.

Enfin le moment arriva où il crut devoir agir. Les troupes de Joseph avoient repoussé les Turcs au-delà des frontières de l'Autriche, et ce succès sembloit en promettre de plus brillans encore pour la campagne suivante. Alors Potemkin, jaloux d'effacer la gloire de Laudon qui commandoit les troupes de Joseph II, marche contre les Turcs, et remporte des victoires. L'argent et le sang ne lui coûtoient rien pour parvenir à son but. Oczakoff étoit conquis, Ismaïl fut emporté d'assaut. Vingt mille Russes périrent à la prise de la première, douze mille à celle de la seconde. Bender tomba au pouvoir des Russes sans coûter une goutte de sang. Le sérasquier

ottoman ayant vu les préparatifs que Potemkin faisoit pour l'assiéger, la lui livra. Sur la mer Noire et dans les plaines de Bessarabie, la tactique européenne l'emporta aussi sur l'ignorance orientale.

Potemkin poursuivoit le cours de ses conquêtes, sans songer au prix qu'elle coûtoit à sa nation. Plus il approchoit du but qui faisoit l'objet de ses désirs, plus son ame étoit agitée, soit qu'il eût un pressentiment secret qu'il ne finiroit point ses jours comme il l'avoit désiré, soit qu'il craignît les intrigues d'un nouveau favori que l'impératrice avoit pris, sans le consulter, et auquel elle s'attachoit de plus en plus. Quoiqu'il en soit, il passoit brusquement de caprices en caprices, de fantaisies en fantaisies, et jamais son ame ne paroissoit jouir d'un instant de tranquillité.

Il étoit sur le point de voir remplir les vœux qu'il avoit formés, et rien ne sembloit plus s'opposer aux conquêtes qu'il avoit méditées, lorsqu'un événement imprévu renversa tous ses projets. Le successeur de Frédéric II, roi de Prusse, de ce prince ennemi juré de Potemkin, et pendant la vie duquel ce dernier n'auroit jamais osé songer à exécuter ses

vastes plans de conquêtes, Frédéric-Guillaume conclut une alliance avec la Porte-Ottomane (1790), et menaça les deux cours impériales qui lui faisoient la guerre. Ce ne fut pas tout. Au moment où les deux armées impériales étoient réunies dans les contrées les plus fertiles de l'empire Ottoman, et sur le point de pénétrer jusqu'au centre, Potemkin apprit la mort de Joseph II.

Déjà l'on croyoit voir le puissant empire de Turquie renversé, du moins en grande partie; car les forces qui l'attaquoient étoient de beaucoup supérieures aux siennes. La France, son unique alliée, étoit occupée d'une révolution qui l'empêchoit de lui porter des secours; et il étoit douteux que la Prusse, son unique soutien, pût parvenir à empêcher sa ruine. Encore quelques mois, et cette ruine étoit opérée, et Potemkin se voyoit au bout de l'exécution de ses vastes projets. Il avoit poussé si loin ses conquêtes, qu'il ne lui étoit presque pas possible de s'y maintenir sans aller plus avant encore, et sans se procurer de nouvelles frontières, que la nature avoit rendues propres à les couvrir.

C'est au milieu de cette brillante carrière, et dans des circonstances si favorables, que Potemkin

Potemkin apprend que Léopold, successeur de Joseph, veut se retirer de la scène sur laquelle la politique de la Russie avoit poussé son prédécesseur. Cet évènement arriva trop tôt pour les desseins du russe. Il vouloit se servir de l'Autriche pour assurer ses conquêtes, se réservant la gloire de porter le dernier coup aux Turcs, sans s'embarrasser des différends de la Porte avec l'Autriche, et décidé à abandonner cette dernière à elle-même.

CHAPITRE LXI.

Zubof. Potemkin veut épouser Catherine. Il conçoit le projet de se faire roi de Pologne, et celui de détrôner Catherine. Mort de ce favori.

CEPENDANT Potemkin, dévoré de toutes ces inquiétudes, étoit revenu à Pétersbourg, pour tâcher de renverser le nouveau favori, et de tenter de nouveaux projets propres à le dédommager de celui dont il voyoit les fruits s'échapper de ses mains. L'impératrice le reçut avec les témoignages d'une

grande joie ; elle lui donna des fêtes et lui fit des présens considérables.

Ce nouveau favori, dont nous avons parlé, étoit Platon Zubof, qui, depuis quelque tems, avoit succédé à Momonof. Ce dernier, plus sensible aux charmes de la fille du prince Scherbatof, demoiselle d'honneur de l'impératrice, qu'à ceux de Catherine, dont on retrouvoit à peine quelques traces, avoit eu une intrigue galante avec cette demoiselle. Catherine en fut avertie. Elle feignit de l'ignorer, et proposa à Zubof d'épouser la fille du comte de Bruce. Momonof, surpris de cette proposition, avoua tout à l'impératrice, qui l'obligea à épouser sa maîtresse dès le lendemain, et à partir avec elle pour Moscou.

Ces deux femmes ne se pardonnèrent jamais. La femme de Momonof, galante jusqu'au libertinage, fut inconsolable de cet exil, et ne cessa de déclamer contre Catherine; et Catherine, qui aimoit vraiment Momonof, et qui étoit piquée au vif qu'on lui eût enlevé son amant, s'en vengea d'une manière cruelle. Une nuit, que les deux époux étoient couchés, le chef de la police de Moscou entra chez eux, en vertu d'un ordre de l'impératrice. Six hommes, déguisés en femme, se

saisirent de la femme de Momonof, la mirent toute nue et la fouettèrent de verges, en présence de son mari, qu'on tenoit à genoux, le visage tourné vers le lieu de la scène.

Zubof, officier de la garde à cheval, avoit succédé à Momonof, le jour même de sa disgrace. Ce choix précipité avoit déplu à Potemkin; il avoit écrit à Catherine pour lui en faire des reproches; elle avoit tenu bon.

De rètour à Pétersbourg, Potemkin sentit qu'il seroit dangereux pour lui de contrarier le goût de Catherine pour Zubof; mais fier de sa puissance, et encouragé par les honneurs qu'elle lui faisoit rendre, et le pouvoir qu'elle lui laissoit, il osa lui proposer de l'épouser. Catherine, frappée de cette proposition, sentit alors tout ce qu'elle avoit à craindre de l'ambition excessive de Potemkin. Elle dissimula, prît toutes les précautions possibles pour adoucir son refus; et Potemkin repartit pour l'armée, la vengeance dans le cœur.

Catherine, qui craignoit tout de la part d'un homme tel que Potemkin, envoya à l'armée un homme affidé pour épier toutes ses actions et lui en rendre compte.

Il paroît que ce fut alors que Potemkin,

ayant perdu l'espoir de devenir roi de la Tauride, ou époux de Catherine, forma le projet de se faire roi de Pologne. Peut-être auroit-il pu y parvenir. Il avoit à sa disposition une armée considérable, un trésor immense, et la Pologne étoit divisée par des troubles intérieurs.

Il avoit prévu les obstacles que Catherine pourroit opposer à l'exécution de ce projet, et dans le cas où elle n'y auroit pas consenti, il étoit décidé à abattre sa bienfaitrice elle-même, et à s'emparer d'un Empire qu'il avoit gouverné pendant si long-tems d'une manière absolue.

La méditation et les préparatifs de ces projets, qui exigeoient le plus grand secret, lui firent changer son genre de vie ordinaire. Auparavant il étoit toujours entouré de courtisans, vivoit dans la dissipation, et faisoit expédier toutes ses affaires par des secrétaires. Alors il se renfermoit souvent, travailloit assiduement et écrivoit lui-même toutes ses dépêches. Il n'avoit d'entretien qu'avec quelques gens de confiance, et sur la discrétion desquels il croyoit pouvoit compter. La plus grande partie de sa correspondance étoit en Pologne, et il s'opposoit avec ardeur à

toutes les innovations que l'on vouloit faire dans ce pays, ce qui, probablement, entroit dans son plan. Il ne négligeoit pas non plus d'écrire à presque toutes les cours, même à celles qui ne pouvoient prendre aucun intérêt aux affaires de la Pologne.

Le secret fut si bien gardé, que l'impératrice elle-même ne put le pénétrer, malgré les inquiétudes et les soupçons que lui inspiroit cette conduite mystérieuse et extraordinaire. Enfin, on lui fournit des preuves incontestables de ce double complot, et sa surprise fut extrême. Tout le monde gardoit le silence, et l'on attendoit avec impatience le résultat de cette singulière affaire. Depuis long-tems, on voyoit avec peine que l'impératrice s'obstinoit à conserver en faveur, un homme qui abusoit aussi étrangement de son indulgence et de ses bontés. On n'ignoroit pas que souvent il avoit manqué impunément de respect à Catherine, et l'on redoutoit les suites de cette audacieuse insolence. Insulté un jour par lui, en présence de plusieurs personnes, elle lui avoit ordonné de sortir de Pétersbourg. Après l'avoir écoutée avec un grand sang froid, il se mit à rire, et répondit : *Avez-vous imaginé qu'un homme comme moi,*

obéiroit à un ordre de cette espèce? Je vous déclare que je ne bougerai pas même de la place où je suis. L'impératrice se retourna en riant, et dit : *Que faire avec un homme de ce caractère? il faut bien céder.*

L'inquiétude et l'embarras de Catherine croissoient de jour en jour, et toute la cour s'en apercevoit. Les rapports de Potemkin étoient devenus plus rares de jour en jour, et étoient conçus avec hauteur et insolence. A la fin, il ne daignoit plus en faire. Catherine prit enfin le parti de lui écrire que sa présence étoit nécessaire à Pétersbourg, parce qu'elle avoit des affaires de la dernière importance à lui communiquer; elle lui ordonnoit de se rendre sans délai auprès d'elle.

A la lecture de cet ordre, Potemkin entra en fureur, déchira l'ordre, et jura de tirer de l'impératrice une vengeance terrible. Cependant il répondit en deux mots : qu'il croyoit sa présence à la tête de l'armée plus nécessaire que jamais.

Cet événement mit l'impératrice hors d'elle-même. Elle dissimula cependant encore, et fit appeler auprès d'elle, une des femmes de la cour la plus connue par ses intrigues. Elles s'enfermèrent dans le cabinet de Catherine,

et lorsqu'elles en sortirent, on aperçut sur la physionomie de l'impératrice, un air de tranquillité et même de gaieté.

Quelque tems après, un courrier apporta à Pétersbourg la nouvelle de la mort de Potemkin. On avoit d'autant moins lieu de s'y attendre, qu'il avoit toujours joui d'une bonne santé, et que son âge et son tempérament sembloient lui promettre encore plusieurs années de vie. Il venoit de partir pour un voyage avec quelques domestiques, lorsqu'il se trouva mal sur la route. Une colique violente suivit cet accident, et, au bout de quelques heures, il n'étoit plus.

CHAPITRE LXII ET DERNIER.

Libertinage crapuleux de Catherine sur la fin de ses jours. Sa mort.

CATHERINE étoit au déclin de l'âge, et quoiqu'elle ressentît encore les besoins qui l'avoient si constamment agitée dans sa jeunesse, l'expérience l'avoit dégoûtée des favoris en chef, tels que Potemkin et Orlof. Loin de songer à en prendre un nouveau,

elle évita de donner sur elle à Zubof cet empire dont elle avoit manqué d'être victime. La place de favori gouvernant resta vacante; mais les jouissances secrètes étoient d'autant plus fréquentes, et les objets en étoient choisis parmi les hommes les plus robustes de l'armée et de la ville, sans égard à leur état et à leur condition. Je me trompe en disant secrètes; elle avoit tellement mis bas toute honte, qu'elle ne daignoit plus prendre la peine de se cacher. Telle fut Catherine à laquelle un écrivain anonyme a donné depuis peu le ridicule surnom de *Grand*. Telle fut la Sémiramis du Nord, la maîtresse absolue de plusieurs millions d'hommes, l'objet de l'admiration et des flagorneries de nos grands philosophes. Le 9 novembre 1796, elle fut trouvée morte dans son cabinet, sans avoir eu ce jour-là aucune apparence d'incommodité.

FIN.